



P. V. DELAPORTE, S. J.

# ÉTUDES

ET

# CAUSERIES LITTÉRAIRES

PREMIÈRE SÉRIE.

VICTOR HUGO.
LECONTE DE LISLE.
ALPHONSE DAUDET.

SOCIÉTÉ DE SAINT-AUGUSTIN,
DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie.
PARIS, 30, rue St-Sulpice. | LILLE, 41, rue du Metz

# ÉTUDES & CAUSERIES LITTÉRAIRES

## DU MÊME AUTEUR.

Société St-Augustin, 30, rue St-Sulpice, Paris,
et
V. Retaux, 82, rue Bonaparte, Paris.

---



---

P. V. DELAPORTE, S. J.

# ÉTUDES

ET

# CAUSERIES LITTÉRAIRES

PREMIÈRE SÉRIE.

VICTOR HUGO.
LECONTE DE LISLE.
ALPHONSE DAUDET.

SOCIÉTÉ DE SAINT-AUGUSTIN,
DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie.
PARIS, 30, rue St-Sulpice. | LILLE, 41, rue du Metz.





# PRÉFACE.

Ma *Préface*, ami lecteur, ne vous ennuiera pas longtemps. Pour votre bien, celui de mon livre, et le mien, elle sera courte ; ce sera son premier mérite. J'espère qu'elle en aura un second ; elle sera claire.

Ce que j'ai voulu dans ces *Études et Causeries* (1), vous le verrez, j'imagine, sans effort ni peine. J'ai voulu être vrai, être juste, être utile. J'ai parlé d'auteurs connus, d'œuvres fameuses, dont on a beaucoup parlé avant moi ; dont on n'a rien laissé à dire ; sauf, je crois, plusieurs choses qui doivent être dites.

Dans ce volume, et dans d'autres peut-être, il ne sera question que de morts. DIEU les a jugés : leurs livres restent. Ils continuent à enrichir les librairies, à charmer, éblouir, passionner les lecteurs ; parfois à leur fausser l'esprit ; souvent à les pervertir. Ce qui est beau et pur, nous le louons de toute notre énergie ; pour le reste, notre devoir est de le condamner, notre honneur, de le flétrir : chose à quoi les critiques à la mode ne s'emploient guère.

Un chansonnier a émis cet axiome, dans une chanson célèbre, que « Tout est grand dans un grand homme » ; l'axiome est faux. Et puis, qu'est-ce qu'un grand homme ? Ç'a été l'erreur du siècle qui finit, de nous imposer en qualité de grands hommes, des malfaiteurs de toute taille, des mécréants de toute venue. Combien d'idoles, hissées à tous les carrefours de la politique ou de la littérature, qui méritent autre chose que de l'encens ! Combien de géants qui furent des nains — et moins encore !

Je ne saurais donc avouer que j'ai écrit, selon la formule de Tacite, *sine ira aut studio.* Il est impossible

1. Elles ont paru en articles dans la *Revue des Études.*

à un homme qui a des yeux et une âme, surtout à un chrétien, à un prêtre, de voir sans un peu de colère et sans beaucoup de chagrin, des génies comblés des biens de DIEU, gaspiller ces dons admirables, jeter ces richesses au vent d'orage, les user à salir les esprits, à les égarer, à les perdre. Tel est le cas et le malheur de presque tous nos *grands hommes*. Aucun siècle n'a charrié dans les torrents de sa littérature plus d'or, plus de sable, plus de boue. Il faut secouer le sable au crible ; il faut crier aux passants : Prenez garde à cette boue qui déborde. C'est le droit du critique, son devoir, sa gloire. Boileau appelait bravement un chat un chat et Rolet un fripon ; appelons certains grands hommes de bien pauvres gens ; et osons affirmer que certaines de leurs œuvres sont des attentats au bon sens, au bon goût, aux bonnes mœurs, à tout ce qui est bon et vraiment beau :

> ... A tout ce que j'honore ils ont trop insulté ;
> Contre DIEU, le bon sens, la grammaire et l'Église,
> Ils ont trop à leur aise étalé leur sottise,
> Trop menti, trop fourbi le sophisme insolent,
> Trop abusé du vice et parfois du talent ... (1)

Voilà ce qu'il importait de dire ; je l'ai fait de mon mieux ! Excusez, s'il vous plaît, les fautes de l'auteur.

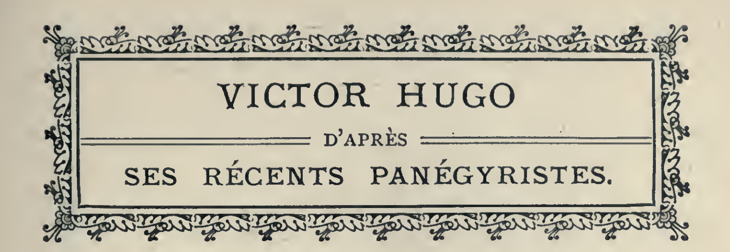
NOEL 1899.

1. L. Veuillot, *Satires :* Préliminaires.



VICTOR HUGO.

# VICTOR HUGO.



# VICTOR HUGO
## D'APRÈS
## SES RÉCENTS PANÉGYRISTES.



'AUTEUR des *Contemplations* écrivait, il y a quelque soixante ans :

> Sur le Racine mort le Campistron pullule [1].

Aujourd'hui, le Campistron est bien mort, bien enterré, bien oublié ; Racine est de plus en plus vivant ; et naguère, dans un livre neuf et vivant aussi, on confrontait ces deux hommes, ou ces deux noms, si peu accoutumés à pareille rencontre : *Racine et V. Hugo* [2]. Mais sur les livres de V. Hugo mort la critique pullule ; sur ces trente ou quarante tomes de prose et de vers [3], les études, les essais, les volumes, les discours académiques et les réclames éclosent :

> La mort du grand lion est la fête des mouches !
>
> (IIe lég., *Épopée du ver.*)

Nous aurons sous peu une bibliothèque en état d'être alignée à côté — je veux dire au-dessous — des œuvres complètes du Maître. La matière abonde, les plumes vont leur train, les jugements se suivent et se contredisent ; il est évident du reste qu'Olympio est en baisse.

Des gens de lettres qui s'occupent de V. Hugo, les

---

1. Réponse à un acte d'accusation (1834).
2. Par M. Paul Stapfer. Paris, Colin, 1887.
3. 46 volumes, collection Hetzel, 1888.

uns — c'est le petit nombre — sont tout entiers à la louange, à l'apologie, à l'enthousiasme haletant. Soit conviction, soit entraînement, soit reconnaissance, soit tout autre sentiment, celui, par exemple, de « l'effroi sacré » qui émeut M. Leconte de Lisle, ces « admirateurs, loueurs et flatteurs endurcis (1) » applaudissent tout, à tout rompre, comme les spectateurs chevelus d'*Hernani*, comme Th. Gautier, Gérard de Nerval, ou Petrus Borel. Ils aiment Hugo, comme Montaigne aimait Paris, « jusque dans ses verrues » ; ils l'aiment surtout pour ses verrues ; ils osent comparer les élucubrations de « sa vieillesse vénérable, apaisée et souriante (2) » à « l'éclat brûlant », au « fracas majestueux d'une éruption volcanique » ; V. Hugo mourant, c'est, ne plus ne moins, le Momotombo (3) qui s'endort.

D'aucuns, tout en criant *Bravo !* se donnent le temps de reprendre haleine, et de glisser quelques restrictions entre deux ou plusieurs vivats ; d'autres, les plus considérables, font, sans trop de façons, la double partie des *Deux Voix* venues des *Deux Iles* (4), l'une qui commence par « Gloire ! » l'autre par « Honte ! » A l'encontre de ceux qui se complaisent « dans l'aveuglement de leur hugolâtrie (5) », ils n'admettent point comme un axiome indiscutable le précepte de Hugo : « Le génie... il faut l'admirer comme une brute ! » ; respectant trop pour cela le génie, leurs lecteurs et eux-mêmes.

Une analyse calme de toutes ces critiques pour et

1. M. Ferdinand Brunetière, *Rev. des Deux-Mondes*, 1er mai 1883.
2. M. Leconte de Lisle, *Disc. de récept. à l'Acad.* (fin).
3. M. Ernest Dupuy (V. infr.)
4. *Odes et Ballades.*
5. M. F. Brunetière.

contre ne manquerait ni de matière, ni d'intérêt, ni de profit ; mais il est bon d'attendre encore, pour essayer, qu'on ait dit, ou à peu près, tout ce qui peut se dire de raisonnable sur l'homme « immense », qui mania l'image et la rime pendant soixante-dix ans de vie. Je me restreins ici à quelques travaux publiés, ou republiés tout récemment, et où l'éloge domine ; je me borne à glaner une phrase ou deux dans chacune de ces études, très différentes de ton, de valeur, de vues et de style.

En tête des anciens et récents admirateurs de V. Hugo qui disent quelque chose, qui le disent bien et qui comptent, il faudra toujours mettre (avec le peintre-poète d'*Émaux et Camées*), M. Paul de Saint-Victor, dont la critique s'étend jusques aux *Quatre Vents de l'esprit* (1). Celui-là du moins est sincère, il est ému, il est captivant, il est écrivain. L'ampleur, la couleur, l'éclat, les fusées sonores de ses phrases, sont dignes des créations qu'il résume ou qu'il présente à l'ébahissement des lecteurs. Pour lui, V. Hugo est « le voyant de l'idéal, l'apôtre inspiré du progrès, le psalmiste des Terres promises », le poète à « la voix toute-puissante », à « la langue unique », — un génie où « tout pousse à la fois, comme dans une forêt, la haie riante et le noir taillis, l'hysope au pied du grand chêne (2) ». Et P. de Saint-Victor jette ses fleurs sur la haie riante, et enguirlande le grand chêne de ses métaphores souples et vertes. A part quelques réserves fort justes, presque exclusivement politiques, tout V. Hugo lui semble beau, colossal, parfait, divin même, puisqu'il

1. *V. Hugo*. Calmann Lévy, 1885.

2. P. 242, 343, 291.

ose écrire que certains vers de Hugo « sont capables de convertir et de transformer, comme les coups de la grâce chrétienne » (p. 242). C'est de l'enthousiasme a outrance, exorbitant, extravagant, mais de bonne foi et traduit en style chaud par un artiste.

Artiste aussi, M. E. Montégut, moins bruyant, plus délicat, ou plus difficile (1). J'éprouve quelque scrupule à le ranger parmi les panégyristes ; il est juge et il blâme ; mais en fin de compte, il accepte les défauts de Hugo « avec résignation », et il se sent enclin à répéter le fameux hémistiche des *Orientales :* « Toujours lui, lui partout (2) ! » Au surplus, M. E. Montégut distribue les louanges à bon escient et ne les prodigue point. Ce qu'il prodigue outre mesure, c'est l'encre et le papier. Quel dommage qu'il soit si long ! et qu'il lui ait fallu vingt-cinq pages très serrées pour donner un crayon des *Travailleurs de la mer ;* trente autres non moins serrées pour apprécier ces fantaisies ordurières et ces « flocons de nuages déchirés » qui s'intitulent *Chansons des rues et des bois !*

Je signale en courant, ou en glissant, telle causerie agréable et légère où M. Ch. Monselet salue le « poète à immense envergure » et le romancier qui inventa le type de Gavroche (3) ; puis les pages laudatives de l'*Ane* et des *Quatre Vents*, écrites par M. Bérard-Varagnac, dans un gros in-octavo, maigre d'idées, d'une lecture fort pénible, et couronné par l'Académie (4). Cinq lignes de la page 129 indiqueront, autant qu'il en est de besoin, le but et la manière de M. Bérard-

1. *Mélanges critiques.* Hachette, 1887.
2. V. p. 121.
3. *Petits Mémoires littér.* Charpentier, 1885.
4. *Portraits littér.* Calmann Lévy, 1887.

Varagnac : « Il faut songer combien la vieillesse de V. Hugo honore et embellit cette fin du siècle poétique ; il en est la parole éclatante : il en demeure la gloire souveraine. Il faut saluer, il faut bénir (il y a bien *bénir*) sa présence au milieu de nous. Il faut vous remercier, ô maître, qui faites encore briller vos rayons d'or dans la médiocrité de l'âge présent. » — Pauvre « âge présent » !

Le but de M. Ernest Dupuy dans son *Victor Hugo, l'homme et le poète*, est aussi de faire briller les mêmes rayons d'or ; sa manière est plus gaie ([1]). Son étude est une apologie en règle, débutant par cette déclaration très franche : « Ceux qui sont fatigués d'entendre louer V. Hugo, feront bien de ne pas ouvrir ce livre. » Je n'étais point trop fatigué d'entendre louer V. Hugo ; mais, après avoir ouvert ce livre aux trois divisions carrées et tout en superficie ([2]), la fatigue est venue, et l'ennui. Au cours de sa compilation symétrique, l'auteur, qui s'attarde çà et là à contredire M. Edmond Biré sans prendre le souci banal de le réfuter, encense son idole à tort et à travers ; il reste en extase devant « l'homme » et devant « le poète », devant la « couleur un peu insaisissable » des yeux de l'homme-poète, de ces yeux que Th. Gautier comparait aux prunelles « jaunes » du lion ; devant les trop illustres *torchons radieux ;* devant l'inqualifiable incurie de Mme Hugo qui laissa lire « tout le dix-huitième siècle à ses enfants » et leur fit essayer ses livres dans l'entresol du « nommé Royol ([3]) » ; enfin devant l'immense bonté

1. Lecène et Oudin, 1887.

2. Les quatre âges, — les quatre cultes, — les quatre inspirations. —

3. M. E. Dupuy écrit en note : « Qui n'a pas connu de très pieuses chrétiennes capables de dire le mot profond de Sophie Hugo : *Les*

de V. Hugo « s'exprimant en formules plus qu'évangéliques » ([1]). M. E. Dupuy, à l'exemple de son héros, traite de très haut Bossuet et Racine, ces « adorateurs du siècle en perruque », faisant leur cour à Louis XIV, roi-soleil ; mais que fait-il donc lui-même en face de « l'homme-océan » ? Le livre de M. E. Dupuy est l'œuvre d'un critique qui a de la lecture, une plume facile et quelques allures de libre pensée ([2]) ; c'est surtout l'œuvre d'un homme ébloui. — En raison de ces causes variées, l'ouvrage est « adopté pour les bibliothèques scolaires et populaires ».

Je tiens en tout autre estime le *Racine et V. Hugo* de M. Paul Stapfer ; là il y a des vues personnelles, neuves, larges. On a accusé M. Stapfer d'avoir été « hugophobe » ; pareille imputation est à coup sûr le fait du préjugé ; qu'on tourne les feuillets de ce livre, et le préjugé s'évanouira ; le verso est la contradictoire du recto ; le chapitre qui suit, du chapitre qui précède. Depuis le titre, qui ressemble à une de ces énormes antithèses chères au maître, jusqu'à la conclusion, qui est une explosion de louanges, un *tutti* final d'acclamations, les antithèses se cherchent et se renversent l'une par l'autre. M. Stapfer procède — s'en est-il douté ? — à la manière des scolastiques qui alignent

*livres n'ont jamais fait de mal* (p. 59) ? — Une mère qui tient de tels propos et qui autorise de telles libertés n'est ni pieuse, ni chrétienne. M^me^ de Simiane, petite fille de M^me^ de Sévigné, au temps où elle faisait apprendre *Athalie* à sa fille, écrivait à M. d'Héricourt : « J'ai mal reçu la pièce de M. Voltaire, annoncée comme peu chaste et peu chrétienne : je ne l'ai non seulement pas lue, mais sur-le-champ je l'ai jetée au feu. » (3 décembre 1736.) Cette mère n'eût point dit le mot *profond* de Sophie Hugo ; ni aucune mère qui comprend ses devoirs et qui aime vraiment ses enfants.

1. P. 74.

2. M. E. Dupuy qualifie de « mythes » la Bible et l'Évangile. V. p. 245 et 317.

les objections, puis se mettent en devoir de les réduire à néant, après avoir, juste au centre du champ de bataille, élevé, assis et consolidé la thèse. Grâce à ce stratagème, renouvelé du moyen âge, on arrive à voir tour à tour le faible et le fort, le laid et le beau de l'homme et de l'artiste ondoyant et divers. Le style du critique adoucit les heurts, son esprit rapproche agréablement les extrêmes ; et l'on s'explique assez bien comment M. Stapfer peut admirer à la fois « passionnément » ces deux antipodes de la poésie, le poète des *Burgraves* et celui que les *plausores* d'*Hernani* qualifièrent de « polisson ». Pour avouer toute notre pensée, cette antithèse, qui court trois cents pages durant, présente bien plus habilement ou plus complètement le revers de la question que l'endroit ; es objections dépassent les solutions de cent coudées. Aux spirituelles volte-face de M. Stapfer, ce n'est point V. Hugo qui gagne en prestige ; on voit beaucoup mieux la misère que la grandeur, les guenilles que la pourpre où se drape le colosse. Ce n'est point la faute de M. Stapfer ; ce n'était pas non plus son but ; mais enfin ce n'est point chose dont nous ayons à nous plaindre.

Un mot seulement des deux éloges officiels lus à l'Académie française dans la séance du 31 mars 1887. Le premier, œuvre d'un poète auquel « l'homme-océan » écrivit jadis : *Jungamus dextras*, n'a qu'un incontestable mérite, sa brièveté.

Malgré certains alinéas où le poète de *Kaïn* simule l'enthousiasme, l'ensemble du discours est « terne, impassible », comme l'œil du requin entrevu dans un bourbier des îles par l'académicien créole. M. Leconte

de Lisle écrit les harangues d'apparat tout ainsi que les *Poèmes barbares*, avec la chaleur du marbre, nullement avec les rayons de « Midi, roi des étés » :

Rien ici n'est vivant, rien n'est triste ou joyeux.

Ce morceau fort mal pensé, là où il y a des pensées, d'une langue incolore et laborieuse, n'est qu'un panégyrique en l'air, où le successeur du « poète immortel » semble presque aussi préoccupé d'une *Vision de Brahma* ou d'un rêve de *Walmiki* que du « poète immortel. »

La réponse de M. Al. Dumas est ce que chacun sait : une réfutation en règle du discours précédent ; réfutation fort courtoise, passablement écrasante, très applaudie. Elle dit beaucoup ; elle dit brillamment ; et sauf quelques demi-phrases regrettables, exactement. A-t-on jamais mieux caractérisé les évolutions d'un personnage qui n'a jamais « changé », mais qui a tant de fois « tourné [1] », et l'unité réelle de ce Protée dans ses multiples incarnations d'orgueil ? Bien peu d'écrivains ont aussi finement compris, résumé, jugé cet « implacable génie qui n'a instinctivement souci que de soi même » ; bien peu ont aussi heureusement défini dans ses grandes lignes l' « œuvre immense, étrange, troublante, disparate, splendide » de Hugo littérateur. M. Al. Dumas en appelle au temps pour le verdict définitif ; c'est une habileté ; mais, par avance, c'est surtout aux deux adjectifs « immense » et « splendide » qu'il souscrit plus volontiers ; ce n'est pas un crime. Les meilleurs esprits de notre siècle ont souscrit implicitement à tous les adjectifs de M. Al. Dumas ;

1. L. Veuillot.

et le plus parfait éloge de V. Hugo serait, — non pas celui qu'eût osé V. Hugo lui-même, comme le souhaiterait M. E. Dupuy ([1]), — mais le simple recueil des hommages rendus à ce génie « disparate » et « splendide » par ses adversaires en religion, en littérature, en politique ; à condition d'y joindre ceux des princes et seigneurs de la critique contemporaine, arbitres austères, compétents, intègres, soit d'Avignon, soit de Nantes, soit de Paris.

Parmi toutes les études récentes où l'éloge de V. Hugo reste la note dominante, il en est une qui m'a vivement intéressé et presque entièrement satisfait ; l'une des plus courtes ; de laquelle je retrancherais environ une demi-douzaine de demi-phrases, à laquelle j'ajouterais à peine deux pages ou trois. C'est le chapitre intitulé *Victor Hugo*, dans les *Études littéraires* de M. Émile Faguet ([2]). Nulle part plus de calme, d'impartialité, de raison. M. Émile Faguet traite son *sujet* « sans superstition et sans ingratitude, comme si Hugo n'était ni un sot, ni un dieu ». Cent pages, et la besogne est faite. On a vu de très près et d'assez haut, le caractère, l'esprit, la sensibilité, les idées générales de Hugo ; on a pénétré fort avant dans ses secrets de style et de rythme. Je regrette seulement que l'on n'ait pas un peu plus approfondi la morale du maître ; d'autant que le maître se pose partout, non en moraliste, — il n'en est pas capable, faute de principes, — mais en moralisateur ; ce qui fait pâmer d'aise tous les hugolâtres. La conclusion de M. Faguet, très juste et très justifiée, est que V. Hugo ne fut ni un grand homme,

1. P. 317.
2. *Études littér. sur le dix-neuvième siècle.* Paris, Lecène et Oudin, 1887.

ni un grand auteur, mais uniquement un grand écrivain, un grand artiste. M. Faguet ne dit pas *très grand*, parce qu'il est sobre de superlatifs ; mais le superlatif est dans sa pensée et scintille au travers des lignes.

Si M. Faguet est sobre, il est toutefois plus que modeste, quand il met à cent piques au-dessus de son travail sur V. Hugo, la critique et la philosophie de M. E. Dupuy touchant le même Hugo [1], critique et philosophie qui sont d'un bout à l'autre le contre-pied de ses affirmations ; celle-là est le *Nox*, celle-ci le *Lux* des *Châtiments*. M. Dupuy découvre partout en V. Hugo un demi-dieu, une copie de ce « dieu Glaucus dont Platon et M. Renan (quelle antithèse !) ont délicieusement parlé ». Tout au rebours, M. Faguet voit dans l'homme un « bourgeois », un « parvenu », et dans l'auteur un « pédant » aux idées très peu fournies. J'admire, dans le sens du latin *miror*, le désintéressement d'un penseur qui félicite le voisin d'avoir dit oui, précisément là où lui-même dit non et prouve qu'il faut dire non.

Des ouvrages susnommés je cueillerai cinq ou six phrases, que je veux allonger d'un point d'interrogation. De là, cinq ou six paragraphes. En tête de ces études un peu décousues, je pourrais écrire, comme M. E. Dupuy, *Victor Hugo, l'homme et le poète ;* mais je me garderai de glaner un titre dans le champ d'autrui. Au demeurant, ce titre serait trop présomptueux. Si j'avais à diviser mon travail par chapitres, je les désignerais comme il suit :

1° Le cœur de V. Hugo ;
2° La philosophie de V. Hugo ;

1. V. Av.-Pr., p. XII.

3° Les principes littéraires de V. Hugo ;
4° La poésie de V. Hugo ;
5° Quelques mensonges de V. Hugo.

Malgré les blasphèmes ineptes que V. Hugo a expectorés contre tout ce que j'adore et vénère, j'essaierai de traiter ces cinq points avec calme. Sans voir en lui un grand homme, je vois l'artiste très puissant, l' « artiste supérieur », comme s'exprime M. Faguet.— L'artiste a conquis en ce monde sa récompense, une popularité énorme, presque égale à son ambition ; il a rimé et joué au prophète jusqu'aux approches de l'agonie :

La mort derrière lui surgit pendant qu'il chante ;
DIEU remplit tout à coup cette bouche crachante
Avec l'éternité (1).

Quel est le salaire éternel de cette âme enivrée d'orgueil, saturée d'adorations ? Dieu l'a jugée ; silence !... Son cadavre a été hissé au Panthéon, au milieu d'une bacchanale qui a fait sourire de pitié toute l'Europe, et de dégoût tout ce qui, en France, garde la pudeur des convenances et le respect de la mort.

Naguère encore, V. Hugo n'avait pas assez d'indignations contre les cadavres privilégiés, contre les « gisants vains et bêtes » pour lesquels on bâtit « des tours et des coupoles » et qui prennent « dans le tombeau des places de premières » ; qui peuvent

Dormir en paix, jouir d'un caveau bien muré
Et se donner les airs d'être à jamais pleuré,
Et s'adjuger, derrière une grille solide,
Des fleurs que le temps garde en habit d'invalide ( ).

1. *Contemplations :* Pleurs dans la nuit.
2. *Les Quatre Vents :* Le Spectre, etc.

Ces prérogatives de la mort, qui révoltaient cet esprit altéré — en vers — d'égalité humanitaire, on les lui a octroyées. Pour lui faire place, Paris a exilé sa sainte, sa Jeanne d'Arc, sa libératrice et protectrice. On a banni d'une église le Dieu de la croix, auquel le poète eut parfois l'imbécile outrecuidance de se comparer. Puisque, d'après une de ces vues philosophiques, — non pas la plus dévergondée, — les « gisants » vivent, pensent et parlent, nous pourrions lui demander, comme Musset à Voltaire : « Dors-tu content », là, dans

Le haut temple où Voltaire et Jean-Jacques dormirent ? (1)

On jette à l'heure qu'il est sur le sanctuaire de sainte Geneviève des peintures qui eussent fait pleurer l'humble vierge ; mais au-dessus de ces apothéoses de carrefours, au-dessus de cette tombe, dont Dieu sait le mystère, se dresse encore — pour parler comme Hugo vivant — « la croix de l'humble Dieu Jésus ». En 1877, ce vieillard de soixante-quinze ans proscrivait, en rimes délirantes, de ses funérailles, le prêtre et le crucifix (2); et malgré lui, l'image de Celui qui viendra juger les vivants et les morts domine de très haut son cercueil. Les chrétiens qui estiment son génie ont-ils le droit de voir pour lui en ce signe vainqueur un signe d'espoir ?... Puisse-t-il encore en toute vérité dire ce qu'il avait la hardiesse d'écrire, il y a presque cinquante ans, tout en insultant l'Église, ses dogmes, son culte, ses prêtres :

... Mon esprit...
Voit le jour par les trous des mains de JÉSUS-CHRIST (3) !

1. *Année terrible*, Mai.
2. *Légende des siècles*, 2e série, XXI.
3. *Les Quatre Vents*, Liv. lyr., XXIII, 1854.

## I. — LE CŒUR DE VICTOR HUGO.

Ce géant qui tonne et qui fulmine est bon... Un cœur rempli de charité.
(P. STAPFER, *Conclusion*, p. 320 et 321.)

NOUS ne voulons point entrer dans la vie intime de V. Hugo, et nous n'avons aucun goût à continuer les recherches patientes, fructueuses, instructives, désolantes, de M. Edmond Biré. Pour établir en quoi, comment, jusqu'à quel point V. Hugo fut bon et charitable, la meilleure preuve serait pourtant de produire, pièces en main, ses actes de bonté, de libéralisme et de charité, et — disons le mot — la liste des aumônes de ce Rothschild du Parnasse. On l'a bien fait pour l'ennemi personnel de tous les romantiques, pour Nicolas Boileau-Despréaux, cette « perruque » qui fit une si belle part de sa fortune aux « pauvres honteux des six petites paroisses de la Cité »; lesquels ledit Boileau constitua, après ses proches et domestiques, ses légataires universels [1]. » Il serait utile, glorieux pour le maître, que ses adorateurs nous apprissent comment il mit en pratique son beau vers :

Je donne à l'enfant pauvre un morceau de mon pain ;

plus utile que de nous révéler des faits de cette importance : le grand homme, le géant, le colosse, V. Hugo, avait jadis chez lui, dans un salon d'attente, « un buste de nègre [2] », et tout récemment encore, à sa table, « un rouleau de serviette [3] ». Ceux qui l'ont connu et

1. Testament de M. Despréaux, du 2 mars 1711.
2. Théophile Gautier, *Hist. du Romant.*
3. Ch. Monselet, *Petits mémoires littér.*, p. 183.

approché dans son salon transformé en sanctuaire, ou en salle du trône, les témoins de sa « vieillesse majestueuse et féconde [1] », ceux qui entendent toujours, « dans leur mémoire, l'accent profond de sa voix au timbre très pur [2] », pourraient nous citer ses paroles de miséricorde et de tendresse à l'égard des ennemis, des adversaires, des critiques, voire des éditeurs. Quand on publiera ces souvenirs d'outre-tombe, on les intitulera *Choses vécues ;* et, grâce aux lointains échos des heures d'épanchement, il nous sera sans doute permis de lire plus à fond cette charité indulgente

> Dans ces recoins du cœur, du monde inaperçus,
> Que peut seule éclairer votre lampe, ô Jésus [3].

En attendant, nous avons des affirmations explicites, réitérées, entraînantes, touchant la « bonté affectueuse [4] » de celui qui, pour les initiés, avait nom tantôt le Maître, tantôt « le père [5] », ou même, comme Louis XII (un roi !), « le père du peuple [6] ». Le 1er juin 1885, après quinze discours prononcés en l'honneur de Victor Hugo, un étudiant, parlant à son tour, et le dernier, au nom de la jeunesse française, déposa simplement sur le cercueil du glorieux mort une couronne de fleurs, avec l'antique formule que les Romains associaient au nom de Jupiter : *A Victor Hugo, très grand et très bon* [7] » ; tous les tenants du « très grand » Hugo l'estiment aussi « très bon » comme Jupiter ; et

1. E. Dupuy, *Victor Hugo*, p. 47.
2. *Id.*, p. 55-56.
3. *Chants du Crépuscule.*
4. Mme Quinet.
5. Alex. Dumas, discours à l'Académie.
6. *Gil Blas.*
7. M. P. Stapfer, p. 323-324.

M. P. Stapfer déclare excusable et heureuse cette parodie, qui est risible et idiote. Dans sa harangue funèbre et officielle, M. Brisson déclarait à nos représentants que ce « grand homme » aima « les petits et les humbles » et qu'il « les portait dans son cœur ». Les panégyristes lettrés négligent avec raison ces fleurs d'une rhétorique douteuse, mais ils écrivent, comme M. Stapfer, que Hugo « le géant... est bon ». « Amour, pitié (sans restriction), paix à tous, voilà le dernier mot... de Hugo vieillissant », selon M. E. Dupuy (1) ; et Paul de Saint-Victor avait résumé tout ce concert en une note vibrante : « La bonté est la vertu de ce grand génie (2). »

Au surplus, le grand génie s'est chargé du soin agréable de répéter lui-même au monde qu'il fut bon ; il ne cesse de crier, avec la modestie particulière qui sied aux poètes : Je fus « un bonhomme clément (3) », et cela, par la simple raison que j'exerçai le noble métier des vers ; car

> La poésie au front lumineux est la sœur
> De la clémence, étant la sœur de l'harmonie (4) ;

et la fonction du poète, « ce veilleur..., cette voix qui passe, est

> De demander à tous, pour tous : paix, pitié, grâce (5).

Un témoignage mieux fait pour convaincre des esprits rebelles à cette logique rimée, ce seraient les pages de ses livres où, sans poser pour la bonté, il laisse tomber

1. P. 81 et 195.
2. Ch. III.
3. *Année terrible*, III.
4. *Ibid.*, Avril.
5. *Ibid.*

des vers émus sur ceux qu'il aime ; lorsque, père heureux, il dit ses affections de famille, par exemple en ce tableau charmant :

Mes quatre enfants groupés sur mes genoux, leur mère
Tout près, quelques amis groupés au coin du feu [1] ;

lorsque, père affligé, il écrit *Pauca meæ*, pleurant sur sa fille,

Ainsi qu'Ophélia, par le fleuve entraînée [2] ;

lorsque, aïeul attendri, il célèbre les deux plus petits héros de ses derniers poèmes, Georges et Jeanne ; réalisant ainsi le programme qu'il se trace en un vers risible :

Le tonnerre, chez lui, doit être bon enfant [3] ;

lorsque, Français attristé, il oublie les récriminations, les énumérations et les imprécations, pour dire à la France : « O ma mère [4] ! »

Sans doute tout cela ne dure pas ; les éclairs de bonté s'éteignent vite dans le tourbillon des antithèses, ou derrière les nuages *sinistres*, *noirs* et *fauves* des métaphores ; mais enfin, là, le tonnerre est « bon

1. *Contempl.*, Livr. IV.
2. *Od. et Ball.*
3. *L'Art d'être grand-père :* Une étape. — On voudrait pouvoir tout louer sans restriction, quand il s'agit des sentiments de Hugo à l'endroit de ses proches. Mais, par « ce manque de tact qui, dit M. E. Faguet (p. 159), est presque la faculté maîtresse de Hugo », lui-même nous interdit cette joie. Le portrait qu'il nous a tracé de sa mère, dans le récit de sa propre vie, fait oublier les beaux vers du poème : *Ce siècle avait deux ans ;* au milieu des gracieuses fantaisies de l'*Art d'être grand-père,* il dédaigne totalement le vieux conseil ; *Maxima debetur puero reverentia.* Enfin, et c'est une autre remarque de M. Faguet, le poète a trop gonflé ses livres du souvenir des siens ; « il est trop revenu sur ces sujets, a trop étalé son foyer, comme lui-même. » (P. 177.)
4. *Année terrible.*

enfant ». Est-ce à dire que la bonté, la compassion, la clémence du poète se soient uniquement épanchées sur ces objets si simples, si communs, en ce sens qu'ils attendrissent tout cœur bien né ? S'il en allait de la sorte, V. Hugo ne serait plus V. Hugo, car il n'étonnerait plus. Son cœur « rempli de charité » déborde en torrents, en déluges de mots, sur mille autres choses ; je dis mille : c'est une façon de parler vague et vieille, mais la seule qui convienne. Trop long serait l'inventaire de ces choses sans nombre et sans nom, en l'honneur desquelles il a pleuré des rimes, ou chanté des sérénades ineffables, des aubades inouïes. Nous n'apprenons rien à personne en notant les prédilections de ce cœur incroyablement tendre pour toutes les vilaines bêtes. Au temps où il était « enfant, petit, cruel » (1), — il y a longtemps de cela, — au soir où il vit un vieux âne écloppé, maigre et sourd, harassé, boiteux et lamentable, lourd, rompu, morne, écorché, etc..., épargner un crapaud si hideux que la mort le refusait, une voix venue de la voûte « bleue et noire » lui dit : « Sois bon » ; et depuis ce soir-là, le crapaud, « pauvre monstre aux yeux doux », lui arrache des larmes et de la copie. Plus tard, comptant déjà onze lustres, il entendit sur la grève d'Azette, près de son logis de Marine-Terrace, une *Bouche d'ombre* lui crier :

Pleurez sur les laideurs et les ignominies,
Pleurez sur l'araignée immonde, sur le ver,
Sur la limace au dos mouillé comme l'hiver (?),
Sur le vil puceron qu'on voit aux feuilles pendre,
Sur le crabe hideux, sur l'affreux scolopendre,
Sur l'effrayant crapaud (2).....

1. *Légende des siècles*, Le Crapaud.
2. *Contemplations.*

Nous savons de lui-même comment sa charité pour les crabes « hideux » se traduisit, sur cette même grève d'Azette, par une mise en liberté et en mer d'un crabe qui le mordit ; il le fit avec cette clause touchante : « Vis et sois béni, pauvre maudit ! » Une autre fois, ce cœur sensible s'émeut en face d'une chouette clouée sur une porte et qui lui suggère un blasphème imbécile contre JÉSUS-CHRIST attaché à la croix [1]. Ailleurs, le poète se pâme devant un pauvre chien qui crève [2] ; puis il se penche avec une complaisance d'imagination, en compagnie du sultan Mourad, sur un « porc fétide », pour en écarter les mouches [3]. Les mouches elles-mêmes, en train de mourir, excitent sa clémence ; et il chante les enfants, « anges aux cheveux d'or », qui soufflent sur la mouche expirante, « pour qu'elle vole encore ». Chacun sait que les enfants aux cheveux d'or ou d'ébène n'y mettent pas tant de façons avec les *parasites ailés*, et qu'ils s'accordent le plus souvent, sans malice aucune, les récréations de Domitien. Mais V. Hugo eût craint de faire souffrir une mouche, ou de poser le pied sur un ver, sur une limace « au dos mouillé ». Un jour, dans une des îles normandes, il en fit l'aveu à un prêtre français, duquel je tiens le fait. « Si je rencontrais, dit-il à ce prêtre, un insecte dans une allée de mon jardin, j'éviterais de l'écraser ; je crois que DIEU me traitera de même ; il

1. J'ai le regret d'être ici d'un avis absolument opposé à celui de M. E. Faguet. Comment un esprit si délicat peut-il appeler « assez ingénieux, poétique, exact », un rapprochement grotesque et impie ? « L'étrangeté même en relève la saveur », ajoute le critique (p. 186-187) ; l'étrangeté ne relève rien, et ne fait que ressortir le manque de tact, qui est presque — je cite M. E. Faguet — la vertu maîtresse du génie de V. Hugo.

2. *Les Quatre Vents*, Liv. lyr., XVIII.

3. *Légende des siècles.*

m'épargnera. » — Je ne blâmerai point, certes, ce sentiment de confiance ; bien que je songe malgré moi à tel personnage de Molière s'accusant d'avoir tué « une puce... avec trop de colère. »

Le grand homme aima aussi « l'araignée immonde » ; il l'a déclaré à l'univers : « J'aime l'araignée ! (1) » non pas comme l'excentrique Lalande, mais par une sympathie du cœur. Au surplus, Louis Veuillot exagérait quand il disait du poète des *Contemplations* : « Il n'a d'admiration que pour les bêtes (2) » ; il en eut pour les végétaux « gueux », pour « la vilaine bête et la mauvaise herbe... J'aime l'ortie !... » Et sur tout cela, et sur « le caillou pensif », non moins que sur le « bon crapaud faisant la lippe (3) », il versa des élégies qui feront éclater de rire nos neveux, si nos neveux savent rire encore et s'ils lisent encore les productions séniles de Hugo, — deux choses douteuses, hélas !

Grâce à une théorie philosophique sur laquelle nous reviendrons, la poète a de ces effusions pour les vilaines choses de la nature, parce qu'elles ressemblent aux vilaines âmes. De là, nouvelles, sonores, niaises et continuelles *nénies*, pendant quarante ans, en l'honneur de tous les êtres malfaisants ou hideux de la société :

J'ai réhabilité le bouffon, l'histrion,
Tous les damnés humains, Triboulet, Marion,
Le laquais, le forçat et la prostituée.

Il se décernait cette gloire de charité dans les *Contemplations* (Liv. V, III) ; et depuis, il s'est appliqué avec frénésie à ces réhabilitations dans les *Châtiments*, dans

1. *Contemplations.*
2. *Études sur Victor Hugo*, 1886, p. 180.
3. *Chansons des rues*, etc. : l'Église.

les *Misérables*, et dans tout ce qui a suivi, jusqu'à la *Pitié suprême* et la *Fin de Satan ;* sauf qu'il s'est assez peu préoccupé du « damné humain » laquais. Au « damné » Triboulet, le seul qu'il avait vraiment relevé un instant (1), il a prêté quelques cris admirables ; mais alors le pauvre histrion n'est plus histrion, il est père. Hugo n'a pas plus réhabilité les « porcherons », ni les ivrognes, quoiqu'il ait fait des uns et des autres des Léonidas « splendides, ivres de péril (2) » ; — les ivrognes ne méritant aucune apologie, et les porcherons n'en ayant pas besoin ; ce sont des gens utiles, qui seraient bergers, pasteurs, hommes poétiques, s'ils paissaient des bêtes à laine, au lieu de garder les troupeaux que l'honnête Jacques Delille engraissait de glands dans le parc de ses hémistiches.

Hugo n'a pas davantage réhabilité le forçat, bien qu'il ait été, dans ses dix, vingt ou trente mille vers de « proscrit », le « grand amnistieur », comme l'appelle M. de Rochefort. Et pourtant ces damnés du bagne, « enfer stupide (3) », lui tiennent considérablement au cœur ; le vocabulaire de la tendresse lui fait quasi défaut quand il parle de la chiourme, de la galère, du ponton. Horace maudissait la Méditerranée qui lui prenait son cher Virgile : *Animæ dimidium meæ !* V. Hugo maudit l'Océan, parce qu'il emporte ses chers scélérats sur les « noirs pontons (4) » ; — il hait la « mer sombre », parce qu'elle emmène à Cayenne le « forçat pensif (5) ». Il salue de loin, d'une voix d'ami,

1. *Le Roi s'amuse*, acte V, sc. v.
2. *Les Quatre Vents*, t. II.
3. *Les Quatre Vents*. Ecrit après la visite d'un bagne.
4. *Les Châtiments*, Nox.
5. *Ibid.*, Toulon.

ces « hautes natures », ces « martyrs au front serein » ; il leur crie, du haut des falaises de Jersey, comme nous, chrétiens, à nos missionnaires : « Martyrs, adieu ! [1] » O charité !

Le galérien est sa belle passion ; dès 1848, il eût voulu — il avait bien peu d'ambition ce jour-là — devenir le député du bagne [2]. Il ne fut pas même président de la république, bien qu'il y aspirât consciencieusement à cette même date ; mais si quelque hasard l'eût élevé à ce fauteuil, il ne se fût pas contenté d'octroyer des amnisties, de commuer des peines, de signer des deux mains des pourvois en grâce ; il eût glorifié tous les *Jean Valjean* de France et autres lieux, comme il fit pour les condamnés de Charleroi et pour les fenians d'Irlande ; il serait allé *proprio motu* absoudre Pranzini, et, le serrant dans ses bras, il lui eût dit : « Forçat pensif ! haute nature ! martyr !... » ou encore cette tirade :

> Non, vous, les égarés, vous n'êtes pas coupables [3] ;

Ou bien vous êtes « coupables d'innocence [4] » ; vous avez vu rouge, vous avez tué ; est-ce votre faute ? Non : [5]

> Une rouge lueur flottait devant vos yeux !

Pour comble, avec la liberté, le président-poète eût accordé au bandit la décoration et la pension de la Légion d'honneur ; — à moins que l'exercice du pou-

1. *Les Châtiments*, V. Nox, Au peuple, etc.
2. L. Veuillot, *loc. cit.*, p. 293.
3. *Année terrible*, Mai.
4. *Ibid.*, Juin.
5. *Les Châtiments*, Toulon.

voir n'eût changé ses sentiments humanitaires en sentiments humains.

Les vers dont on vient de lire des fragments, V. Hugo les adressait aux bandits qui, en 1871, incendiaient Paris et fusillaient les otages, aux misérables dont son vaste cœur excusait paternellement les scélératesses :

On a fait des forfaits dont on est innocent (1).

Pourquoi ces pétroleurs et ces égorgeurs ont-ils tué et brûlé?... Oh ! la raison est toute simple, toute sublime (ou tout... autre chose) : c'est par bonté d'âme, eux aussi ; c'est que

Leur formidable amour ressemble à de la haine (2).

Il y ressemble en effet, à tel point qu'un œil vulgaire ou moins exercé pourrait s'y méprendre. Mais cette belle raison me fait songer à une autre psychologie très curieuse, d'où M. E. Dupuy déduit ceci : chez V. Hugo, l'amour s'exprime par la colère (V. p. 289). Celui des cannibales ne s'exprime guère autrement, du moins quant aux apparences.

Franchement, l' « amnistieur » poussait la tendresse jusqu'aux limites extrêmes ; il la poussa extrêmement au delà de toutes les limites, par exemple lorsque, dans un excès de lyrisme charitable et de démence sacrilège, il chantait :

Je sauverais Judas, si j'étais JÉSUS-CHRIST (3).

Cet homme bon éprouve, comme M. Renan, des sym-

1. *Année terrible*, Juin.
2. *Ibid.*, p. 273.
3. *Année terrible*, Avril.

pathies à l'endroit de Judas ; il en éprouve, lui tout seul, pour Caïn le sanglant :

Et je m'attendrirais sur Caïn torturé (1)...

Puis, comme Michelet et comme Proudhon, il s'attendrit sur Satan (2), et sur Bélial, qui est la même chose, et sur les copies humaines de l'archange révolté, puni, immonde ; notamment sur Jean Huss, « le sage ! » dont il inonde le bûcher de larmes et de strophes.

Bornons-nous. Sinon il faudrait citer la moitié des dernières œuvres, et faire un relevé de l'histoire sanglante, de l'histoire scandaleuse, de l'histoire des bagnes, avec ces grappes de noms propres familières au génie du poète ; alors on verrait sa charité débordante envers l'humanité qui nage dans le sang, qui roule dans les ruisseaux de pétrole, qui se vautre dans la boue. Mais ce roi des amnistieurs (n'ajoutez point certes, pour l'antithèse, amnistieur des rois), ce réhabiliteur bonasse qui se penche — de loin — sur les bûchers, les pontons, les égouts, n'a-t-il jamais eu de haine, de rancune, de fiel, de bile ? V. Hugo fut poète, roi des poètes (continuez : poète des rois) ; donc il appartenait au *genus irritabile vatum ;* donc il eut pour le moins des impatiences, *irasci celer ;* pouvait-il s'appliquer la fin de l'hexamètre du « bon Horace » : *at non ut tamen implacabilis essem ?* C'est ce qui nous reste à examiner, d'après les derniers ouvrages de celui qui rima la *Pitié suprême.*

Encore une fois, je ne juge l'auteur que sur la foi de ses livres : or, partout, dans tous ses livres, depuis 1850,

1. *Année terrible*, Avril.
2. *Les Quatre Vents*, t. I, p. 83.

avec le moi haïssable qui rutile et s'étale sans nulle vergogne, rugit le moi haineux. A quinze ans, l'enfant « sublime » voulait être Chateaubriand, ou rien ; l'homme immense et le vieillard *majestueux*, selon ses thuriféraires, a été Chateaubriand par l'orgueil et par la haine, — sauf les formes, bien entendu. Les *Châtiments* révolutionnaires font le pendant à la brochure légitimiste *De Buonaparte et des Bourbons.*

Est-ce que par hasard V. Hugo aurait écrit des « choses atroces » sans passion ni colère, comme fit jadis Lagrange-Chancel [1] ? ou bien, en remplissant ses alexandrins de noms propres qu'il salit et piétine, imitait-il Boileau, cet ancien, qui nommait *Cotin* au bout d'un vers uniquement pour rimer à *festin ?* ou bien aurait-il été féroce (il l'a été) seulement par amour de l'art, — pour faire sonner toutes les cordes de *Toute la lyre ?* « La satire, jamais ! » disait fièrement Lamartine ; chez Hugo vieillissant, c'est la satire toujours, venimeuse, implacable, fiévreuse, enragée ; sous la plume de ce débonnaire, elle écume, siffle et bave partout, même au milieu des pages les plus gracieuses ; elle vient là comme feraient la vipère et le « bon crapaud » dans un plant de roses.

Soit, répond M. E. Dupuy ; V. Hugo eut des colères, des fureurs, des « agressions » : mais l'explication de ces phénomènes incontestables est très naturelle ; sur quoi, l'auteur de *Victor Hugo, l'homme et le poète*, produit une explication d'une bonhomie digne de la charité qu'il prône : Hugo est bon, la bonté même ; mais sa bonté s'échappe en « agressions... spontanées et presque irrésistibles (presque) contre tout ce qui porte une tiare,

1. V. *Les Philipp.* Ed. Lescure, p. 17.

une crosse, un rochet, et contre tout ce qui tient le sceptre ou pour le sceptre [1] ». — Rien que cela !... Quel pavé sur le cœur du maître ! Mais M. Dupuy s'est arrêté trop tôt et en beau chemin dans son énumération ; il aurait dû signaler aussi les agressions spontanées et presque irrésistibles contre tout ce qui tient une plume honnête, contre tout ce qui hasarde un mot de critique ou un sourire, contre tout ce qui dispute au géant une parcelle de « cette gloire en gros sous » qui a nom la popularité ; car il ne sut « jamais pardonner à quiconque ne reconnaissait pas la sienne et se permettait de la discuter » [2] ; enfin contre « tous ceux qui refusent, non pas de l'admirer, mais de l'adorer [3]. »

M. Paul de Cassagnac écrivait, au temps des funérailles grotesques d'Olympio : « Depuis vingt-cinq ans, il était fini, vidé, fou. » Si le second de ces rudes adjectifs est vrai quant au fait des idées, il est évidemment faux quant à l'orgueil et à la haine ; ces deux choses grandissaient avec l'âge ; Hugo (pour me servir d'une de ses expressions) ne *vida* jamais sa poche au fiel.

Un brave homme est pour moi chose belle et touchante...
Quand je vois un brave homme, aussitôt je le chante,

disait le Juvénal de 1830, l'auteur des *Iambes*, Auguste Barbier. Le grand cœur de V. Hugo semble n'avoir pas connu ces instincts et en avoir eu de tout au rebours. Dès que Hugo voit, ou entend, ou sent un brave homme, il aboie ou s'apprête à mordre. Que voulez-vous ? Ses instincts contre le « brave homme » sont

1. *L. c.*, p. 70.
2. M. Alex. Dumas, disc. à l'Acad.
3. M. A. de Pontmartin, *Sem. littér.*

« spontanés, presque irrésistibles ». Mais aussi ils sont sauvages.

V. Hugo, dans ses dernières œuvres, n'a pas assez d'imprécations contre le gibet de Montfaucon, la roue de la Grève, les bûchers allumés par un *Torquemada* de haute fantaisie, qu'il s'est créé à son usage. Or il se fait que, pour caractériser les haines féroces de V. Hugo, le doyen des critiques de France le compare tout bonnement aux bourreaux de Monftaucon, aux « tortionnaires » de la Grève et au Torquemada rêvé par le maître : « On dirait que l'insulteur regrette de n'avoir pas à son service la claie, la roue et autres instruments du moyen-âge... Notez que cet implacable tortionnaire n'a pas assez de mouchoirs pour ses torrents de larmes, dès qu'il s'agit de véritables scélérats, massacreurs, incendiaires, régicides, gibier de Mazas et d'échafaud. Juvénal s'attendrit pour Delescluze ; Archiloque pleurniche en l'honneur de Raoul Rigault. »

Il serait oiseux de construire un musée rétrospectif complet des victimes de ce « bonhomme clément ». Feuilletez les *Châtiments* et la plupart des volumes qui ont suivi. En première ligne viendrait, vu le nombre et la qualité des insultes, l'empereur Napoléon III, dont nous n'avons pas à faire ici l'oraison funèbre ; lui aussi, DIEU l'a jugé. Sans doute le poète, ex-pair de France et *montagnard*, avait des griefs contre le coup d'État et contre l'homme qui lui avait pris *son* fauteuil présidentiel. Mais quel paroxysme de fureur, quel débordement de rage, en vers et en prose! Que V. Hugo, partant pour la Belgique et pour Saint-Hélier, considérât Napoléon III comme un tyran, cela se conçoit ; ce style est de tradition chez les proscrits ; mais que le

proscrit-poète ait dépensé des tomes entiers à nommer l'empereur des Français « voleur, forban, pître, bandit, escroc, vil, fourbe, laid, Jocrisse du crime, bohême, Mandrin, Cartouche, Schinderhannes, haillon humain, hibou déplumé, bête morte donnant la nausée à l'égout, drôle, polisson, chat-huant, caniche, chauve-souris (1)... »; qu'il l'ait chargé de toute ignominie, de toute bassesse, infamie, crapule, et qu'enfin il ait, lui poète, entendu sa conscience lui dire :

Tu peux tuer cet homme avec tranquillité (2),

cela outrepasse les frontières de la satire, de la violence, de la fureur, ou de... la bonté. N'oublions point que Napoléon III, le « plus débonnaire et le moins vindicatif des tyrans, laissait jouer *Hernani* par les comédiens ordinaires de l'empereur et tolérait toutes les annonces, toutes les réclames à la gloire et au profit des *Misérables* et des *Travailleurs de la Mer* (3). » N'oublions pas davantage que le « tyran » regrettait l'exilé et qu'il lui offrit sa grâce. N'oublions pas non plus que ces injures révoltantes, V. Hugo les vomissait sans nul danger et avec de bons revenus de librairie. Je sais un Français qui s'expatria et chercha un refuge parmi les îles de la Manche pour n'être plus exposé à verser l'impôt dans la caisse du gouvernement impérial : chose qui lui semblait une profanation de l'argent. Certes, les motifs du séjour que V. Hugo fit aux îles anglo-normandes furent d'un ordre moins platonique ; et pendant près de vingt ans, la vente, en France, de ses vers et de sa prose, lui rapporta nombre de *louis*,

1. *Châtiments*, *Année terrible*, passim.
2. *Châtim.*, le Bord de la mer.
3 M. A. de Pontmatin, *Sem. littér.*

marqués à l'effigie de l'empereur, sans que l'auteur jetât ce vil métal dans le « vase baptismal [1] » de la Manche. Le « tyran » si bassement outragé ne fit pas même rayer le nom de l'insulteur de la liste des Quarante, alors que le ministre de l'intérieur enlevait au poète V. de Laprade une chaire à la faculté de Lyon, pour le punir de ses innocentes *Muses d'État.*

Innocente aussi fut la plaisanterie que Napoléon se permit lorsqu'on lui montra, à Saint-Cloud, le pamphlet intitulé *Napoléon le Petit.* « Voyez, Messieurs, dit-il en souriant, voici *Napoléon le Petit* par V. Hugo le Grand.» Le mot, colporté à Jersey par les journaux d'août 1852, fit bondir Hugo. Le rire, quand il s'adressait à cet homme « clément », le mettait absolument hors de ses gonds. Le 21 mai 1850, à la tribune de l'Assemblée nationale, furieux d'entendre rire ses contradicteurs et ne se contenant plus, il s'écriait : « Greffier, écrivez qu'on a ri [2]. » Le mot et le sourire de l'empereur l'exaspérèrent, et de l'exaspération sortit ce fameux cri d'épileptique :

> Ah ! tu finiras bien par hurler, misérable [3] !

Naturellement, et par concomitance, les hommes du gouvernement impérial furent traités avec les mêmes clémence et délicatesse : Baroche « dont le nom n'est qu'un vomitif », Baroche « pître », Troplong « paillasse, récureur d'égouts, pourri », Rouher « l'Auvergnat » (ce qui semble un très gros mot à l'auteur des *Châtiments*), Saint-Arnaud « qui vole... autrement que l'oiseau », Berger, d'Hautpoul, Murat, « citrouilles », Magnan

1. *Contempl.*, Liv. V, XXII.
2. V. *Études sur V. H.*, par L. Veuillot, p. 108.
3. *Châtim.*, l'Homme a ri.

« immonde et pourceau », Fould et Suin « rebuts du ruisseau », enfin

Le porc Sénat fouillant l'ordure du groin.

Glissons. — Que les prôneurs de Hugo le charitable nous montrent de la charité dans ce style ; ou, plus simplement, qu'ils nous y montrent de l'esprit. Sans doute ils nous citeront le mot du maître, presque étonné d'avoir traîné ses rancunes et la langue de France dans ces flaques de boue et s'écriant avec le soupir de Barbe-Bleue devenu sensible :

J'ai fait les *Châtiments ;* j'ai dû faire ce livre,
Moi que toute blancheur et toute grâce enivre (1).

Ce qui est spontané, irrésistible, devant un pareil aveu, c'est encore le rire.

Venons aux irrésistibles aboiements et hurlements de rage de cet homme enivré de blancheur contre l'Église catholique. Là aussi nous glisserons ; car la frénésie du poète a fait cracher contre cette Mère, la plus charitable, la plus pure, la plus maternelle des mères, des immondices qu'une plume honnête ne peut remuer. Toutes ses dernières œuvres débordent de ces choses ; je n'en veux extraire, en preuve de son noble cœur, qu'un petit nombre de personnalités les moins ordurières. C'est contre Pie IX, le plus doux des hommes et des rois, qu'un excès d'indulgence fit aussi *amnistieur*, c'est contre ce Pontife vraiment digne de son nom de *Père*, que Hugo décoche des traits de ce genre :

1. *Les Quatre Vents*, Liv. sat., XXXII.

Le Pape Mastaï fusille ses ouailles ;
Il pose là l'hostie et commande le feu [1].

En 1853, celui qui, dans *Hernani*, avait appelé le Pape et l'empereur de ce nom énorme et presque grand : « ces deux moitiés de DIEU, » traite le Pape Pie IX comme il traite l'empereur Napoléon III ; et un jour qu'il s'imagine être en veine d'esprit, il siffle cette chanson idiote, où DIEU est représenté jouant aux cartes avec le diable, à qui gagnera « Bonaparte » ou « Mastaï ». — *Pater*, *ignosce illis* [2]...

Une charité toute pareille s'étend aux évêques de France. Hugo ne se souvient pas que Mgr Affre a prêché, sur la barricade, l'olivier à la main, d'exemple et par son sang, la fraternité pour laquelle Hugo répandit, sans péril, tant de rimes neuves. Qu'importe ? tous les évêques sont des brigands ; sauf peut-être l'évêque *Myriel* (Mgr Miollis de Digne), que l'auteur des *Misérables* ose représenter à genoux devant un conventionnel et demandant la bénédiction de ce régicide. Mais le successeur de Mgr Affre, qui précisément, en 1852, écrivait ses mandements sur la *charité*, et qui fut constamment l'ami des pauvres, qu'est-il aux yeux bienveillants du poète ? Un voleur, un « vieux prêtre infâme », un monstre, un « Sibour-Iscariote, revendant le DIEU que Judas a vendu » ; et encore : « La honte s'appelle Sibour ! »

Le nom du vénérable et savant cardinal Gousset

1. *Carte d'Europe.*

2. Nous ne signalons même pas en courant les outrages que V. Hugo a entassés contre la Papauté en général, pas plus que les ignominies par lui déversées sur le sacerdoce et la royauté. Il y faudrait des volumes, ou plutôt il faudrait transcrire la plupart des volumes de Hugo septuagénaire. Les insultes contre les personnes montrent plus naïvement ce que les hugolâtres appellent la *bonté* de leur grand homme.

lui suggère ce beau trait, digne d'une belle âme :

> Que l'or soit le seul culte et qu'en ce temps vénal,
> Coffre-fort étant dieu, Gousset soit cardinal (1).

L'évêque d'Orléans, confrère de Hugo en Académie et son collègue au Sénat, reçoit aussi des aménités peu académiques, dans telle pièce où le poète se met en devoir d'enseigner le catéchisme à « l'abbé Dupanloup » et de prêcher « la vertu » aux prêtres (2), à ces « curés camus » qui, selon lui, chantent : « *Dæmonem laudamus* (3). » Le morceau où l'*avertisseur* insulte « Monsieur l'évêque d'Orléans » débute par ce bel axiome : « Tout pardonner, c'est trop... » ; oui, certainement trop pour quelqu'un qui ne pardonna jamais et dont les « rancunes étaient terribles (4) ». L'évêque de Gand en sut quelque chose, si l'évêque de Gand lut jamais l'*Année terrible* et les grosses plaisanteries qui commencent par : « Je n'ai pas de palais épiscopal. » Et d'où viennent ces rugissements ? De ce qu'on a jeté des pierres (ou une pierre) contre les vitres de l'homme colosse réfugié à Bruxelles.

Paix à qui l'encense ! mais gare à qui casse ses vitres, à qui le touche en sa personne, en son génie, en ses livres, à qui ne respecte pas et n'admire pas tout cela « comme des brutes ! » En preuve, je choisis d'abord une des pages les plus platement méchantes, les plus bassement vindicatives, dont cet homme bon se soit passé la fantaisie. Ceux qui ont connu Mgr de Ségur, — et ceux qui l'ont connu, ce sont surtout les pauvres, les enfants, les délaissés, les malheureux qui

1. *Châtim.*, Splendeurs, le *Te Deum*, *Ultima verba*, etc.
2. Force des choses.
3. *Art d'être grand-père*, VI, 10.
4. *Châtim.*

ont eu besoin d'un secours, d'un encouragement, d'une consolation, d'un cœur d'ami, — ceux-là savent quels trésors de vraie tendresse remplissaient cette âme de parfait gentilhomme et de vrai prêtre. Or, parmi les jeunes gens à qui le doux et saint prélat témoigna cette tendresse, se trouva jadis un neveu du poète, Jules Hugo, fils d'Abel, qui se destinait au sacerdoce et qui mourut à Rome dans la fleur de la vie et de la vertu. Mgr de Ségur — il l'a écrit lui-même — croyait voir en ce pieux enfant de dix-huit ans un saint Louis de Gonzague ou un saint Stanislas de Kostka ; et à ce titre il l'aima de l'affection la plus paternelle [1]. Mais un jour Mgr de Ségur comprit que son devoir de conseiller et de confident d'une foule d'âmes jeunes et pures, l'obligeait à dénoncer les rimes impies ou obscènes du vieil Olympio. Il le fit et fit bien. De là, chez l'auteur des *Quatre Vents de l'esprit*, transport de rage, torrent d'outrages contre le style « paysan et poissard » de cet « évêque qui brait », qui a « de la bile » et « la bouche écumante de fiel. »

Pardon, poète clément, vous prêtez avec libéralité vos qualités à autrui. Le rimeur énergumène ne s'en tient pas là ; il s'en prend jusqu'à la cécité si cruelle et si noblement résignée du prélat. Je veux citer l'exorde de ce poème répugnant qui compte environ cent cinquante alexandrins de ce style « poissard » et crasseux :

Muse, un nommé Ségur, évêque, m'est hostile ;
Cet homme violet me damne en mauvais style.
Sa prose réjouit les hiboux dans leurs trous ;
O Muse, n'ayons pas contre lui de courroux *(sic)*.

1. V. *Victor Hugo avant 1830*, par M. E. Biré, p. 38 et 39.

Laissons-lui ce joujou qu'il prend pour son tonnerre,
La haine. — Il est d'ailleurs à plaindre. Au séminaire,
Un jour que ce petit bonhomme plein d'ennui
Bêlait un *oremus* au hasard devant lui,
Comme glousse l'oison, comme la vache meugle,
Il s'écria : Mon Dieu, je voudrais être aveugle !
Ne trouvant pas qu'il fît assez nuit comme ça.
Le bon Dieu le faisant idiot, l'exauça (1).

O muse, n'ayons point de haine, point de courroux ! — Vous n'en avez point, ô poète ! Mais franchement qu'avez-vous donc « comme ça » ?

Les *Misérables* ont été mis à l'index et les évêques d'Espagne en prohibent la lecture dans leurs diocèses. Nouvelle explosion de bile et de style enragé pour l'auteur des *Misérables*, qui apprit le cas « dans un champ plein de roses. » Près de trois cents vers coulèrent dans le champ de roses contre ces « imbéciles », contre « la Rome des frocs et l'Espagne des moines », contre les « bonnets carrés, camails, capuchons, clercs abbés », contre les « confesseurs, massacreurs, tueurs, bourreaux, jésuites (2). »

Évidemment la gradation est de celles que les rhétoriques nomment *ascendantes ;* le dernier terme est le comble de l'ignominie et de l'injure « spontanée, irrésistible », comme V. Hugo l'avoue, justifiant ainsi à l'avance la phrase de M. E. Dupuy :

Rien qu'en les regardant, le prêtre et le Jésuite,
La colère vous prend (3).

1. *Quatre Vents*, Liv. sat.
2. *Quatre Vents*, le Bout de l'oreille.
3. *Année terrible*, Juillet. La colère le prenait ainsi, quand les murs de la Roquette et de la rue Haxo étaient rouges encore du sang des prêtres et des Jésuites, fusillés par des *bandits*. Je souligne ce mot, parce qu'il est de V. Hugo lui-même, dans l'unique vers (douze syllabes)

Sans doute il déclame sans trêve, sans raison, non pas sans rimes, contre le prêtre ([1]), contre les « noirs Dominicains » (noirs, par antithèse à leur robe blanche), contre les Capucins, cette « lourde poterie paysanne ([2])», le Carme, ce « bouvier », et contre les Ursulines, — ne sachant ce qu'il veut dire et oubliant qu'il eut au moins une tante Ursuline. Mais enfin le Jésuite est le privilégié de sa fureur ; le Jésuite, Loyola, saint Ignace, hantent les trois quarts de ses élucubrations depuis 1850 ; il y a des insultes spéciales pour les PP. Roothaan et de Ravignan.

Hugo, s'il faut l'en croire, commença de haïr le Jésuite dès son printemps ; il se brouilla, dit-il, avec Frayssinous, parce que Frayssinous lui dit « du bien des Jésuites ([3]) ». Quel crime abominable ! Pour avoir dit du bien de son prochain, l'illustre orateur fut noté d'infamie et classé par Hugo fort au-dessous des fauves :

> Corbière à la tribune et Frayssinous en chaire
> Sont fort inférieurs à la bête des bois ([4]).

Naturellement le Jésuite est bien plus bas encore ; pour le peindre, Hugo abuse de ses aptitudes à faire laid. Le

du gros recueil de l'*Année terrible*, où l'amnistieur a fait mention de ce crime (Mai).

1. V. Hugo a estimé et chanté un prêtre, un ! son précepteur, ce « digne prêtre », un nommé Larivière, constitutionnel, jureur, et marié ; il avait préféré la vie et le mariage à la guillotine et « avait mieux aimé donner sa main que sa tête. » Quel brave homme ! (*V. Hugo raconté* t. I.)

2. *Les Misérables*. — V. *Etudes sur V. Hugo*, par L. Veuillot. — Rép. de M. E. Veuillot, page 288.

3. *V. Hugo raconté par un témoin de sa vie*. — V. la réfutation de ce fait par M. E. Biré, p. 263, etc.

4. *Art d'être grand-père*, p. 64.

jaune est la couleur du Jésuite, juste comme celle du Dominicain est le noir :

> Citoyens, voyez-vous ce Jésuite aux yeux jaunes ? (1)

Voyez-vous

> Le Jésuite au front jaune, à l'œil féroce et bas,
> Disant son chapelet dont les grains sont des balles ? (2)

Des balles ! Ce n'est pas à la main des Jésuites qu'il faudrait les chercher, mais bien dans la poitrine des Jésuites, des prêtres et de l'archevêque de Paris, où les « hautes natures » de la Commune les firent pleuvoir. Au surplus, selon le poète, le Jésuite mérite tout cela, car « Loyola (est) dur au peuple (3) » ; et cependant les fils de Loyola s'en allaient à Cayenne consoler le « forçat pensif » et mourir sous un ciel de feu, au temps où V. Hugo pleurait, en songeant à Cayenne, sur les dunes fraîches et vertes de Rozel-Bay.

Enfin le Jésuite est digne de toute peine, car il est cause de tout mal ; c'est le Jésuite qui a lapidé V. Hugo à Bruxelles ; c'est « l'araignée Ignace et le vautour Bismarck » qui ont fait la guerre de 1870 (4) ; c'est le Jésuite qui répand toute ignorance et toute nuit :

> Le crépuscule filtre aux poutres du plafond
> Par les toiles qu'Ignace et Machiavel font (5) ;

c'est surtout dans leurs collèges (le poète nomme Montrouge et Saint-Acheul) que les Jésuites créent l'ombre,

1. *Châtiments*, Quelqu'un.
2. *Ibid.*, la Caravane.
3. *Le Pape*, p. 104.
4. *Art d'être grand-père*, p. 100.
5. *L'âne*, p. 41.

que ces « blêmes oiseleurs », ces « noirs magiciens », — ils ne sont pas exclusivement jaunes, — enferment en « leur cage de fer » les aiglons pour en faire des « hiboux monstrueux ». Je ne transcrirai point, par pudeur, tout ce qui a passé par la fantaisie et par la plume de ce « bonhomme » ; je m'arrête à une strophe charmante :

> Si nous les laissons faire on aura dans vingt ans,
> Sous les cieux que DIEU dore,
> Une France aux yeux ronds, aux regards clignotants,
> Qui haïra l'aurore (1).

Ces menaces furent versifiées en janvier 1853 ; quelque vingt ans plus tard, quatre-vingts officiers, élèves des Jésuites, voyaient d'assez près l'ennemi, malgré leurs yeux ronds et clignotants, et mouraient pour la France, tandis que V. Hugo bénissait son canon et promenait son pacifique képi dans les rues de la capitale ; — mais ne calomnions pas son patriotisme ; en cela du moins il fut vrai, bien que toujours étrange.

Son képi me rappelle une autre de ses vengeances que tout le monde sait. Le 14 juin 1871, le général Trochu disait à l'Assemblée nationale qu'on avait exagéré l'importance de la garde nationale de Paris : « Vous avez vu le képi de M. V. Hugo qui symbolisait la situation. » Le général avait presque souri de cette fameuse « coiffure de drap bleu » ; le poète, furibond, décocha force calembours contre le « participe passé du verbe trop choir (2)... »

L'imagination vigoureuse du poète était servie par la plus tenace des mémoires. En 1848, Montalembert

1. *Châtiments*, A un qui veut se détacher.
2. *Année terrible*, Juin.

avait d'un mot aplati une montagne de phrases de V. Hugo, qui s'esquiva par peur d'un coup de pied trop écrasant ; trois ans, quatre ans, cinq ans après, la rancune du vaincu éclate encore par mainte crevasse des *Châtiments ;* et pour représailles, le défenseur des droits de Rome est transformé en crapaud — ce jour-là le crapaud n'est plus une jolie bête — qui « bave accoudé sur l'autel (1). » O imagination ! ô mémoire ! ô grandeur d'âme !

Remontons plus loin en arrière ; la mémoire du cœur suggère au poète, à l'endroit de ses maîtres, des gentillesses comme celles-ci : « grimauds hideux, crétins cruches, bedeaux dont le groin renifle, vieux pots égueulés », — j'en passe et des pires ; — puis comme trait du Parthe : « culs de bouteille (2) ! » O reconnaissance !... Vraisemblablement, ces infortunés n'avaient pas assez applaudi les rimes naissantes du rhétoricien, « rêveuse bourrique » comme il s'est lui-même défini.

Toutes et quantes fois un écrivain s'avise de refuser une parcelle d'encens aux vers ou à la prose de Hugo, on sent l'ébullition, la lave qui monte ; le mont Atlas devient Vésuve. Mérimée et Gustave Planche eurent le tort de ne pas admirer « comme des brutes » ; Planche avait été dur, surtout pour les *Ballades* et les *Orientales*, où il ne voyait ni pensée, ni cœur, rien que des rimes, des images, des exercices de voltige poétique (3) ; Planche et Mérimée sont des « drôles », des « nains horribles », des gueux, des monstres (4). Ce sont des fils de l' « esprit de nuit » qui « grignote »

1. *Châtiments*, Force des choses.
2. *Contemplations*, A propos d'Horace.
3. V. *Revue des Deux-Mondes*, mars 1838.
4. *Quatre Vents*, t. I, p. 108.

l'âme, esprit «sournois, pédant, féroce», lequel «inspire Nisard, Veuillot, Planche et Nonotte [1]»; c'est que tous — sauf Nonotte évidemment — ont osé crier : Midas a des oreilles d'âne !... Sur cette liste de pilori, M. D. Nisard a mérité le premier rang ; ce n'est que justice de poète offensé, mais justice de *tortionnaire.*

M. Nisard, un modéré, avoue cependant une «secrète préférence» pour «le plus jeune» des trois lyriques du dix-neuvième siècle. Il estime que Musset est, en tant qu'écrivain, sobre, raisonnable, ennemi de la thèse et de l'inventaire, de la grimace et de la raillerie qui déchire [2] ; il le dit ; et voilà autant de flèches qui s'en vont frapper obliquement le poète démesuré de la thèse, de l'inventaire, de la raillerie méchante «qui écorche et qui tue [3].» Les flèches retombent drues et lourdes sur ce critique osé et bénin, que le poète qualifie de «concierge» («Nisard, ce concierge [4] !») puis de «gâte-sauce», en compagnie de Riancey «marmiton [5] ;» et en fin de compte, d'Aliboron en train de braire. Hugo l'a découvert dans cette posture humiliée parmi les caricatures dont son petit-fils Georges, un jour de belle humeur écolière, enlumina un Juvénal :

Un âne qui ressemble à M. Nisard, brait [6].

Ces petites vengeances — les lecteurs de bonne foi en conviendront — ne brillent guère par le choix des moyens. Les rancunes de cet homme bon (nous sommes

1. *Quatre Vents*, t. I, p. 122.
2. *Histoire de la Littérature*, t. IV.
3. M. A. de Pontmartin.
4. *L'Art d'être grand-père*, p. 54.
5. *Châtiments*, liv. IV, 13.
6. *L'Art*, *etc.*, p. 130.

toujours au chapitre de sa bonté) n'avaient point à leur service l'esprit délié, vif, piquant, des gens qui savent rire ; il ricane. Inhabile à manier l'épingle qui est l'arme de la satire française, Hugo soulève les gros projectiles des crocheteurs du Port-au-Foin.

Il y eut un écrivain à peu près contemporain de V. Hugo, né quand ce siècle avait treize ans, mort deux ans avant le poète, qui fut, comme le poète, mais non certes pour le même motif, *proscrit* par l'Empire, un homme à la taille de V. Hugo pour le génie, très supérieur à V. Hugo dans la prose, incomparablement plus haut par le bon sens, infiniment plus grand par le caractère, un homme dont la gloire — car il en eut une du meilleur aloi — troubla les lauriers du Thémistocle de Jersey. Ses moindres plaisanteries faisaient saigner et crier Olympio ; lequel, tout saignant, osait affirmer que cet adversaire était « sans cœur, sans style, sans esprit (1) » ; en quoi Olympio signalait par le menu et très exactement les trois choses qui lui manquèrent à lui-même en face de Louis Veuillot. Jamais son répertoire d'outrages ne fut plus implacablement et ignoblement riche qu'à l'endroit du formidable polémiste. La plupart des critiques feignent de croire à la férocité de L. Veuillot, « pamphlétaire cruel », dit M. E. Dupuy (p. 187) ; traitant, selon M. Faguet, V. Hugo « avec toute l'exagération cruelle des représailles » (p. 159). La cruauté du prosateur — si cruauté il y a — est bénignité et suavité auprès de celle du poète ; et comme M. de Pontmartin l'a courtoisement fait observer à M. Brunetière, l'auteur des *Odeurs de Paris* n'est point le rival de l'auteur des

1. *Châtiments*, Un autre.

*Châtiments.* Dans l'art de l'insulte, V. Hugo est sans rival. Du jour où Veuillot, comme tous les gens d'esprit, trouva piteuse l'évolution de V. Hugo vers la Montagne de 1849, et lamentables ses harangues à la tribune, ce fut de la part du géant très rancunier une guerre sans trêve à coup de gros mots, « dans le style des héros d'Homère, autant du moins que la langue le permet ; et à cet égard il *eut* un français particulier qui permet beaucoup (1). »

L. Veuillot se donna constamment l'avantage de reconnaître et d'applaudir les qualités littéraires de son insulteur ; qualités que « peu d'hommes, dit-il possèdent au même degré (p. 78). » L. Veuillot place V. Hugo « le premier parmi les poètes de ces jours-ci » (p. 50) ; et après avoir cité une quarantaine de vers où le poète pleure sa fille, le grand prosateur, qui connaissait le poids du deuil, s'écriait : « Il n'y a pas de plus beaux vers dans la langue française ni chrétienne (p. 173). » En décembre 1870, après avoir relu un volume de vers, première manière de Hugo : « C'est vraiment, écrit le rédacteur de l'*Univers*, plein d'accents profonds, de belles douleurs, de belles grandeurs... On ne trouve point cela chez Lamartine qui est un orgue, ni chez Musset qui est un oiseau » (p. 299 et 300). A tout cela V. Hugo répond en son langage fleuri que :

> Les Veuillots... traînent dans des ribotes
> Les haillons de leur style et les trous de leurs bottes (2).

Jamais, que je sache, Hugo n'a rendu justice quelconque aux mérites littéraires de L. Veuillot, à moins que ses fureurs mêmes ne soient un témoignage « spon-

1. L. Veuillot, *Études sur V. Hugo*, p. 157.
2. *Châtiments*, la Caravane.

tané et irrésistible » ; il ne se serait pas « rué en hémistiches » contre une médiocrité de valeur négligeable, contre un « zéro », comme il définit poliment M. de Bonald (*Quatre Vents*, II) ; l'excès de l'injure accuse de l'estime et ressemble à de la louange.

L. Veuillot avait honoré la mère du poète ; croyant, sur la foi du poète, à la légende de la « Mère vendéenne » ; Hugo réplique par de sordides calomnies contre la mère et contre la vie privée du journaliste catholique. Nous ne citons point ce que le proscrit de Jersey eut le front d'écrire *spontanément et irrésistiblement ;* mais que faut-il penser d'un cœur qui ne savait endiguer de telles avalanches d'immondices ? « Fureurs haletantes », dit M. E. Faguet ; injures « crasseuses », dit M. de Pontmartin ; infamies relevant de la police correctionnelle, si l'homme qui publiait ces ordures n'eût alors respiré « l'odeur du flot sauvage » et le parfum de son « champ de roses » à l'ombre du drapeau britannique. De ce champ de roses, il vomissait, par-dessus les rochers et les vagues, des choses comme celles-ci à l'adresse du même adversaire : « gredin béat, va-nu-pieds, espion, plus vil que les voleurs et que les assassins, pharisien hideux » ; puis, pour comble : « simple jésuite et triple gueux ». Quant aux collaborateurs de L. Veuillot, ce sont de « blêmes grimauds, des gredins, des bedeaux faisant la lessive avec le vieux savon des Jésuites sournois, de cyniques brocanteurs sentant la crasse, des bateleurs, pîtres dévots, masques déguisés en prédicants camus, des dépravés qui se vautrent dans la fange, cuistres, crapules (1)... » Il y a plus de cent vers remplis de ces déjections « irrésistibles. »

1. *Châtiments*, passim.

Quand la frénésie diminue, l'injure devient presque aimable ; L. Veuillot n'est plus qu'une vipère qui « crève sa poche au fiel (1) » ; plus qu'un âne, comme M. Nisard :

> ...Nous entendons
> Les Veuillots aux lauriers préférer les chardons ( ) ;

plus qu'un... compagnon de saint Antoine :

> Veuillot certe aurait pu vivre avec saint Antoine ;

plus qu'un scélérat, auquel l'Église apporte un caillot de sang pour lui servir d'écritoire ; plus qu'un demi-jésuite :

> Monsieur Veuillot qui tient d'Ignace et d'Auriol (3), etc., etc.

V. Hugo n'a cessé de se plaindre des haines contre lui déchaînées, en raison de sa charité universelle : « Je suis haï parce que j'aime (4) » ; ses ennemis sont des animaux féroces s'acharnant sur un innocent volatile : « Les autres sont des vautours... ; j'étais l'oie (5). » Mais le volatile malmené ne peut supporter les moindres égratignures du vautour L. Veuillot ; elles pénètrent et il ne peut retenir un cri ; même quand le journaliste, avec assez d'irrévérence et passablement de justesse, définit le génie du maître une « citrouille » aux trois quarts pleine de diamants (6). Enfin, — car il faut finir sans avoir tout dit, — sachant à merveille que la plus grande peine dont un chrétien comme L. Veuillot

1. *Châtiments*, Force des choses.
2. *L'Ane*, p. 273.
3. *Châtiments*, passim.
4. *Les Quatre Vents.*
5. *Ibid.*
6. V. *Année terrible*, Juillet

puisse souffrir, c'est un blasphème contre JÉSUS-CHRIST, Hugo, vieillard de soixante-dix ans, rêve, auprès du berceau de ses petits-enfants, de jouer

...A Veuillot le tour épouvantable,
D'inviter JÉSUS-CHRIST et Voltaire à sa table([1]).

Voltaire est dépassé ; il fut pourtant très fort en injures, plus fort qu'en poésie ; mais il ne traita pas même Jean-Jacques comme V. Hugo traita ceux qui ne l'adorèrent point ; et me souvenant du mot de M^me^ Denis touchant son bon oncle de Ferney, je puis conclure que le successeur de Voltaire au Panthéon, « le moins modeste des poètes ([2]), » ne fut certes pas le premier des hommes par le cœur.

Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'à chaque instant, je veux dire à chaque page, le *tortionnaire* reprend souffle, et déclame :

Je n'ai point de colère, et cela vous étonne ([3]).

Non, *Torquemada*, vous ne nous étonnez nullement ; nous savons que tout ce que vous faites et dites est fait et dit pour nous étonner ; ce qui serait étonnant, c'est que vous n'eussiez pas dit : Je n'ai point de colère

Resterait à montrer, pour parachever l'esquisse de cette bonté au rebours, comme quoi ce cœur si tendre pour toute laideur immorale et immonde, fut brutalement impitoyable pour tout ce qu'il y a de plus pur dans l'humanité. V. Hugo se vante d'avoir réhabilité le vice, le libertinage, la pourriture ; et suivant un de ses adulateurs, Ch. Baudelaire, cynique auteur des

1. *L'Art d'être grand-père.*
2. M. P. Stapfer.
3. *Année terrible*, Juin.

*Fleurs du mal*, on entend, même dans les poésies obscènes de Hugo, « comme l'accompagnement d'un orchestre, la voix profonde de la charité. » Jamais plus qu'à notre époque on n'a méconnu et profané le sens des mots français ; cette phrase en serait une preuve entre dix mille.

Mais cette « charité », V. Hugo, touchant à la sénilité, la refuse aux âmes pures, angéliques et sublimes. Sans doute, il y a quarante ans, il écrivait encore des lignes honnêtes et belles sur le cloître ; par effet de constraste, il louait, dans une page des *Misérables*, « ces âmes humbles et augustes », ou, comme il dit dans la *Légende des siècles*, « ces anges où Marie est lisible ». Alors il songeait sans doute aux religieuses « humbles et augustes » qui ont en si grand nombre honoré sa propre famille [1]. Mais, en ses dernières œuvres, l'auteur de *Pitié suprême* n'a plus cette bonté, ce tact, cette souvenance ; le « Tyrtée du bagne » et de l'égout vocifère contre sainte Jeanne de Chantal, contre toutes les âmes virginales qui, selon lui, « désertent DIEU » en se condamnant aux saintes immolations du couvent [2]. Cela ne lui suffit pas ; il faut que l'impur Anacréon des *Contemplations*, des *Chansons des rues et des bois* et de tant d'autres malpropretés, déverse son écume sur la Vierge sans tache, au milieu d'un livre consacré à chanter les enfants [3].

Que ses panégyristes viennent encore nous prôner ce cœur « plus qu'évangélique ! » Notre réponse est prête : V. Hugo a aimé jusqu'à effusion de larmes... d'encre et d'innombrables flots de rimes tout ce qu'un

1. *Victor Hugo avant 1830*. E. Biré, p. 37-38.
2. *Les Quatre Vents*.
3. *L'Art d'être grand-père*.

cœur bien fait doit mépriser, ou plaindre ; et rien plus ; il a poursuivi de ses haines et des boues de son style à peu près tout ce qu'il y a d'estimable, d'aimable et même de divin. Est-ce bien là cette bonté que DIEU, comme parle Bossuet, mit d'abord au cœur de l'homme ?... La vraie bonté pardonne, se donne, endure, épargne, respecte ; les sentiments que V. Hugo a écrits tout au long dans ses derniers livres, ont d'autres noms dans la conscience humaine, et même dans le dictionnaire de l'Académie.

Mais les enfants !... V. Hugo a aimé les enfants, tout son cœur gît, et vit, et vibre là ; « ce volcan lance des fleurs » sur les têtes innocentes ; l' « œuvre grandiose » du géant, du lion, du Vésuve Hugo, « est jonchée de figures enfantines, d'une grâce adorable (1) ; » — *adorable*, vous entendez. Tous les *adorateurs* du dieu Hugo — le mot *dieu* est de *Figaro*, qui ne compte guère avec les mots — *adorent* tous les hémistiches où Hugo « s'extasie devant l'enfance (2). » Résumons leurs *extases* en une ou deux lignes de P. de Saint-Victor, le plus brillant de ces extasiés :

> L'enfant est une des créations de V. Hugo ; on peut dire qu'il 'a engendré à la vie de l'art. Avant lui, il n'y comptait pas. (P. DE SAINT-VICTOR, p. 291.)

S'il est encore, par le monde, des femmes sensibles qui estiment V. Hugo le poète idéal de l'enfance, et qui s'attendrissent sur chacune des syllabes bourdonnées par l'homme immense autour des berceaux, je les invite, par charité, à ne point lire les trois ou quatre pages que voici. Il y a, j'en conviens, des vers char-

1. Paul de Saint-Victor, p. 282.
2. M. E. Dupuy, p. 294.

mants, des strophes exquises de V. Hugo en l'honneur des enfants ; il y a des tableaux gracieux et achevés ; mais je prétends que, dans leur ensemble, les poèmes *enfantins* de V. Hugo ne sont point d'idéal du genre, que la moitié au moins en est risiblement niaise, moralement déplorable. M. E. Dupuy, en face du volume : *l'Art d'être grand père*, s'exclame : « Comment méconnaître la grandeur morale du fond ? » (P. 291.) Malgré l'exclamation de M. E. Dupuy, je méconnais, à bon escient, et la grandeur, et la moralité, et un peu le « fond » de ce livre ; mais je dois d'abord une réponse à P. de Saint-Victor.

Selon le luxuriant et fulgurant critique, V. Hugo aurait découvert la poésie de l'enfance, comme feu Alex. Dumas découvrit la Méditerranée. Eh quoi ! avant 1820 ou 1830, personne, depuis six mille ans, ne s'était avisé d'un sentiment, ni d'une expression poétique, littéraire, artistique, à l'endroit des nouveau-nés, de ces fleurs vivantes du foyer ! C'est vraiment V. Hugo « qui a recueilli, le premier, cet abandonné de la muse ! » (P. 292.) P. de Saint-Victor fait bon marché du petit Astyanax qui, chez Homère, sourit et tremble aux bras de sa nourrice à la belle ceinture ; meilleur marché peut-être de l'enfant mis en scène par Racine, de ce « Joas, l'enfant de chœur prodige qui récite à Athalie sa leçon de catéchisme serinée dans la sacristie. » Quel dédain !... Racine, un *serineur !* Est-ce que Virgile n'a pas écrit la quatrième églogue, *Incipe, parve puer*... et le reste ? N'a-t-il pas arrangé dans les pâles ulves de son fleuve infernal une place choisie pour les petits, moissonnés entre un soir et un matin ? n'a-t-il pas semé à pleines mains les fleurs

rouges et les lis sur la tombe de Marcellus ?... Et Catulle, n'avait-il pas, avant Virgile, chanté « le petit Torquatus, étendant ses petites mains et ébauchant des sourires *semi hiante labello ?* » Horace n'a-t-il pas esquissé un portrait ressemblant de l'enfançon ; portrait reproduit et surpassé en ce vers de notre vieux Régnier :

Il fuit, il vient, il parle, il pleure, il saute d'aise(1) ?

Je donnerais une longue pièce de l'*Art d'être grand-père* pour chaque verbe de cet alexandrin.

Sans doute notre poésie sèche et janséniste du dix-septième siècle et la versification platement sensuelle du dix-huitième, ont assez ignoré la poésie de l'enfance. Boileau a rayé l'enfant de la liste des âges humains ; La Fontaine n'a vu que les espiègleries de « cet âge sans pitié » ; La Bruyère en a surtout vu les vices, lui qui a si finement saisi et rendu la psychologie de ces aimables scélérats qui « sont déjà des hommes (2). » Toutefois, même au dix-septième siècle, l'enfant sourit à travers les poèmes de Saint-Amant, dans le berceau de son Moïse sur le Nil, et dans ces jolies strophes de la *Généreuse*, où un enfant mort vient du ciel consoler sa mère. — Et sans aller chercher si loin, à l'heure où V. Hugo comptait juste un printemps, le livre de Clotilde de Surville (ou de Vanderbourg), publié en 1803, ne contenait-il pas des pages fraîches et douces à l'adresse de l' « enfantelet » ? — La poésie étrangère, celle d'outre-Manche en particulier, n'avait-elle pas « recueilli l'abandonné de la muse » janséniste de France ?

1. Satire V.
2. Ch. *De l'Homme.*

*L'enfant à la fontaine*, de l'Allemand Hebel, est charmant ; et j'achèterais l'*Ode paternelle* de Th. Hood à son fils *de trois ans et demi*, pour tout l'*Art d'être grand-père.*

Il faut dire aussi que, jadis dans nos familles chrétiennes de France, on s'appliquait beaucoup plus à former et corriger l'enfance qu'à la chanter : Hugo répond par des rimes aux « tapes » qu'il reçoit de ses petits-enfants ; autrefois, les parents sérieux avaient d'autres répliques aux premières fredaines de ces êtres aimés, que V. Hugo déclare de tout point *adorables.* Il faut dire enfin que la poésie de l'enfance était comprise surtout par la vraie mère, qui est l'Église ; l'Église célébrait en sa poésie et par ses fêtes la divine crèche de Bethléem, le Sauveur qui a dit : « Laissez venir à moi les petits et ne les empêchez pas » ; les « fleurs des martyrs, jouant avec leurs couronnes et leurs palmes sous l'autel de DIEU : »

> .... Beaux lis, qui mieux que la nature
> Mêlant à leur blancheur l'incarnate peinture,
> Que tira de leur sein le couteau criminel...
> S'en allèrent fleurir au printemps éternel.

Malherbe les chantait ainsi en 1587.

Donc ce serait faire à V. Hugo un peu trop d'honneur, de croire qu'il a inventé la poésie des berceaux et du petit peuple *infantium et lactentium* que David exaltait il y a trente siècles. D'autre part, ce serait faire trop d'injure au poète de *Louis XVII*, d'oublier ses premières inspirations touchant l'enfance, celles d'il y a soixante-quinze ans, pour les dernières, contemporaines de l'*Ane.* En ce temps-là, Hugo chrétien entrevoyait la beauté de l'enfance purifiée par le baptême,

grandie par la foi. Alors, en 1823, il montrait aux enfants les « belles images de la Bible, le ciel d'or... et l'enfant JÉSUS [1] » ; en 1826, il admirait leurs joies et leurs larmes, sous la garde de l'ange de DIEU [2] ; plus tard, il demandait humblement encore à DIEU de ne jamais voir « la maison sans enfants [3] ».

L'enfant est partout dans l'œuvre poétique de Hugo ; et partout, même dans les amas d'idées baroques, éclatent des images, belles comme l'enfant « avec son doux sourire. » De l'*Année terrible*, de l'*Art d'être grand-père*, de ce recueil mêlé et maigre qu'on a intitulé *les Enfants*, on pourrait détacher cinquante ou cent pages choisies. Mais combien, de chaque pièce prise à part, il faudrait élaguer ! Que de fausse bonhomie, et de faux enfantillage, et de faux bégaiements d'un septuagénaire qui s'essaie aux mœurs naïves des premiers mois de la vie ! Que de redites, et de longueurs, et de détails intimes, dont un homme de tact eût fait grâce au papier et aux lecteurs ! — Hector, le guerrier prêt au combat, déposant son casque éblouissant pour ne pas effaroucher Astyanax : tableau aimable et toujours neuf ; V. Hugo coiffé de son képi, et apportant pendant le siège de Paris des « pantins bouffons » à Georges et Jeanne, est grotesque [4]. A quoi bon ces scènes d'intérieur ; pourquoi dire à toute la terre habitable que Jeanne a « ôté la peau de son bobo [5] » ? Pourquoi raconter ces promenades interminables chez les animaux du Jardin des Plantes, et dans l'herbe où l'on cueille « des bêtes » ?

1. *Odes et Ballade*, la Grand'Mère.
2. *Portrait d'une enfant*, Léopoldine Hugo.
3. *Feuilles d'automne*.
4. *Année terrible*.
5. *L'Art d'être grand-père*, la Cicatrice.

Je l'ai dit, je le répète, il y a, parmi ces fouillis, des clairières lumineuses, des rayons dorés, à travers lesquels les enfants apparaissent ce qu'ils sont :

Ils sont dans nos logis lugubres le retour
Des roses, du printemps, de la vie et du jour...
Leur rire nous attire une larme aux paupières (1).

On trouve des histoires, ou des légendes, ou des élégies ravissantes, comme celles de l'enfant du sergent de ville, du petit « disparu », et le récit de *Petit Paul*, qui est navrant, mais long, mais excessif comme toute œuvre de V. Hugo. On rencontre aussi des tirades et des dialogues où les enfants jasent à peu près comme ils font entre eux, lorsqu'ils sont très intelligents, très précoces, très encouragés par le regard admirateur d'un grand-papa ; le drame en huit vers : *Ce que dit le public*, vaut, à mon gré, plusieurs drames de ce théâtre de V. Hugo, « théâtre si faux, si en dehors de la vérité, si puéril même la plupart du temps (2). » — La puérilité solennelle est un des caractères de Hugo poète ; elle miroite jusque dans ces hymnes et épopées du berceau ; vous voyez là des idées mièvres jusqu'au ridicule à force de jouer au naturel. Une enfant vient de mourir ; en entrant au Ciel, sa première occupation est de demander tout bas aux anges :

Est-ce qu'il est permis de cueillir des étoiles ?
(*Contempl.*, Claire P.)

*Risum teneatis !*

V. Hugo dit quelque part (3) qu'un « petit enfant le rend tout à fait stupide » ; je le crois.

1. *L'Art d'être grand-père*, p. 11.
2 M. F. Brunetière, *Revue des Deux-Mondes*, 1er mai 1883.
3. *L'Art*, etc., p. 13.

Mais, chose plus grave, bon nombre de ces poèmes enfantins et tout ce gros volume, *L'Art d'être grand-père*, sont barbouillés de blasphèmes et de malpropretés, bouffis de théories saugrenues, de déclamations sacrilèges et folles. L'auteur écrivait autrefois : « Poètes..... n'oubliez jamais que par hasard les enfants pourront vous lire ; ayez pitié des têtes blondes [1]. » Cette pitié, cette pudeur, Hugo vieilli et en cheveux blancs ne les connaît plus. Ce sectaire acharné contre l'Église « du DIEU qui fut enfant » nie le péché originel, — ce que M. E. Dupuy trouve assez simple (v. p. 289) ; au lieu de mener

> Les petits cœurs pensifs vers le grand DIEU profond [2],

il s'occupe uniquement à encenser, à diviniser ces frêles idoles ; il dit à sa petite-fille Jeanne :

> ..... Vous étiez la crèche qu'on encense,
> L'humble marmot divin qui n'a point encor d'yeux,
> Et qu'une étoile vient chercher du haut des cieux [3].

Il nomme le berceau une « crèche », parce que pour lui l'enfant est dieu, est un « petit JÉSUS » ; tout enfant était, avant de naître, un ange du Paradis. Sans doute la langue chrétienne appelle heureusement le petit baptisé : *frère des anges ;* elle dit admirablement de l'enfant qui vient de mourir : *retourné à Dieu*, à Celui qui a fait cette vie, qui a créé, racheté, purifié cette âme. Mais Hugo, là encore, fait intervenir la métempsycose particulière à sa philosophie ; à chaque page, il répète que l'enfant

1. *Littérature et philosophie mêlées.*
2. *L'Art*, etc., p. 48.
3. *Année terrible*, p. 134.

> N'a presque pas de bras, ayant encor des ailes ([1]) ;

que « les enfants du Paradis des anges encore ivres ([2]) » furent avant de vivre ici-bas « des lumières dans le ciel bleu ([3]). » Et il dit cela avec son intempérance habituelle, comme s'il y croyait. Pourquoi dorment-ils ? Pour revoir le ciel d'où ils arrivent. Pourquoi leurs pas sont-ils chancelants ? C'est qu' « ils trébuchent, encore ivres du Paradis ! ([4]) » Pourquoi bégaient-ils ? C'est qu'ils expriment « des brouillards de mots divins ([5]). »

> Nous appelons cela bégaiement ; c'est l'abîme ( ).
> C'est la langue infinie, innocente et superbe ([7])....

qui laisse tomber

> Sur le gouffre ignoré le logos inconnu ;

disant peu à la fois, car,

> Dans ce que dit l'enfant le ciel profond s'émiette ( ) ;

et le poète rabaisse DIEU à son niveau, pour en faire « un bon vieux grand père émerveillé » des vagissements d'un *bébé* ([9]).

Hugo n'enseigne rien à ces « anges », sauf à bien haïr ; à quoi bon leur apprendre quelque vérité ou vertu ? N'est-il pas toute vertu ? n'a-t-il pas toute qualité,

1. *L'Art d'être grand-père*, p. 15.
2. *L'Ane*, p. 65.
3. *L'Art*, etc., p. 207.
4. *Ibid.*, p. 16.
5. 2e *Légende*, p. 149.
6. 2e *Légende*, p. 147.
7. *L'Art*, etc., p. 15.
8. 2e *Légende*, *l. c.*
9. *L'Art*, etc., p. 8.

....... ce doux petit être
Plus brave qu'un soldat et plus pensif qu'un prêtre ([1]) ?

Cet adorateur sénile des « marmots divins » ne les forme qu'à exécrer le prêtre et à le fuir ; il leur bégaie et chevrote ses vieilles et ignobles rengaines contre la *divine* vertu de virginité, ou contre la divine Mère de l'Enfant-DIEU ; de ces âmes « ivres du Paradis », Hugo s'escrime à faire des ennemis de l'Église, en même temps que des modèles de l'école laïque. J'ai lu chez M. Ch. Monselet que Pigault-Lebrun, à quatre-vingts ans, bâtissait des paysages dans une grande caisse, pour amuser son petit-fils, Émile Augier : jeu fort innocent et légitime de vieillard et de grand-père. Si V. Hugo s'était borné à bâtir des paysages dans des caisses, il n'eût point souillé la poésie de l'enfance, comme il a profané celle de la nature. « L'adorable hasard d'être aïeul », dit-il, lui a fait à la tête « une douce fêlure » ; fêlure, soit ; douce, je ne sais ; mais, certes, bien large et dégouttante de venin.

Le dimanche, 27 février 1881, des enfants, groupés autour d'une bannière bleue et rose et portant des fleurs, vinrent, sous la conduite de leurs mères, fêter l'homme qui avait écrit *L'Art d'être grand-père*. Ce fut touchant ; il y eut des larmes. M. Alfred Barbou conte la chose, l'admire, et estime que « nul mieux que *V. Hugo* n'a mis en pratique la maxime du CHRIST : Laissez venir à moi les petits enfants ([2]). » M. Barbou

1. 2e *Légende*, p. 281.

2. Je n'ai point fait mention plus haut du livre de M. Alfred Barbou : *V. Hugo et son temps* (Charpentier). Je répare cette omission. L'ouvrage de M. Barbou est un superbe volume, illustré par une quinzaine d'artistes et contenant « un très grand nombre de dessins de V. Hugo. » Il date de 1881, et j'ignore s'il a fait grand bruit dans le monde ; toujours est-il que

est à plaindre ; comme ces enfants porteurs de bannières et de fleurs, et beaucoup plus ces mères hugolâtres. M. Barbou n'a probablement jamais lu le poème que V. Hugo, à l'âge de dix-sept ans, écrivit en l'honneur d'une école chrétienne. Ce document a été recueilli par M. E. Biré ; et M. Barbou qui croit fermement aux légendes hugotiques, même à la « vieille noblesse » de Hugo, prouve, de ce chef, que pour lui le livre de M. E. Biré n'existe pas. Je signale, à M. Barbou, cette pièce fort louable, et partant d'un fort bon naturel.

En 1819, V. Hugo enfant chantait les petits « en classe », étudiant leur leçon sous « le sublime symbole de JÉSUS » disant : « Laissez les enfants approcher jusqu'à moi » ; le jeune poète leur faisait demander en leur prière

De longs jours pour le roi, de beaux jours pour la France [1].

O *enfant sublime*, vous étiez en ce temps-là vraiment le poète de l'enfance ; mais depuis, hélas ! vous avez eu votre « fêlure », à la tête et au cœur.

l'hugolâtrie s'y étale dans tout son luxe, avec tout son dévergondage. Le *Victor Hugo* de M. E. Dupuy n'atteint pas à la cheville du *Victor Hugo* de M. A. Barbou. Chez celui-là, le poète est à peine un demi-dieu, le dieu Glaucus révéré par M. Renan ; pour M. Barbou, si Hugo n'était pas mort, il serait *l'immortel* tout court : « N'est-il pas — après tout — le grand-père de l'humanité ? » (p. 400). M. Barbou déborde. M. Barbou appartient à la religion de son *immortel ;* son gros livre respire l'anticléricalisme à outrance. Citons-en un trait, le plus petit de tous, mais *ab uno disce omnia.* Parlant des deux sortes de vins que l'on buvait à la table du poète — Madère et Saint-Émilion — M. Barbou, qui aurait besoin de majuscules hautes comme le Mont-Blanc pour tracer le nom de V. Hugo, écrit, par horreur du cléricalisme, avec d'infimes minuscules : *saint-émilion* (p. 451).

1. *V. Hugo avant 1830*, par E. Biré, p. 119-120.

## II. — LA PHILOSOPHIE DE V. HUGO.

> Les philosophes de profession... comptent avec le penseur *V. Hugo*, et ils admirent ses formules. (E. DUPUY, p. 248.)

MONSIEUR E. DUPUY a-t-il écrit ou relu sa phrase sans sourire? Je ne sais ; pareilles phrases ne peuvent être écrites ou lues de sang-froid. Quant aux philosophes de profession qui s'attarderaient à admirer les formules de métaphysique, de théodicée, de morale (j'omets à dessein la logique), chez V. Hugo, je leur souhaite prompt et heureux voyage aux côtes d'Anticyre ; s'ils persistaient, au retour, dans leur admiration, je dirais avec V. Hugo lui-même :

> Où sont les Charenton, France, où sont les Bicêtre ? (1)

Quel philosophe de profession signerait, dans un moment lucide, des formules comme celles-ci, glanées au hasard, de çà et de là, au travers des œuvres de ce... « penseur ? »

> Le génie, c'est la vertu. (*Littérature et philosophie mêlées.*)
> DIEU est... l'aïeul de l'infini. (*Quatre Vents*, t. Ier.)
> L'homme est... la sainte fausse clef du fatal gouffre bleu.
> (1re Légende, Plein ciel.)
> Le grand ciel étoilé, c'est le crachat de DIEU. (*L'Ane.*)
> Un pourceau secouru vaut un monde opprimé. (*Zim-Zizimi.*)
> Bénir le ciel est bien ; bénir l'enfer est mieux. (*Le Pape.*)

Je ne veux point calomnier M. Dupuy, au point de laisser croire qu'il a, lui seul, découvert le *philosophe* dans les profondeurs de « l'homme-océan. » Il partage

1. *Année terrible*, p. 208.

cette gloire avec plusieurs autres ; par exemple avec M. A. Barbou, lequel soupire : « Quelle philosophie est donc plus claire, plus douce, plus consolante, plus élevée, que celle enseignée par V. Hugo ? » (p. 285.) Le rédacteur en chef de la *Revue littéraire et artistique* disait de même, au temps des risibles funérailles de Hugo : « Ce qui meurt avec V. Hugo, c'est.. la philosophie qui rassure et qui élève. » (15 juin 1885.) De là vient sans nul doute l'état d'aplatissement et de découragement où gît notre pays : Hugo est mort, la philosophie est trépassée ; Astrée a quitté la terre ! hélas ! et les énormités ne coûtent rien aux prôneurs de l'homme énorme.

De quelle école philosophique se réclame V. Hugo ? D'aucune ; *Nullius addictus jurare in verba magistri.* Pardon, il est de toutes les écoles ; j'entends de toutes les extravagantes, mais successivement, et sans le savoir. Comme l'Ane, qui est son porte-voix, il a fait le procès à tous les philosophes ; il les a nommés tous, ou peu s'en faut, dans les ineffables grappes de noms qu'il enfile au caprice de la rime ou du rythme ; il n'en connaît pas un. Je ne serais pas étonné qu'il eût attribué le *Novum organum* à Descartes ; comme, selon Tourguénef, il attribua un jour à Gœthe la trilogie de Wallenstein. Mais, suivant l'impression, l'occasion de l'antithèse, d'une consonance inouïe, d'une excentricité inédite, il adopte une doctrine, puis court à une autre, à seule fin de pouvoir se contredire et *stupéfier la bourgeoisie ;* et à tour de rôle, comme maître Jacques, il endosse n'importe quel costume de sophiste, de rêveur, d'halluciné. Pas une idée qu'il n'ait émise et réfutée ; pas un système baroque qu'il n'ait deviné d'instinct et

qu'il ne se soit approprié, avec la persuasion que lui seul a pensé et dit ce qu'il dit et pense : autrement il lui faudrait baisser la tête pour entrer dans le moule d'autrui ; cela répugne à sa dignité de mont Atlas ; car il veut être « son propre géant [1]. »

Au surplus, sa méthode ordinaire — il en a plusieurs — est extrêmement peu compliquée ; elle ressemble fort à celle de Pilate disant : *Quid est veritas ?* puis tournant les talons, V. Hugo se pose un problème quelconque touchant la nature, l'âme, la destinée humaine, le mal, le bien (le mal qui est le bien et le bien qui est le mal), ou tout bonnement une de ces

...... Questions que les abeilles font,
Et que le lis naïf pose au moineau profond ; [2]

là-dessus il aligne une page, deux pages, dix pages de : *Pourquoi* très imagés ; et conclut : Je ne sais pas. Exemple :

...... Je ne comprends pas
Dans quel but DIEU livra les empires, le monde,
Les âmes, les enfants dressant leur tête blonde,
Les temples, les foyers, les vierges, les époux,
L'homme, à l'épouvantable immensité des poux. [3]

Ou bien il s'arrête court devant sa propre question,

Ébloui, haletant, stupide, épouvanté ; [4]

il se forge des cauchemars, s'étonne de sa hardiesse, et pousse des exclamations dignes de celles que ferait

1. *Contemplations*, *Religio*.

2. *L'Art d'être grand-père*.

3. *Quatre Vents*, Liv. sat. — Les *âmes*, non, ô penseur ; toutefois il y a, je l'avoue, une vermine des âmes pire que celle des corps.

4. *Contemplations*.

entendre M. Perrichon en face du Mont-Blanc : « Mystère !… Profondeur !… Abîme !… Nuit !... » ou « Ciel, Ciel bleu ! » (*L'Art*, etc., p. 87.)

> Et j'ai dit : D'où vient l'astre ? où va le chien ?... O nuit ! ([1])
> Tout vit-il ? quelque chose, ô nuit ! est-ce quelqu'un ? ([2])
> Esprit, esprit, esprit ! m'écriai-je éperdu. ([3])

Ou il ne réplique rien et demeure « stupide » :

> Une fleur souffre-t-elle, un rocher pense-t-il ? ([4])

Puis découragé, ou feignant de l'être, à la vue d'un monde si arriéré, ou plein de contrastes, en s'apercevant que

> *Non* aux basques de *Oui* toujours se suspendit, ([5])

il se fatigue, lui le penseur, de tant penser ; et après avoir entassé des blasphèmes, il arrive à ce bel apophthegme :

> Toujours l'idée aura pour nombril le défaut. ([6])

Ciel bleu !... Philosophes de profession, soyez fiers de ces formules ; hugolâtres, pâmez-vous ; le Maître a daigné épancher cet axiome : αὔτος ἔφα ! — D'autres fois le Maître daigne se faire initier par d'autres révélateurs ; il interroge ou il entend une Bouche d'ombre » (*Contempl.*, t. II) ; une « Voix d'en haut » (1re *Lég.*, le Crapaud) ; un « Spectre », ou « la Bise de mer » (*Quatre Vents*) ; ou encore un « Archange nocturne »

1. *Quatre Vents*, t. II, p. 66.
2. *L'Ane*, p. 47.
3. *Contemplations*.
4. *Année terrible*, p. 161.
5. *L'Ane*, p. 35.
6. *Ibid.*, p. 82.

(2e *Lég.*), et il en apprend des choses surprenantes, noires, puériles, absurdes.

Voilà pour la méthode ordinaire. Mais depuis les *Feuilles d'Automne* jusqu'à la *Fin de Satan*, son Pégase « mis au vert » l'a emporté au milieu des buissons de tous les systèmes, où le poète a laissé quelque chose de son esprit. L'orgueil a banni de son âme la foi chrétienne, dont, malgré lui, il garde certains souvenirs, quelques aspirations peut-être :

Nous portons dans nos cœurs le cadavre pourri
De la religion qui vivait dans nos pères. (1)

De là, il tond de sa large langue le pré plus ou moins touffu des philosophies allemandes, grecques ou autres quelconques. Nous nous bornons à une simple liste, le sujet ne réclamant pas davantage.

1° Le *déisme*. Ses prôneurs les plus honnêtes lui font une grande gloire d'avoir jusqu'à la fin cru en DIEU (2) ; il est certain qu'il nomme DIEU partout, à tout propos, hors de tout propos ; mais en quel DIEU a-t-il mis sa foi ? En son DIEU à lui, qu'il s'est fabriqué à son image, à son goût, pour lui seul :

Mon DIEU n'est ni païen, ni chrétien, ni biblique. (3)

Si DIEU n'existait pas, disait Voltaire, il faudrait l'inventer ; V. Hugo dit autrement : Chaque individu doit « faire comme Prométhée et comme Adam, conquérir son propre mystère et voler son DIEU (4) » ; Il

1. *Chants du crépuscule.* — Ce qui est « pourri », ô poète, n'est-ce pas plutôt le cœur ?

2. « Il a cru en DIEU jusqu'à la fin, obstinément, malgré son parti, ce qui lui fait honneur. » (E. Faguet, p. 189.)

3. Cf. sa réponse : *A un évêque qui m'appelle athée.*

4. *Contemplations*, ibid.

a « volé » le sien ; mais il calomnie Adam et Prométhée.

V. Hugo croit-il en JÉSUS-CHRIST DIEU et Sauveur ? En maint endroit, il appelle JÉSUS-CHRIST *Dieu*, « le DIEU pensif et pâle du Golgotha (1) ; » jamais pur littérateur n'a autant que Hugo parlé de l'Homme-DIEU, de ses enseignements, de ses souffrances, de sa croix surtout ; mais depuis les *Contemplations* jusqu'à la fin, c'est-à-dire pendant cinquante ans, il n'a cessé d'accoler à ce nom divin les noms les plus ignobles, comme Alexandre Sévère dressait une statue au CHRIST en son pandémonium. Avec ce souverain mépris des convenances, dont il ne s'est jamais départi, Hugo a l'impudeur de saluer à la fois de ses hommages

Fulton, Garibaldi, Byron, John Brown et Watt,
Et toi Socrate, et toi JÉSUS, et toi Voltaire. (2)

Peut-on aller plus loin dans le blasphème, dans l'imbécillité, dans la démence d'orgueil ? Car pourquoi cet homme s'occupe-t-il de JÉSUS-CHRIST ? Uniquement pour comparer sa propre vie, son exil, et les rires dont il est le but, aux adorables abaissements du Calvaire ; à Jersey, il se croit élevé sur un « calvaire, pour être vu de loin par ses ennemis ». — « Remettons, dit-il, notre lèvre à l'éponge de fiel (3) ». — Et il s'imagine avoir découvert l'Évangile qu'il définit, sans savoir ce qu'il dit, « une histoire ajoutée à DIEU (4) » ; et il parle de sa découverte dans les termes d'un Joseph Prud'homme convaincu d'avoir inventé l'Amérique. Inutile de citer par le menu ses allusions sacrilèges ; et je ne

1. *Châtiments*, A un martyr.
2. *Quatre Vents*, t. II, 1870.
3. *Ibid.*, p. 125 et 193.
4. *Fin de Satan.*

vois pour conclusion que ce vers de la 3e *Légende :*

Londre, offre ton Bedlam ! Paris, ouvre Bicêtre ! (1)

J'apprends par M. A. Barbou que des pasteurs protestants de Zélande jugeaient, il y a quelque trente-cinq ans, la philosophie de Hugo digne d'être mise à côté de la Bible. Ils disaient au poète qui voyageait en leurs parages : « Le désir de beaucoup d'entre nous est de lire les *Misérables* en chaire après l'Évangile. Cela se fera (2) ». J'ignore si cela s'est déjà fait ; mais serait-il bien étrange que des ministres, peu soucieux de l'Évangile et de la divinité de JÉSUS-CHRIST, fassent paître leurs ouailles dans ces broussailles anti-chrétiennes ?

2° Le *panthéisme*. Les formules, les rêveries, les énormités vagues et folles de ce germanisme, sont semées à peu près partout. Dans la *Première Légende*, Pan crie à tous les dieux : « A genoux ! », dans les *Quatre Vents*, le « penseur » dit :

Tous dans Pan effaré nous sommes engloutis. (3)

En je ne sais combien d'autres rencontres, il parle ce haut allemand : « Le monde dense, c'est DIEU. DIEU dilaté, c'est le monde (4). » O abîme ! ô nuit ! — Dans l'*Ane*, il se demande, « effaré » : « Le ver ne tient-il pas à DIEU ? » (p. 145). Et l'âne, plus fort que Kant, lui apprend que « le grand tout intervient toujours, partout » (p. 144).

3° Le *transformisme*. Ce poète qui a tant chanté les

1. *La Comète.*
2. *V. Hugo et son temps*, p. 328.
3. Liv. I, p. 54.
4. Cf. Disc. de M. Al. Dumas, 2e P.

bêtes, depuis « l'araignée immonde » jusqu'à l'éléphant, depuis le « moucheron mort sur lequel Pascal est accoudé », jusqu'aux monstres que les enfants de quatre et de quatre-vingts ans vont voir dans le jardin créé par M. de Buffon, ce poète « penseur » en arrive, devant la cage des quadrumanes, à se poser l'intéressant problème : Le singe n'est-il pas « notre père [1] » ? Et l'Ane, c'est-à-dire le poète « penseur », l'affirme équivalemment, puisque, dit-il,

> Le singe reparaît sous l'homme palimpseste. [2]

Avouons, pour être juste, que sur ce point Hugo, contrairement à ses habitudes, n'est qu'à demi affirmatif ; il flotte, il hésite, en un mot, il est... « béant et rêveur ». — Oyez :

> ..... Quand un grave Anglais, correct, bien mis, beau linge,
> Me dit : DIEU t'a fait homme, et moi je te fais singe ;
> Rends-toi digne à présent d'une telle faveur !
> Cette promotion me rend un peu rêveur.
> (3e *Légende*, France et âme.)

4° Le *manichéisme*. Je ne suis pas éloigné de croire que Victor Hugo a réellement étudié la doctrine du médecin de Sapor Ier. La preuve en est dans une de ses méditations au Jardin des Plantes : Pourquoi le laid et le beau même chez les bêtes ?

> ..... Selon l'Inde et les Manichéens,
> DIEU, doublé du démon, expliquerait l'énigme,
> Le paradis ayant l'enfer pour borborygme. [3]

O profondeur ! ô niaiserie ! ô style ! — Sur ces

1. *L'Art d'être grand-père*, p. 71.
2. *L'Ane*, p. 31.
3. *L'Art*, etc., p. 55.

données, sur ce dualisme, il bâtit *Puissance égale bonté* où DIEU fait le soleil, et Iblis la sauterelle ; il asseoit sur cette double base la philosophie des *Contemplations*, où la bouche d'ombre dévoile à cette « bouche du clairon noir » les mystères de Manès ; savoir, DIEU, principe bon, « soleil dans l'azur, » et le mal ou principe mauvais, dans son « affreux soleil noir d'où rayonne la nuit ; » le même système s'étale en maint autre endroit, et la *Fin de Satan* couronne l'édifice manichéen, où l'on voit le pouvoir de Lucifer sur la matière, et les horribles prouesses de « Satan, ce braconnier de la forêt de DIEU (1). »

5° La *métempsycose*. Autre dogme manichéen, admis et rimé par Olympio ; et il y croit comme à tout le reste. Selon lui, les âmes méchantes (car il y en a) expient leur méchanceté dans « l'arbre, la bête, le pavé ; » vous marchez sur ce pavé, vous écrasez Frédégonde ; vous vous déchirez aux piquants du houx, c'est-à-dire aux ongles de Zoïle ; l'ortie, c'est Ganelon ; l'épine, c'est Caïphe ; le roseau, Pilate ; l'osier, Hérode. Vous respirez des fleurs : ce sont des âmes ; vous avez sous le nez « un bouquet d'agonies (2) ; » des âmes, de vraies âmes humaines, partout ; et partout une histoire naturelle à faire pâmer de rire Héraclite en personne. — Vous marchez ; prenez garde !

Mettre un pied sur un ver est une question. (3)

Quel est ce ver ? Peut-être un grand homme, peut-être un de vos amis. — Une après-midi, au Jardin des

1. 2e *Légende*, Vision.
2. *Contemplations.*
3. *L'Ane*, p. 145.

Plantes (c'est là que les idées lui viennent en foule), Hugo contemple « les boas, les mammons (?), » les crânes aplatis de tigre et de vipère, et l'ours, rêveur noir, et le singe, effoyable sylvain ; le poète demeure pensif et il se dit : Au bout du compte, « l'hypothèse qu'Hermès et Pythagore font » est peut-être bien la vraie :

> Ciel bleu ! s'il était vrai que c'est là ce qu'on nomme
> Les damnés, expiant d'anciens crimes chez l'homme ! (1)

Ciel bleu ! que cette philosophie des bêtes est bête ! — Je ne sache pas néanmoins que, dans la pratique, V. Hugo se soit préoccupé des folies manichéennes ; j'ose croire qu'il a sans scrupule respiré maint bouquet d'agonies, et mangé à belles dents quelque mortel illustre, peut-être un ancêtre, sous la forme d'un lapin ou d'une oie.

6° Le *scepticisme*. Hugo, comme la plupart des philosophes, affirme chacun de ses systèmes avec vigueur ; bien sûr qu'il tient tour à tour toute la vérité, rien que la vérité, ou, comme il dit, l'énigme ; car il est son Sphynx et son Œdipe. Mais entre l'arrivée et le départ de chaque vérité successive, il se fait place nette en son esprit ; et « en son cerveau le doute, bête aveugle, suspend sa toile d'araignée au crâne, plafond du cerveau ». Il parlait ce langage en 1856 ; mais déjà vingt ans plus tôt, ayant perdu la foi des *Odes*, il avait écrit les *Feuilles d'automne*, les *Chants du Crépuscule*, les *Rayons et les Ombres*, avec cette même « araignée au plafond du cerveau. » On la sent encore dans l'*Ane* ; ou mieux, elle est devenue chauve-souris :

1. *L'Art*, etc., p. 87.

Oui, la chauve-souris du doute en mon esprit
Ouvre hideusement sa livide membrane. (1)

Dans les *Quatre Vents*, il prend au poète-philosophe des tentations de négation universelle :

A de certains moments, voyant Satan debout,
Nous nous exaspérons au point de nier tout. (2)

Notons pour la curiosité du fait qu'il croit du moins au diable, puisqu'il le voit debout. Qu'importe une contradiction de plus ? Chez Hugo les contradictions ne se comptent ni ne se pèsent. Il ne serait pas lui, s'il n'admettait à la fois, ou à la file, tout ce qui s'exclut ; par exemple,

7° L'*optimisme* et le *pessimisme*. Car Hugo est pessimiste comme La Rochefoucauld, plus peut-être ;

Toute action humaine est signée : égoïste,

dit-il par la bouche de l'Ane. D'autre part, il croit que tout est pour le mieux ; il estime, comme les modernes hégéliens, que le mal est le bien, ou une nuance inférieure du bien ; d'où il suit que

Le mal transfiguré, par degrés fait le bien ; (3)

et que

L'homme fait son progrès de ce qui fut son vice ; (4)

et que Hugo, avec ces réjouissantes maximes, compose des volumes tels que *Fin de Satan* et *Pitié suprême*, où « l'Orestie du crime universel est interrogée,

1. P. 129.
2. *Nous.*
3. *L'Ane.*
4. *Ibid.*

débattue et finalement pardonnée par une Euménide attendrie ([1]) ». Cette bonne Euménide est le « clément » et « serein » et optimiste V. Hugo.

On trouverait chez le « penseur » successif, 8° le *fatalisme* turc ; 9° un peu de *brahmanisme* de l'Inde ; 10° passablement de l'*épicuréisme* versifié par Lucrèce :

Que te font, ô Très-Haut, les hommes insensés ? ([2])

11° le *stoïcisme* hautain des héritiers de Zénon ; Hugo préfère à la servitude « le pain dur, le pain sec, le pain bis, le pain noir de la liberté ([3]) » ; et presque tous ses héros taillés sur son patron sont doués de cœurs marmoréens.

Ce penseur a tout pensé, tout accepté, tout enseigné, sauf bien entendu ce qu'enseigne l'Église de DIEU. J'arrive à la philosophie plus personnelle de ce réflecteur universel.

12° Le *naturalisme*. Comme Shakespeare, Hugo, pratiquement du moins, dit : « Thou art, Nature, my goddess ; » il déifie la nature en toute rencontre, plus spécialement dans son *Satyre* et avec son *Phtos* des deux *Légendes*. Son temple, « c'est l'azur » (*Contemplations*) ; ou bien c'est « l'Église en fleurs bâtie » des *Chansons des rues et des bois ;* sa messe et son élévation, c'est le lever de la lune qui monte « hostie énorme » à l'horizon ([4]). Mais le naturalisme de Hugo a d'autres échappées... énormes ; non seulement toute la déesse Nature vit, comprend, souffre, puisque l'âme est tombée

1. P. de S.-V., p. 323.
2. *Les Rayons et les Ombres.*
3. *Châtiments.*
4. *Contemplations, Religio.*

Dans la brute, dans l'arbre et même au-dessous d'eux,
Dans le caillou pensif, cet aveugle hideux ; (1)

mais le moindre des philosophes dans la nature c'est l'homme ; les bêtes sont fournies d'une raison plus pénétrante que leur maître et seigneur. « La brute par moment pense » et s'élève très haut :

Il suffit qu'un éclair de grâce (!!) brille en elle
Pour qu'elle soit égale à l'étoile éternelle (2)...
A travers le taillis de la nature énorme,
Flairant l'éternité (!!) de son museau difforme (?),
Là, dans l'ombre, à tes pieds, homme, ton chien voit DIEU (3).

Mais le plus parfait échantillon des penseurs, c'est l'âne ; non point cette bête allégorique qui prouve à Kant qu'il est un sot, mais bien l'âne réel, celui de Mirebeau en Poitou, et de la *Légende des siècles* ;

L'âne songeait, passif sous le fouet, sous la trique,
Dans une profondeur où l'homme ne va pas...
Cet âne abject, souillé, meurtri sous le bâton,
Est plus saint que Socrate et plus grand que Platon.

O ciel bleu !... Des animaux qui raisonnent (qui peut-être feraient des vers), qui sont « saints et grands », c'est peu ; les cadavres en putréfaction, les ossements des tombes vivent, entendent, se réjouissent, pleurent, comme les vivants. Jadis, le poète envoyait sa fille prier, pour qu'il vienne aux morts « quelque chose des vents, des forêts et des eaux, et de l'herbe plus fleurie, et une larme dans leur œil vide (4) »; dix ans plus tard il va au cimetière « déranger les branches et faire du

1. *Contemplations*, Bouche d'ombre.
2. *Légende*, le Crapaud.
3. *Contemplations.*
4. *Feuilles d'automne.*

bruit dans l'herbe, et les morts sont contents [1] ». Mais la théorie des morts vivants s'accuse et s'accentue davantage chez l'*Ane*. Là on apprend

> Que le trépassé voit et que l'enseveli
> Parfois à son linceul fait faire un vague pli,
> Afin d'apercevoir les hommes et s'adosse,
> Pour écouter, au mur ténébreux de la fosse ;

qu'il reste « palpitant, attendri », qu'il « suit tout des yeux et s'émeut », et que c'est une « chose sombre » que de « tuer les morts [2]. »

Y a-t-il de tout cela quelque conséquence à déduire ? Sans doute ; savoir, que V. Hugo s'est élevé « à une haute conception du monde et de ses éternelles lois » ; et « ce qui s'en dégage, c'est toute une philosophie » [3] — à moins que ce ne soit tout autre chose. Aussi bien M. E. Dupuy nous prévient que pour s'initier à tant de merveilles abstruses, il faut « une faculté d'abstraction et une agilité de pensée »... prodigieuses. En effet.

Finissons. La plus transcendante philosophie de Hugo et la plus personnelle est : 13° l'*illuminisme*, ou, si vous voulez un nom plus concret, l'hugotisme, consistant d'abord dans une énergique et indéracinable confiance de Hugo en Hugo. Il est « son propre géant [4] » ; il « vole DIEU » ; il est le voyant de l'inconnaissable » au dire de M. Leconte de Lisle ; il va de pair à compagnon avec Moïse, Ezéchiel, Isaïe ; il est « mage », comme il l'expose en une ode de 71 strophes (*Contemplations*). M. Brunetière estime que V. Hugo affecte « l'obscurité sibylline de la pensée » ;

1. *Les Rayons et les Ombres*, XIV.
2. P. 104-5.
3. M. E. Dupuy, p. 81 et 247.
4. *Contemplations*, *Religio*.

sibylline, non ; le trépied de la Cumée et de l Erythrée n'est pas sérieux ; Hugo vise à l'Apocalypse, car il est prophète ; il le croit, il ne cesse de le crier de peur qu'on ne l'oublie. « Pour roi, j'ai moi-même, » dit-il dans l'*Année terrible ;* mais pour Bible et Evangile, il a aussi lui-même ; il est à peu près Dieu, bien que par modestie il écrive : « Si j'étais le bon DIEU... » (*Art d'être grand-père*). Hugo est beaucoup plus prophète que Mahomet :

Nous sommes les éclairs du char d'Adonaï [1].

Comme Mahomet loge la lune dans sa manche, Hugo cause en tête-à-tête avec les planètes, les comètes, le tonnerre : « Je vis Aldebaran dans les cieux ; je lui dis :... Qu'es-tu [2] ? » et au tonnerre : « Si vous aboyez, tonnerres, je rugirai ; » il traîne « les comètes par les cheveux » (*Contemplations*, Ibo) ; et il s'essaye, le plus sérieusement du monde, à donner la lune à sa petite-fille qui réclame ce joujou (*Art d'être grand-père*). Pendant cinquante ans, il fait des variantes sur ce thème qu'il est Isaïe, ou bien Habacuc : « L'ange m'a pris aux cheveux » (*Quatre Vents*) ; chose toute naturelle, puisque « le poète serein contient le prophète [3] » ; et que du reste l'Océan dit un jour à Hugo : « Poète, homme juste (sic) », tu es traversé « par l'esprit sinistre d'Isaïe, comme moi par la foudre [4] ».

Hugo étant prophète est poète ; cela semble on ne peut plus logique aux panégyristes du maître : « Son

1. *Quatre Vents*, Nous.
2. *Ibid.*, t. I.
3. *Quatre Vents*, t. I, p. 82.
4. *Ibid.*, t. II, p. 164.

ambition de poète, écrit M. E. Dupuy, c'est-à-dire de prophète, de voyant, de prêtre inspiré... » (page 201). Telle page de Hugo, suivant P. de Saint-Victor, est tracée « avec le charbon ardent qui brûla la bouche d'Isaïe » (page 245) ; et M. E. Faguet, tout sage qu'il soit, ne juge pas exorbitante la prétention de V. Hugo l'illuminé, affirmant que le poète est « un apôtre, un pasteur d'âmes » (p. 182). Il arrive, je le veux bien, qu'un poète de bon sens enserre plus de vérité en une demi-page d'alexandrins, que certain philosophe en un demi-volume, ou en un volume entier, fût-il in-folio. Mais cela ne suffit point pour qu'un faiseur de vers s'intitule : Voix de DIEU ; qu'il joue au pasteur d'âmes, et grave sur son front : Je « porte tout un DIEU (1) », ou sur son enseigne :

Le poète est pasteur, juge, prophète, apôtre. (2)

Quand Hugo prend ces poses, il atteint et dépasse l'idéal du ridicule : « C'est, dit M. de Pontmartin, commentant un mot de L. Veuillot, c'est Jocrisse à Pathmos, Bobèche au Sinaï, Calchas à Asnières ».

Au demeurant, les apocalypses de Hugo sont très claires par le but où elles tendent. Le poète des *Quatre Vents* s'en prend uniquement à l'Église catholique, à ses dogmes, à son culte, à ses prêtres. Plus de temple, ni d'autel, ni de *credo*, ni de pontife ; sauf, si on l'admet, Lui, comme révélateur, prêtre, infaillible. Les citations seraient superflues et odieuses ; je me borne à celle-ci : DIEU, dit-il, lui « a fait signe », à lui Hugo, que « le prêtre n'est pas le prêtre (3) » ; sur quoi Hugo crie, à

1. *Odes et Ballades*, le Poète.
2. *Quatre Vents*, t. I, 7.
3. 3e *Légende*, p. 234.

la façon d'un muezzin : « Prêtre, pense à JÉSUS ! » (*Quatre Vents*) ; puis il se met à rimer *Religion et religions.*

Comme dogmes essentiels de son illuminisme, le Calchas Hugo admet : 1° le progrès indéfini, renouvelé de Condorcet, et le progrès infini, voulu par Hugo :

Dans l'océan Progrès il n'est point de cap Non ; (1)

mais progrès en quoi, par quoi ? Hugo n'en a cure ; il enfile des mots ; peu importe ce qu'ils sonnent.

2° L'immortalité facultative et conditionnelle ; ce que M. E. Dupuy nomma un « dogme hardi » ; — hardi en effet, comme toute extravagance est hardie.

3° Une sorte de bonheur final pour tout et pour tous, même pour Satan et les siens ; car « JÉSUS embrasse Bélial » et il n'y a « pas d'enfer éternel (2) ». Le bien pardonne au mal, qui est un peu son frère ; et la *Pitié suprême* est pour Hugo « la sanction morale, jusqu'à laquelle s'est haussé son cœur de patriarche (3) » (car Hugo est aussi « patriarche ») — comme si la pitié pouvait être une *sanction !* et comme si la pitié qui pardonne tout, même à l'impénitence, pouvait être *morale !*

Un critique léger (4) écrivait, il y a quelques années, avec désinvolture : « On a vite fait le tour des idées de Bossuet » ; les papillons font vite le tour d'un champ de blé ; en dix minutes ils sont partis, allés, revenus, même après s'être posés sur une douzaine de bluets. Mais à coup sûr le même critique léger n'aurait pu

1. *L'Ane*, p. 82. — V. *Plein ciel*, etc.
2. *Contemplations.*
3. M. E. Dupuy, p. 132.
4. M. Paul Albert.

émettre un pareil avis touchant les idées de Hugo ; lesquelles sont le plus parfait chaos, le plus aventureux pêle-mêle, la plus assourdissante phraséologie, avec ses tonnerres de mots creux, ses volcans d'outre-cuidance ses cataractes de blasphèmes. Partout, selon une expression de l'*Ane*, « la grenouille idée enfle le livre bœuf » (p. 50) ; et cette image de l'enflure me remet en mémoire une critique du vieux Ronsard contre certains de ses contemporains ; elle s'applique admirablement à la philosophie versifiée par Hugo : « Ils pensent n'avoir rien fait d'excellent, s'il n'est extravagant, crevé et bouffi, plein de songes monstrueux et paroles piaffées, qui ressemble plustost à un jargon de Gueux ou de Bohémiens, qu'aux paroles d'un citoyen honneste et bien appris. Si tu veux démembrer leurs carmes (*carmina*), tu n'en feras sortir que du vent, non plus que d'une vessie de pourceau pleine de pois, que les petits enfants crèvent, pour leur servir de jouet [1]. »

Dans l'oraison funèbre qu'il prononça, le jour des funérailles de V. Hugo, M. Leconte de Lisle appelait V. Hugo « l'éternelle lumière qui nous guidera éternellement vers l'éternelle beauté » ; comme correctif à cette intempérance d'enthousiasme, je n'ajouterai qu'une parole de Celui qui est la lumière éternelle, l'éternelle beauté et l'éternelle justice : *Quand un aveugle se fait le guide d'un autre aveugle, tous deux tombent dans le gouffre* (Matth. XV, 14) ; le gouffre de Hugo est le grand tout, ou quelque chose d'approchant ; le gouffre de M. Leconte de Lisle est le grand rien ; ce sont deux gouffres peu redoutables. Mais il y en a un autre.

1. Préface de *la Franciade*.

## III. — LES PRINCIPES LITTÉRAIRES DE VICTOR HUGO.

> *V. Hugo*, le poète immortel dont le génie doit illustrer à jamais la France et le dix-neuvième siècle.
>
> (M. Leconte de Lisle, *Discours de réception à l'Académie française.*)

MONSIEUR STAPFER rencontre le nom de Boileau, par je ne sais quel hasard ; et il l'accole au nom de Hugo, pour je ne sais quel paradoxe : « Boileau, Victor Hugo, dit-il, il y a plus d'analogie qu'on ne pense entre ces deux esprits. » (P. 14.)

En effet, on n'y pense guère ; et personne avant M. Stapfer ne s'était avisé de cette analogie. M. Stapfer a écrit en bon style un livre ingénieux où il tâche de rapprocher Racine et V. Hugo ; il n'y a point réussi ; je me trompe, il a parfaitement montré, sans le vouloir, que le poète d'*Athalie* et l'Eschyle des *Burgraves* se touchent comme les extrêmes. Quant à Boileau, maître, admirateur, ami, consolateur de Racine, il semblait impossible de lui trouver quelque linéament de ressemblance avec V. Hugo ; mais l'impossible n'effraie point M. Stapfer ; lequel nous apprend, en témoin bien renseigné, que, de tous nos classiques, Boileau est le seul pour qui Hugo « ne s'est pas montré froid. »

L'auteur de *Racine et V. Hugo* aurait pu ajouter que Hugo, tout jeune, naïf encore, appelait Boileau « un génie créateur » ; oui, en toutes lettres, *génie* et *créa-*

*teur* [1]. Mais enfin, partout ailleurs, Boileau est pour Hugo un « ci-devant », un type d'étroitesse et de misère poétique :

> Boileau grinça des dents ; je lui dis : *Ci-devant*,
> Silence ! [2]

Plus Victor Hugo devient *Lui !* plus il méprise Boileau et l'exècre. Qu'il ait loué Despréaux (on disait *Nicolas* en 1830), dans le tête-à-tête de la causerie et d'un déjeuner, je ne le conteste point ; je suis même surpris qu'il ne l'ait pas *réhabilité* à grand fracas, pour faire pièce à l'opinion et à lui-même ; il eût été plus fidèle à son but, qui était d'étonner le genre humain, ou, comme s'exprime Th. Gautier, « d'éblouir la bourgeoisie stupéfiée [3]. »

Mais entre ces « deux esprits » je cherche vainement l'analogie ; et je perdrais mon temps à ce vieil exercice du temps de Batteux, qu'on nommait un parallèle.

Boileau eût pleuré de vraies larmes à *Hernani ;* il eût fait une maladie après les *Burgraves ;* il eût criblé de satires les dernières productions de l'homme immense, impie et fou ; Boileau enfin eût ri pendant six mois devant des centaines de vers taillés sur le patron de ceux-ci : Le front des soldats

> Saigna sous le schako, le casque et le colbach,
> Que Lassalle à Wagram, Duroc à Reichenbach, etc...
> (*Châtiments.*)

Boileau ressemble, au moins vaguement, à nos grands

1. Préface des *Odes et Ballades.*
2. *Contemplations*, Liv. I, 7.
3. *Histoire du Romantisme*, II.

classiques ; V. Hugo ne ressemble qu'à lui-même, — heureusement. Malgré l'affirmation, malgré toutes les preuves et tout l'esprit de M. Stapfer, Hugo n'a rien de Nicolas Boileau, ou, pour parler sa langue, de cette « perruque indéfrisable (1). » Rien de commun dans leurs principes littéraires ; rien dans l'expression. L'alexandrin de la *Légende des siècles* n'a qu'une seule parenté avec celui de l'*Art poétique*, les douze syllabes. Et disons-le bien vite, pour couper court aux malentendus, V. Hugo range ses douze syllabes avec une science, une variété, un éclat, une sonorité, que Boileau ne connut point et qu'il ne soupçonna guère. Car enfin Boileau, en tant qu'artiste, est un ménétrier assez chétif, Hugo est un incomparable virtuose ; encore que, ceci est une ressemblance notable, ni le poète en perruque, ni le doyen des *chevelus*, n'aient eu d'oreilles pour la musique.

Est-ce à dire que V. Hugo ait été le plus grand poète de France, de Navarre et du monde, comme le veulent ses adorateurs et ses éditeurs ? Est-il, comme je le lis dans le *Nineteenth Century*, « le plus grand poète de sa nation, un soleil dont la splendeur efface ou éclipse les autres petites lumières des dix septième et dix-huitième siècles (2) ? » Pour les lumières du dix-huitième siècle, qui sont très petites, j'en tombe d'accord, et personne, je crois, ne me contredira. Mais V. Hugo est-il, comme l'affirmait l'autre jour M. Coppée, « le plus grand lyrique de tous les siècles » ; et pour me répéter, avec M. Paul Stapfer et M. Leconte de Lisle, « le plus grand poète de la France (3) » ?

1. *Contemplations*, L. I, 26.
2. Dr Charles Mackay, Décembre 1881.
3. *Racine et V. Hugo*, p. 185.

V. Hugo a-t-il, ainsi que le chante M. Emmanuel des Essarts, dans une Revue dont j'ai oublié le nom et qui a oublié de vivre, « réalisé pendant sa vie (sic) la suprême et la plus complète incarnation du génie poétique ? » Oui, s'exclament les vassaux et séides : « Incomparable puissance ! crie Paul de Saint-Victor ; la grandeur de l'invention et du style ne saurait aller au-delà [1] ! » Et M. E. Dupuy reprend, par manière d'antistrophe : C'est « la seule gloire littéraire qui ait véritablement remué notre peuple [2]. » Et tous de poursuivre en chœur : V. Hugo est le Saül qui dépasse de toute la tête, de toutes les épaules, de toute la taille, l'armée, ou la plèbe des génies. N'est-il pas

Celui dont les deux noms commencent (ô mystère !)
Victor comme Virgile et Hugo comme Homère ? [3]

S'il ne fut pas tout à fait le « grand-père du genre humain », comme le pense M. A. Barbou, il est le « père de la littérature », comme le nomme M. Emile Augier. En quoi M. Emile Augier raisonne assez juste, si par littérature il entend ce qui s'est écrit et produit chez nous de 1830 à 1880. Je dis depuis 1830 ; car les pères de la littérature française, et de l'enfant sublime, furent, en 1802 Chateaubriand ; en 1820 Lamartine. Si, pour être le plus grand poète, il suffit d'avoir la plus nombreuse lignée, V. Hugo, après Ronsard, fut celui-là.

A la fin du seizième siècle, tout le monde *ronsardisa*, même le « grammairien en lunettes et à cheveux gris » Malherbe [4] ; et qui donc, depuis 1830, n'a point

1. Pages 213 et 217.
2. L. C. Préface.
3. M. Vacquerie.
4. Balzac, Socrate chrestien. Discours X.

*hugotisé?* Les deux Alfred, Vigny et Musset, se sont affranchis, dit-on, de cette tutelle, et n'ont imité personne, pas même Hugo. Je sais que l'auteur de *Moïse* et d'*Eloa* disait, en 1829 : Je me mis « en marche bien jeune, mais le premier » ; l'auteur de la *Ballade à la Lune* aurait-il pu en dire autant ? Et le poète de *Jocelyn* n'a-t-il pas fini par enfourcher le Pégase aux grelots sonores de son cadet ? Le bon Ronsard écrivait à ses satellites de la Pléiade, avec cette modestie particulière qui sied aux nourrissons des Muses :

Vous estes mes sujets et je suis vostre Roy !

N'était le mot de « roy », qui eût effarouché nombre de ses tenants, V. Hugo pouvait s'approprier cette vieille antithèse ; et les critiques de 1900, lorsqu'ils traitent des contemporains, ont le droit de lui appliquer les deux lignes que feu Lamotte-Houdart écrivait fort pertinemment de Corneille : « C'est à lui que nous devons ceux qui l'imitent, ceux qui l'égalent, ceux mêmes qui le surpasseroient [1]. » Faut-il que nous lui en soyons reconnaissants ? Là n'est point la question. Je me tiens à ceci, que son action s'étendit au loin et que son empreinte reste. A l'heure qu'il est, tout ce qui se rime, s'imprime et se colporte pour la consommation littéraire, garde le timbre de sa fabrique. L'œuvre de M. Leconte de Lisle, par exemple, procède en droite ligne de l'une et l'autre *Légende des siècles ;* et naguère un critique passablement osé définissait les poèmes de M. Coppée : « Petites variations pour flûte et flageolet sur les thèmes du Maître [2]. »

1. A propos d'une scène de *Mithridate*.

2. M. G. L. Le Vavasseur, *3e Bulletin historique et archéologique de l'Orne*, 1887.

Et n'est-ce pas aux us et coutumes du Maître que M. de Banville emprunte cette théorie dont les *jeunes* se font un dogme : « La Rime... est tout le vers » et elle « suffit » à tout ; la poésie est une floraison de rimes dans un Sahara d'idées ? Malgré leurs protestations en style cabalistique, les Décadents et les Naturalistes dérivent de cette même source, que dis-je ! de ce même torrent. Paul Verlaine et consorts se sont initiés chez Hugo à la magie très noire de leurs couleurs et de leurs sons, du brouillard et de la nuit. Les répugnantes peintures à la Zola sont des grossissements de telle ou telle page des *Misérables* et de la *Cour des Miracles*. Un jour, le pauvre Guy de Maupassant (un de ceux qui ont le plus sali le papier en notre siècle) affirmait ses principes sur le « *sale*, affaire de nature, sur le *laid*, opinion changeante, et sur l'*ignoble*, qui attire tant d'êtres [1] ; » traduction violente mais juste des visées de Hugo qui « dit à l'ombre : *Sois !* et l'ombre fut », qui exprima « les choses dans un style énorme et rugissant » et qui criait aux mots : « Soyez république [2] ! »

Je m'attarde. La grandeur d'un homme ne s'est jamais mesurée à l'empire qu'il exerça ; surtout si cet empire ne fut pas toujours selon la raison et pour le plus grand bien de la *république* des lettres. Or, je cite un des juges les plus sévères, mais des plus consciencieux, « Hugo aura été, parmi les grands poètes, l'un des maîtres les plus dangereux qu'il y ait eus. Unique dans notre langue, et extraordinaire, violent et exagéré, il aura troublé pour des siècles la limpidité de

1. Préface de *Pierre et Jean*.
2. *Contemplations*, L. I, 7.

l'esprit français. Pour ces raisons et quelques autres, il n'appartient pas à la famille des génies bienfaisants. Et cela ne l'empêche pas d'être un grand poète, l'un de nos plus grands poètes ; mais cela l'empêche d'être *le plus grand*, et *le plus grand de tous les siècles* [1]. »

Hugo écrivait, il y a soixante-quinze ans : « Les grands poètes sont comme les grandes montagnes : ils ont beaucoup d'échos [2] ; » il en a beaucoup, sans être encore le Chamalari de la poésie. Prenez garde que plus les montagnes ont d'*accidents*, plus les échos s'y multiplient ; plus les soleils ont de taches, mieux on les photographie.

Hugo serait hors de pair, sans conteste, si la fécondité suffisait à mettre les gens de lettres hors concours. Il commença de versifier à l'âge où d'autres apprennent l'orthographe ; il eut la précocité du petit de Beauchasteau, avec la longévité productive de Goethe ; Hugo versifia environ soixante-dix ans ; et si l'on en veut croire l'immortel qui lui succéda au fauteuil académique, son œuvre fut « de jour en jour plus abondante et plus éclatante ». Restons dans la vérité et disons qu'il produisit jusqu'à la fin « des images sans nombre sur toutes sortes de sujets. Aussi a-t-il composé tout seul plus de volumes que trois ou quatre poètes n'auraient su faire. Vous trouverez en lui Pindare, Horace, Callimaque, Anacréon, Théocrite, Virgile et Homère... » Qui a signé cet éloge et à qui s'applique-t-il ? Il s'applique à Ronsard, et il est signé Carel de Sainte-Garde, auteur de *Childebrand* [3] : mais ne croirait-on pas entendre M. Dupuy, ou un Paul de Saint-Victor moins

1. M. F. Brunetière, *Deux-Mondes*, 1er février 1888.
2. Littérature et Philosophie mêlées.
3. La Défense des beaux esprits, art. VIII.

flamboyant? ou encore M. E. des Essarts s'écriant : « Un seul homme... a contenu et déployé l'âme poétique de tous les temps ! » Autant veut dire, si j'entends bien, poète universel. Hugo l'a été ; ce qui aurait pu l'élever de cent coudées au-dessus de tous ses rivaux en gloire. Nos plus grands poètes — que l'on n'a pas encore détrônés ni découronnés — n'ont guère qu'une corde ou deux à leur lyre. Corneille, le plus haut, ne se sentait à l'aise que dans la compagnie de ses héros : « Cent vers » tragiques, il l'a dit, lui coûtaient « moins que deux mots de chanson. » (1) Racine, le plus humain, sut faire des tragédies et des épigrammes. La Fontaine produisit des fables comme un pommier produit des pommes ; chez Molière, les vers qui ne sont point vers de comédie sont de la prose et de la pire. Hugo a fait l'assaut de tous les genres ; et bien qu'il soit surtout et partout lyrique, bien que, comme son *Ane*, Hugo

> Se bâcle on ne sait quel accoutrement lyrique,
> Fait de plumes d'archange et de poil de bourrique (1),

il a joué à l'Eschyle, à l'Homère, au Juvénal, non moins qu'à l'Isaïe et à l'Anacréon. De ses œuvres s'envolent, suivant M. Alexandre Dumas, « aigles, corbeaux et colombes » ; bien peu de colombes, mais tous autres bipèdes ailés, qui croassent et gazouillent parmi ces cent et quelques milliers de vers.

Cette œuvre colossale sera bien réduite, quand on en aura retranché ce qui est pure déclamation et chasse à la popularité banale : « Ce qui est fait pour le bruit est fait pour le vent, » comme dit à merveille le même auteur de *Francillon*. Au demeurant ce n'est point

1. Excuse à Ariste.

le nombre des vers qui fait le piédestal des beaux esprits ; Chapelain guindé sur ses deux tomes épiques est un nain ; Boyer, qui, selon Racine, rima cinq cent mille vers, est enterré dans l'oubli le plus profond ; et l'honnête Magnon qui disait modestement : « Je n'ai plus que cent mille vers à faire, » n'arrive à la postérité qu'enveloppé dans un pli de l'*Art poétique*. Je ne compare point V. Hugo à ces momies : laissons-les dormir et cherchons mieux.

M. E. Montégut souligne ainsi le poème d'*Aymerillot:* « Il est fait pour grandir le cœur. » (P. 40.) Si l'on pouvait souligner de la sorte toutes les épopées, odes, satires et tragi-comédies de Hugo ; soyons justes, et disons la plupart, ou un bon nombre, Hugo ne serait pas loin d'être « le plus grand » ; et M. Vacquerie aurait le droit de prendre les tours de Notre-Dame pour en faire l'initiale de Hugo :

Les tours de Notre-Dame étaient l'H de son nom !

Mais d'abord, pour *grandir* le cœur il faut l'émouvoir, et pour l'émouvoir il faudrait lui parler. Or tout le bruit que fait Hugo s'adresse directement à l'imagination et aux nerfs ; rien d'intime ; presque rien qui fasse sourdre une larme ; si le cœur s'aventure à battre un peu plus vite, c'est effet de heurt et de contre-coup. Cette absence d'émotion plaît à M. Leconte de Lisle, et il la préconise, par une raison toute personnelle ; l'auteur des *Poèmes barbares* ne tient pas compte de l'organe vulgaire qui s'agite dans les poitrines humaines. Il ne fera point école, tout le temps qu'il y aura des hommes ; et Hugo lui-même, dans un moment de bon sens ou de bonne humeur, avait jugé ce contre-sens littéraire sans

songer qu'il condamnait sa propre façon d'agir : « La poésie, ce n'est presque que sentiment [1]. »

Quoi qu'il en soit, V. Hugo ne grandit pas plus qu'il n'émeut. Et pourtant c'est bien par la puissance de soulever les âmes, de hausser les cœurs, que s'affirme la supériorité, la domination du génie. Rappelez-vous la formule de La Bruyère touchant les livres faits « de main d'ouvrier. » Bouchardon, après une lecture d'Homère, croyait que sa taille y avait gagné un ou deux pieds de haut : et n'est-il pas de toute évidence que le plus grand des écrivains sera l'homme qui ajoutera le plus à la taille des âmes ? Or je nie que, pour l'ordinaire, Hugo ait de quoi produire ce *sursum*. Il saisit ; parlons mieux, il empoigne, il secoue, il écrase, il éblouit, il étourdit ; ou encore, il ennuie. Je mets au défi le plus déterminé hugolâtre de lire sans broncher ou sans bâiller les 70 stances des *Mages*, ou les 160 strophes de *Magnitudo parvi*, ou seulement les 100 sizains de l'*Epopée du Ver*. Si jamais de notre chaos littéraire DIEU fait sortir une génération raisonnable, les futurs Boileau et Racine imposeront aux délinquants du bien dire la lecture de ces choses sans fin et sans frein, comme cela se pratiquait jadis pour *la Pucelle*.

Hugo produit admirablement l'énorme qui stupéfie, ou le bizarre et le hardi qui étonnent ; il ne sait ou il ne daigne créer le beau, qui est le grand proportionné, qui repose, qui pénètre, et qui exalte les « courages émus. » Le difforme, l'extra-naturel, voilà son élément ; il le conçoit et il l'exprime quasi sans effort. Il a écrit *Notre-Dame de Paris*, livre fulgurant, thèse

1. Littérature et Philosophie mêlées.

folle ; jamais il n'aurait bâti la cathédrale des Maurice et Odon de Sully ; il n'aurait pu ou voulu faire que les arcs-boutants, mais prodigieusement surhaussés ; que les tours, mais pyramidales et laides comme celle d'Eiffel ; que les gargouilles, mais bien plus grimaçantes et crachantes. Comme son Iblis il réussit, à miracle, les monstres. La *Légende des siècles* est l'œuvre la plus complète d'Olympio, et selon ses vues, l'épopée de l'humanité. Mais que l'humanité y est chétive ! Certes depuis six mille ans, il y eut des vertus et de l'héroïsme chez les hommes ; V. Hugo y touche à peine et en courant ; les crimes l'attirent et les monstruosités. Au moyen-âge, sur lequel il a versé tant d'alexandrins, il a vu des Barbe-Bleue chargés d'une panoplie effrayante, gens très farouches ; il n'a pas aperçu les Croisés, ni Godefroy de Bouillon, ni saint Louis, ni Jeanne la bonne Lorraine sa compatriote, ni Christophe Colomb, ni Bayard, ni aucun chevalier sans peur et sans reproche. Son Charlemagne comme son Cid n'ont rien à démêler avec l'histoire, très peu même avec la légende. Je ne parle point des Papes, d'un Grégoire VII, d'un Innocent III, ni des saints François, Dominique et autres. V. Hugo n'en a souci, ne se doutant même pas que ces hommes ont ennobli le genre humain, et qu'auprès de ces héros très réels et très sublimes, les siens sont des caricatures, des grotesques, des tapageurs et de sanglants Fier-à-bras — qui bien souvent ne se sont pas donné la peine d'exister. D'horribles géants comme Ratbert, des pourceaux comme Mourad, des excommuniés comme son Job, voilà ses plus chères conceptions. Les autres, chères aussi, sont un composé de don Quichotte et de Joseph Prud'homme,

du Misanthrope et du Bourru bienfaisant, de Cartouche et d'Hercule, parfois d'un Caïn qui prendrait des poses de « bonhomme attendri. » Son Eviradnus « a l'air d'un loup qui serait bon », ce qui est pour le poète un archétype, un idéal familier et caressé. En somme, orgie, tuerie, fantasmagorie et forfanterie de loups qui seraient bons : « V. Hugo... a tiré des charniers de l'histoire (ou de ses rêves) tout ce qu'ils contenaient de charognes infectes, de suppliciés en putréfaction, de chaînes rouillées (1) » ; par contre, ou par suite, rien d'humain, ou peu s'en faut.

Je ne veux point trop médire de la *Légende des siècles*, où se rencontrent des perles comme *la Rose de l'Infante*, *les Pauvres gens*, *le Cimetière d'Eylau* et *Petit Paul ;* mais dans l'œuvre culminante de Hugo, ainsi que dans l'œuvre la plus vibrante, *les Châtiments*, *Hernani* et *les Burgraves*, dans l'œuvre la plus éblouissante, *les Contemplations*, la plupart des peintures sont exagérées, exorbitantes, fausses ; fausse histoire, fausse philosophie, fausses figures de héros en attendant les fausses roulades en l'honneur de la « sainte canaille » dans l'*Année Terrible*. Quand je veux me faire une idée exacte de la poésie de Hugo, prise dans son ensemble, je me représente un antre de Cacus, auprès duquel l'antre décrit par Virgile ou par Ovide serait un Eldorado : un Himalaya creux, flanqué de roches noires qui surplombent et branlent, plein de monstres qui sifflent ou meuglent. L'entrée en est encombrée de chairs rongées et d'os pourris ; çà et là des crevasses, d'où pendent et sourient les fleurs les plus fraîches et les plus voyantes, d'où tombent des sources bruyantes et vives.

1. M. E. Montégut, p. 21.

En haut, des arbres géants, tordus par les tonnerres; puis tout autour du mont et de l'antre planent des condors aux yeux de feu et aux ailes de vingt mètres d'envergure. Devant sa demeure, *sinistre* et *fauve*, Cacus, espèce de Han d'Islande et de Quasimodo, vêtu en *burgrave* et orné de grelots, prend des poses, et fait des cabrioles, de l'air le plus sérieux du monde. Cacus, c'est le poète. Et il me semble ouïr les sorcières de Macbeth qui passent et crient : « Le beau est le laid, le laid est le beau ; » ou Henri Heine rugissant : « Tout chez M. V. Hugo est barbarie baroque, dissonance criante et horrible difformité (1). »

Heine exagère aussi ; mais nombre de bons esprits, en raison des laideurs, et des difformités, et des dissonances, refusent la première palme à ce génie sans équilibre ; d'aucuns estiment, comme fait M. Brunetière, que Hugo est un grand poète, mais que Lamartine est la poésie même. M. Nisard octroie le premier rang à ce Musset qui « a pleuré » ; M. E. Biré place en tête de la liste Chateaubriand, donne un second prix à Lamartine, et le premier accessit *ex æquo* à Hugo, Vigny et Musset. D'autres,excellents juges néanmoins,n'hésitent guère à inscrire V. Hugo à la première ligne du palmarès de notre siècle ; L. Veuillot était, je crois, de cet avis (2). Pour M. E. Faguet, Hugo, plus que Chateaubriand et que Lamartine, est « de ceux qui durent. » M. Stapfer formule ainsi son verdict : « Jusqu'à l'heure de la renaissance que nous attendons, mais qu'aucun signe n'annonce comme prochaine, il (V. Hugo)

1. Lutèce, p. 54.

2. Passim., *Les Odeurs de Paris*, 7e édition, p. 208 : V. Hugo, « le plus grand poète et l'écrivain le plus saugrenu ; des platitudes magnifiques et un sublime absurde », etc.

est le dernier poète de notre littérature, et, je crois, le plus grand ([1]). » Jugement provisoire, dont les considérants et la conclusion me semblent acceptables ; à condition que *notre littérature* s'entende du dix-neuvième siècle, ou encore du dix-huitième, qui ne compte pas. Quant à moi, si j'osais formuler un sentiment en semblable matière, j'emprunterais au prosateur L. Veuillot un alexandrin qui dit beaucoup, et qui, pour moi, dit tout :

Nul n'a fait tant de vers, ni si beaux, ni si drôles ([2]).

Reste à étudier comment cet artisan de cent mille vers a exercé son métier, comment il s'y est pris pour aligner tant de vers, tant de vers admirablement beaux, tant de vers admirablement drôles, dont pas un, suivant le même L. Veuillot, n'est médiocre : « V. Hugo semble ne pouvoir faire un vers prosaïque ([3]). » — De là, quelques aperçus forcément brefs touchant sa conception poétique et son expression rythmique.

A la fin des *Contemplations*, V. Hugo a écrit cette parole *drôle* (je biffe un autre adjectif monosyllabe plus fort) : « DIEU dictait ; j'écrivais. » En dépit de cette affirmation répétée ou sous-entendue en maint endroit, je fais abstraction de la dictée divine, et je m'occupe uniquement de l'écrivain. Je ne me soucie même pas des brindilles d'histoire intime recueillies par les familiers ; celles-ci par exemple : L'homme immense écrivait debout, presque sans ratures ; il usait de plumes d'oie, objets si « nécessaires à l'expression des sentiments humains », comme le fait observer L. Veuillot, qui en

1. Études sur la littérature française moderne et contemporaine, p. 199.
2. Étude sur V. Hugo, p. 327.
3. *Odeurs*, p. 208.

usait aussi (1). Il jetait ses vers jadis sur des revers de lettres, sur du papier d'emballage ; puis enfin sur un grand et solide cahier qu'il destinait à la Bibliothèque nationale et à nos arrière-neveux. On peut s'informer de ces *cose di niente* chez M. A. Barbou ; V. Hugo conte lui-même comment l'inspiration s'abattait sur son « crâne géant (2) », comment « l'idée implacable » posait son « doigt de braise sur sa tempe », au beau milieu de la nuit, même quand il « ronflait comme un bœuf (3) » ; bien différent en cela du janséniste Nicole, qui composait pour se faire dormir.

La première idée qui saisit Hugo est d'ordinaire, ou toujours, une antithèse. Du même coup d'œil il voit et oppose une très haute et très noble chose et une autre extrêmement petite ou laide ; puis son poème, récit, ode, drame, satire, est fait. Soit la *Rose de l'Infante ;* sur un bassin de jardin, une rose s'effeuille ; là-bas l'*invincible Armada* se disperse au vent et aux vagues de l'océan. Dans certaine pièce d'un goût plus que douteux sur DIEU créateur de contrastes, mettant « ici le nain, là le géant », « ici la Sibérie et là le Sénégal », le poète oublie qu'entre le nain et le géant il y a l'homme, qu'entre la Sibérie et le Sénégal il y a la France ; et il se prend à dire que sa manière à lui est celle de DIEU, qui oppose ceci à cela :

> Et partout l'antithèse : il faut qu'on s'y résigne !
> S'il fait noir le corbeau, c'est qu'il fait blanc le cygne (4).

Et ailleurs :

1. Correspondance, 24 décembre 1872.
2. *Contemplations*, L. I, 9.
3. *Ibid.* L. III.
4. *Art d'être grand-père*. IV, 5.

> DIEU ne fait de l'effet qu'en forçant les contrastes ([1]).

Non, DIEU ne les *force* point ; ce qui démontre que Hugo se flatte, et qu'il y a une certaine distance de Hugo très petit à DIEU très grand. Mais quand Hugo fait le créateur, il procède par disproportion ; partout le nain à côté du géant : un dieu, Indra, et un brin de paille ([2]) ; des astres ou des rois, et des poux ([3]) ; un soleil et une araignée ([4]) ; un ver de terre et les sept colosses, ou même tous les mondes ([5]) ; *Nox* à la première page des *Châtiments*, *Lux* à la dernière ; enfin toute la création, qui montre, dit-il, « à ses deux bouts,

> Les soleils ronds des cieux, les yeux ronds des hiboux ([6]). »

Antithèse, contraste, rapprochement, opposition ; rien en soi de plus éclatant, de plus séduisant, de plus puissant ; et Jérôme Paturot n'a point tort de croire que « l'antithèse est l'arme des forts, l'idole de la foule. » Rien au fond de plus humain ; toute pensée humaine, tout jugement, repose sur l'antithèse de deux termes, dont l'esprit voit les convenances ou les désaccords. Plus le désaccord est violent, plus vite et mieux on le saisit ; plus l'effet est immédiat, plus il frappe, terrasse ou amuse. Hugo ne l'ignore point, et pour produire l'effet, il force ; de là, son instinct et son habitude de pousser le contraste jusqu'au démesuré. En même temps qu'il conçoit et développe son idée, il prend les allures de son satyre qui,

1. *Quatre Vents*, II, p. 155.
2. *2e Légende.*
3. *1re* et *2e Légende.*
4. Puissance égale bonté.
5. Les sept Merveilles et l'épopée du Ver.
6. *Quatre Vents*, II, p. 153.

Tout en parlant, devint démesuré.
Sa chevelure était une forêt ; des ondes,
Fleuves, lacs, ruisselaient de ses hanches profondes ;
Ses deux cornes semblaient le Caucase et l'Atlas ;
Les foudres l'entouraient avec de sourds éclats ;
Sur ses flancs palpitaient des bois et des campagnes,
Et ses difformités s'étaient faites montagnes...
Et des peuples errants demandaient leur chemin,
Perdus aux carrefours des cinq doigts de sa main.

Bref, selon sa propre formule, V. Hugo dresse l'idéal *Pélion* sur *Ossa* indéfini (1) ; puis, dans ses heures de loisir titanesque, ou de chevauchées apocalyptiques sur l'hippogriffe, il va donner du front contre les promontoires du firmament et se cogne au « plafond des astres (2) ; d'où il redescend et s'en va compter

Les cercles que peut faire un Satan ennuyé
En crachant dans les puits de l'abîme...
(IIe Légende : *La Comète.*)

Tout cela est hardi, grandiose ; tout cela serait grand s'il y avait équilibre, règle et ordre ; tout cela serait *splendide*, s'il n'était *disparate.* Mais le génie de V. Hugo est « lave » et « tempête » ; on n'endigue pas les vomissements d'un volcan, pas plus qu'on ne proportionne les coups d'aile des ouragans. Ainsi raisonne M. Leconte de Lisle ; raisonnement fort juste, et démonstration nette de ce fait qu'un génie de tempête et de lave est un fléau ; rien de plus.

Cette tendance vers l'énorme, jointe au vouloir énergique de toujours étonner et éblouir, porte le poète (toujours ? non, mais maintes fois) à ne plus voir les choses qu'avec miscroscope ou télescope, et à ne rien

1. *Année terrible*, p. 214.
2. Plein ciel.

mettre au point : « Son œil grossit tout ; il voit les herbes hautes comme des arbres ; il voit les insectes gros comme des aigles [1] ; » ou, ainsi que le dit Hugo lui-même, il prend des chats pour des tigres, un rat pour un mammouth ; comme sa *Pluie* des *Odes et Ballades*, son imagination change des flaques d'eau en « Niagaras » ;

Un homme qui, voulant y voir clair, pour descendre
Dans la cave, ou fouiller dans quelque tas de cendre,
Ou pour trouver, la nuit, dans les bois son chemin,
Enfoncerait au fond du ciel sombre (?) sa main
Et prendrait une étoile en guise de chandelle,
C'est *Lui* [2] !

N'est-ce pas encore de la même facilité à métamorphoser tout grain de sable en colosse, tout être animé en Briarée ou Béhémoth, que naît pour le penseur-poète l'habitude d'exagérer ses idées jusqu'à les crever ? Une idée passe ; il la happe au vol, et tout entier au vertige des heurts et des antithèses qu'elle lui révèle, il roule en des conclusions imprévues et frénétiques. L'un des plus beaux exemples en est dans un poème consacré à la puissance des mots, du mot propre, du mot trivial ; au bout d'une tirade, saturé de son et de couleur, il s'exalte jusques à conclure : Le mot,

Il est vie, esprit, germe, ouragan, vertu, feu ;
Car le mot, c'est le verbe, et le Verbe, c'est DIEU [3].

Blasphème fougueux, mais inconscient ; le poète était ivre. Par suite de ces intempérances, le poète dépasse presque toujours le but ; c'est-à-dire qu'il le manque.

1. M. Alexandre Dumas. Discours.
2. *Année terrible*, Juillet.
3. *Contemplations*, L. VIII.

Dans ses dernières œuvres, il ne va plus que par sauts et par bonds ; son Pégase, en cheminant, flaire tous les chardons de la route et court de l'un à l'autre, n'en voulant lâcher aucun. D'où il suit que les idées du poète ne se tiennent plus et que le poète tâche de les relier comme il peut, notamment à force d'apophthegmes ; puis il repart et va jusqu'à perte d'haleine.

En résumé, la modération est la moindre vertu de V. Hugo ; à ses développements féconds et riches, à ses énumérations luxuriantes, une seule chose fait défaut, la fin ; ou, comme dit le proverbe espagnol, une vis, *falta un tornillo.* Il y a beau temps que les critiques ont essayé de le faire entendre au maître ; mais le maître répond par des invectives contre la *sobriété ;* qu'un domestique soit sobre, parfait ! s'écrie-t-il ; mais un poète !... sobre !... Et de rire : « Voulez-vous faire l'*Iliade ?* mettez-vous à la diète (1) ». Méchante réponse, poète ; si Homère avait eu le « ventre affamé », il n'aurait point fait l'*Iliade ;* mais s'il avait chanté son Hector après avoir trop bu, Homère, je le crains, aurait *hugotisé.* — *In medio virtus.*

Avec l'antithèse énorme et le développement peu « sobre », l'image exubérante. Là vraiment Hugo est le maître et vraiment incomparable. J'ai parlé de ses idées ; mais Hugo perçoit et pense en images. Jamais poète, ni de France, ni d'ailleurs, n'a été à ce point créateur, ποιητής. Évocateur et assembleur de métaphores, voilà son nom ; voilà en quoi il est lui. Dans tous les siècles, on a cultivé l'énorme ; rappelez-vous Alpinus *crachant la neige blanche sur les Alpes ;* l'emphase est de tous les temps et les concetti de tous les

1. William Shakespeare.

jours. Mais à aucune époque l'on ne vit fleurir ou éclater l'image comme chez Hugo. Les vieux trouveurs, Homère en tête, Chapelain en queue, procédaient — chacun selon ses forces — par comparaisons juxtaposées ; Hugo procède par toutes les figures étiquetées chez Dumarsais sous la dénomination de tropes. A mesure qu'un objet s'offre à son esprit, son esprit le revêt d'une couleur, lui fait rendre un son, lui prête une vie, l'incarne dans un symbole ; car Hugo a l'imagination *matérielle*, comme Lamartine l'a religieuse. Tout s'anime et prend une forme humaine, animale, végétale ; rien ne se présente à lui, ou ne reste en lui, à l'état d'abstraction pure. Les images fraîches, mouvantes, lui arrivent comme la forêt de Macbeth qui marche. Il en est de superbes que tout le monde sait : la lune qui étincelle sur le moissonneur Booz endormi, est une « faucille d'or dans le champ des étoiles » ; le nuage de pourpre qui s'allonge, un soir, à l'horizon de Paris assiégé, est

> L'épée effrayante du ciel,
> Rouge et tombée à terre après une bataille.
> (*Année terrible.*)

La bombe est une « fleur de bronze étalée en pétales de flamme » (*Ibid.*) ; les fleurs qui s'ouvrent au matin sont des yeux qui s'éveillent ; et « des pleurs sourient dans l'œil bleu des pervenches [1]. » L'heure joyeuse qui sonne au carillon de l'horloge est une danseuse espagnole qui secoue en l'air

> Son tablier d'argent, plein de notes magiques [2] ;

1. *Contemplations.* A André Chénier.
2. *Les Rayons et les Ombres.*

l'heure grave, « une goutte de siècle qui tombe ([1]) ». Toute la nature se personnifie. Mai est un joyeux athlète qui a fait ses preuves aux *batailles* printanières de Nice :

> Mai, poussant des cris railleurs,
> Crible l'hiver en déroute
> D'une mitraille de fleurs.
>
> (*Chansons.*)

Les mois d'hiver sont des bêtes fauves :

> Novembre, dans la brume errant de roche en roche,
> Répond au hurlement de janvier qui s'approche.
>
> (*Ire Légende : Eviradnus.*)

Hugo sème les perles et les roses à mains pleines, et si nous avions le temps et l'espace, nous en ferions des colliers et des guirlandes. Mais tout à côté de ces richesses qui brillent sans effort, combien de figures grotesques ! Toute idée, je le répète, lui vient avec une avalanche d'images : le poète les cueille sans choisir, et alors... écoutez : Le papillon est un ivrogne qui va boire au cabaret des fleurs *(Quatre Vents)* ; les volcans sont des puits et Hugo leur adresse des monologues comme celui-ci :

> Où donc est la poulie, et la corde et le seau,
> Qui pendent dans ton puits, ô noir Chimborazo ?
>
> (*Année terrible.*)

Le volcan Etna est une cheminée, dont « le grillon » s'appelle Moschus (*Contemplations*) ; le rejet dans un vers est une queue de chat qui dépasse sous une porte de concierge ; le lézard est un « candidat crocodile » (*Quatre Vents*) ; Satan, « le braconnier de la forêt de

1. 2e *Légende : Colère du bronze.*

Dieu » (2e *Légende*) ; les tombes sont « les trous du crible cimetière » (*Contemplations*) ; Lafayette se dévouant à la république fait « à Léviathan sa première layette » *(Ibid.)* ; un *pion* de lycée est un « matin noyé de ténèbres » *(Ibid.)* ; l'agonie est « l'affreux coq du tombeau » qui chante « son aube obscure » *(Ibid.)* ; l'ouragan est un affamé en quête de vivres, et allant, de Quito

Jusqu'à l'Hécla, mont, gouffre et geôle,
Bout de la mamelle du pôle,
Que tette ce noir nourrisson. (*Ibid.*)

Arrêtons-nous à ce « nourrisson », et rions un peu, avant d'expliquer pourquoi il est « noir ».

Toute chose se colore en passant devant le prisme de cette φαντασία sans pareille ; disons mieux : de l'impression que le poète éprouve au contact d'un objet qu'il imagine, une teinte rejaillit sur l'objet lui-même. Or, comme le poète est surtout le voyant de l'horreur et du cauchemar, la teinte pour l'ordinaire n'est pas gaie ; d'où cette profusion inouïe des adjectifs *fauve*, *sombre*, *obscur*, *livide*, *pâle*, *morne*, *funèbre*, *sinistre*, *lugubre*... Si quelque Allemand se donne un jour la joie savante de les additionner, il en chiffrera la somme par cent et par mille. Ouvrez un volume de Hugo, parcourez la première page venue et comptez ; si vous choisissez, choisissez la *Légende*, miroir de Hugo en son beau. Combien d'autres couleurs, toutes d'impression, ce phare merveilleux projette sur les choses les plus abstraites : « La mort est *bleue* » *Contemplations*) ; une strophe joyeuse est *bleue* (*Ibid.*) ; l'écrivain mêle

Au peuple *noir* des mots l'essaim *blanc* des idées ;
(*Ibid.*)

l'histoire est « une grande muse *noire* » (*Année terrible*) ; l'éternité a un « bâillement *noir* » (*1re Légende*) ; et, ce qui est aussi remarquable, sur l'abîme du mal rayonne un « affreux soleil *noir !* » (*Contemplations*). Pour les mêmes causes, le poète attribue aux objets les plus inanimés des maladies et difformités humaines : le grès est « *lépreux* » (*1re Légende*) ; les rochers aux abords de la mer sont des « *scrofuleux* » auxquels « l'horreur fait boire une eau *morte* » (*Contemplations*) ; les forteresses sont des enrhumées ou des poitrinaires qui « font tousser la foudre en leurs *rauques* poumons » (*Année terrible*) ; la création, quand elle parle au poète, est « *bègue* » (*Contemplations*) ; un plafond obscur est « *hagard* » et l'obscurité est « *sourde* », et la pierre est « *aveugle* » (*Année terrible*). Par contre, les êtres sans raison ou sans vie reçoivent des qualités morales ; un « *bon* crapaud » fait la lippe près d'un « mur tremblant et *doux* », non loin d'un « *bon* vieux pommier » (*Chansons*) ; et le petit roi de Galice voit « les *bons* clochers » sortir des brumes (*1re Légende*). Nous voilà loin des *bonnes* vieilles épithètes, dites de nature et de circonstance. Il s'en trouve même qui ne rentrent dans aucune catégorie connue ou possible :

> Cent lampions sont-ils plus *farouches* qu'un astre ?
> (*Ire Légende.*)

Je n'ai point lu le dictionnaire tout neuf des Métaphores de V. Hugo, recueillies et coordonnées par M. Georges Duval. Ce dictionnaire, dont le besoin se faisait peu sentir, suit l'ordre alphabétique ; il serait aussi utile et à coup sûr plus rationnel d'en essayer un autre sur ce plan : Impresions et sensations physiques de couleur, de bruit, de son ; impressions morales de

joie, de douleur, d'horreur, chez V. Hugo. Ce livre serait unique, instructif peut-être au point de vue de la psychologie ; du moins très singulier au point de vue des phénomènes subjectifs causés en cette âme incroyablement éveillée, devenue à la fois chambre claire et réflecteur universel. Universel, Hugo prétend bien l'être, puisque, suivant sa définition, « le poète est un monde enfermé dans un homme (1) ». Comme son dieu bouddhique, il répète à qui veut l'entendre :

> Etant l'énormité, je vois l'immensité ;
> Je vois les trous de taupe et les gouffres d'aurore (2).



## IV. — LA POÉSIE DE V. HUGO

Venons à son style et à sa prosodie ; et posons d'abord ceci en principe : V. Hugo, non plus comme penseur, comme *imagier*, ou comme « écho sonore (3) », mais comme écrivain, n'est jamais médiocre ; il est exquis ou absurde. Je ne dirai rien d'absolument neuf, rien que ses lecteurs de bon sens n'aient éprouvé ; tout est dit depuis tantôt cent ans que V. Hugo a commencé d'écrire, et que les critiques se sont mis à explorer cet *homme-océan*. J'ai ouï conter (est-ce bien exact ? je le demande aux familiers de l'homme-océan) que l'enfant sublime eut quelque peine à se pénétrer de l'orthographe usuelle ; mais il est incontestable qu'il respecta la grammaire, et que, tout en mettant « un

1. 2e *Légende*, XX.
2. *Ibid.* : *Suprématie*.
3. *Feuilles d'automne*.

bonnet rouge au vieux dictionnaire [1] », il resta le serviteur respecteux de l'Académie « douairière », et de Girault-Duvivier ; pratiquant à la lettre sa formule : « Paix à la syntaxe [2] » ! Il fut même puriste, et pédant jusques à croire que Racine « fourmille de fautes de français [3] » ; ce qui servirait de *confirmatur* à l'axiome de Boileau :

Tel excelle à rimer, qui juge sottement.

Sans doute Hugo abuse grandement des mots et leur prête des sens étranges, pour l'effet ; comme son disciple Th. Gautier, il crut bon d'enchâsser, de çà et de là, un vocable inconnu au commun des mortels ; mais il employa des mots français ; il visa aux grands effets avec les mots les plus simples, qui sont toujours les plus expressifs, comme les vrais ouvriers le prouvent. V. Hugo adopte et recommande le mot usuel, dont il n'y avait plus de nouvelles en poésie depuis La Fontaine. Lisez Delille ou Roucher et voyez comme ils se gardent d'appeler un chat un chat. V. Hugo a, dans cette voie, fait un beau retour vers l'ancien régime. D'autre part il a rafraîchi le substantif, rajeuni le verbe, ces deux forces du style ; il a même réhabilité, en le recolorant, l'adjectif, si pâle chez Voltaire, si vivant chez Racine. Toutefois il fait trop d'honneur à cet auxiliaire, en l'établissant agent principal de la phrase, en le plantant aux postes choisis de ses vers, rejets et césures ; en l'isolant comme une sentinelle d'avant-garde. Les exemples seraient superflus.

1. *Contemplations*, L. I, 7.

2. *Ibid.*

3. Cf. M. Stapfer, *Racine et V. Hugo*, p. 2-8 ; et M. P. Mesnard, édit. de *Racine*, t. VIII. (Grands écrivains.)

Jamais, avant Hugo, poète n'avait poussé si loin la recherche du mot technique ou de métier ; telle de ses tirades [1] ressemble à une page d'encyclopédie, à moins que ce ne soit à une colonne d'un dictionnaire *analogique*. Par goût pour le mot vrai, il proscrit les termes soi-disant poétiques, « jetant le vers noble aux chiens *noirs* de la prose », et disant « à la *narine* : Eh ! mais, tu n'es qu'un *nez* [2] ! » Mais autre excès : Hugo s'est imaginé que le mot propre, par le fait qu'il est mot propre, peut toujours être écrit ; et il saute à pieds joints dans le domaine de Rabelais. Il s'en excuse par cette belle raison politique qu'il a voulu affranchir les mots forçats et gueux

Que Vaugelas, leur chef,
Dans le bagne lexique avait marqués d'un F.

Vaugelas, non ; mais les convenances, que Hugo dédaigne, oubliant trop aisément que certains substantifs choyés de son vocabulaire : *pou*, *crapaud*, *fiente*, *torchons*, et autres, rappellent des idées qui répugnent aux âmes bien nées. — Hugo bannit la périphrase et dit « au *long fruit d'or* : Tu n'es qu'une *poire* [3] » ; il a raison et nous lui en savons gré ; mais il remplace cette friperie, soit par des oppositions saugrenues, soit par les mots doubles renouvelés de la Pléiade :

La pourriture, orgie offerte aux vers convives. (1re *Légende.*)
La *Marseillaise*, archange aux chants aériens. (*Châtiments.*)
L'aurore..., crête rouge du coq matin. (*Contemplations.*)
Et la grenouille idée enfle le livre bœuf. (*L'Ane.*)
... On va voir le point, bille fatale,
Tomber enfin sur l'I, ce bilboquet Tantale. (*Ibid.*)

1. Par exemple, la panoplie dans le récit d'*Eviradnus*.
2. *Contemplations*, L. I. 7
3. *Ibid.*

La mort, chienne de l'ombre, à qui Satan fait signe. (IIe *Lég.*)
Le soleil paradis traîne l'enfer planète. (*Contemplations.*)

Après l'adjectif à outrance, après le mot trivial à profusion, après les mots doubles à satiété, signalons les noms propres, dans l'emploi desquels (je cite M. de Pontmartin) V. Hugo va jusqu'au « gâtisme ». S'était-il réellement fait arranger un dictionnaire de noms propres, comme quelqu'un le supposait un jour devant moi ? J'en doute ; et ceci reste à l'état d'hypothèse ou de probabilité : toujours est-il que les syllabes les plus inattendues, les plus réjouissantes, blotties dans les feuillets les plus inexplorés du dictionnaire universel, ou n'existant que dans le cerveau du maître, bondissent et défilent au long de ses poèmes : tantôt comme rime, ce qui est richesse ; tantôt pour incarner la pensée dans une allusion historique, ce qui est puissance et splendeur ; tantôt uniquement pour stupéfier, pour faire liste ; et quelles listes !

Mundiaque, Ottocar, Platon, Ladislas Cunne,
Welf, dont l'écu portait : *Ma peur s'appelle* AUCUNE ;
Zultan, Nazamystus, Othon-le-Chassieux,
Depuis Spignus jusqu'à Spartibor aux-trois-yeux, etc.
(*Eviradnus.*)
A quoi bon être Arsès, Darius, Armamithres,
Cyaxare, Séthos, Dardanus, Dercylas,
Xerxès, Nabonassar, Asar-Addon, hélas !
(*Zim-Zizimi.*)

« Hélas ! »... Lisez le dénombrement des 300, dans la deuxième légende ; 150 vers de ce goût :

Les Sospires camards,
Les Lygiens, pour bains cherchant les immondices,
Les Daces, les Micois, les Parthes, les Dadyces, etc., etc. ;

et allez, sans rire, jusqu'à « Pathyramphus », cocher de Xerxès ; de là passez chez l'*Ane*, si vous avez quelque mélancolie ; je vous promets guérison sûre et prompte. Au cas où le mal serait invétéré, cherchez au travers des pages quelque échantillon de cette « fiente de l'esprit qui vole », du calembour, à quoi Hugo emploie aussi les mots. J'en ramasse seulement une poignée. Majorien dit à Attila : « Cimber vous a battu » ; et Attila tout heureux : « Nous n'avons de battu que le fer de nos casques » (2e *Légende*). Le Zénith et le Nadir causent ensemble. Le Zénith : « Je regarde voler les aigles » ; le Nadir : « Moi les Juifs » (*Quatre Vents*) ; et le poète, interpellant le « participe passé du verbe *trop choir* » : Tu es, dit-il, « capable de servir ton pays et la messe » (*Année terrible*). Enfin tâchez de tomber sur quelque naïveté voulue et drôle, par exemple :

> Que fait Sennachérib, roi plus grand que le sort ?
> Le roi Sennachérib fait ceci qu'il est mort.
>
> (*Zim-Zizimi.*)

*Paulo majora.* V. Hugo a rendu d'autres services à la poésie française, et de meilleurs. Il a vraiment redonné souffle, couleur, vie et mouvement à nos vers décharnés et pétrifiés par la séquelle voltairienne, et par le clan académique, voltairien aussi. Il a reconquis le rythme brisé ; il a rappelé de l'exil la rime neuve et sonore. Je me sers de ces termes à bon escient ; car en cela Hugo est, non point inventeur, mais conservateur, conservateur sincère et qui agit. Ronsard avait décrété l'enjambement ; La Fontaine, et Racine dans les *Plaideurs*, avaient formé aux allures dégagées « ce grand niais d'alexandrin » ; Saint-Amant, Scarron, le bon Jean Loret, avaient cousu mainte rime riche au bout

de leurs lignes pittoresques ; et Roucher, si pauvre d'idées, fut un millionnaire, du chef des consonances. V. Hugo a repris, pour son propre compte, cette prosodie et ces manières d'antan ; il a fait valoir jusqu'à la perfection, jusqu'au prodige puis jusqu'à l'excès, comme toujours, son incomparable talent d'artiste en vers. Je dis incomparable, personne n'ayant mieux compris les ressources de la rythmique française.

C'était jadis une sorte d'axiome que les vers de Hugo devaient être fatalement durs, âpres et baroques ; on récitait là-dessus certains couplets de mirliton, doués d'une harmonie réputée imitative. Qu'il y ait chez Hugo des expressions aussi ennemies de l'oreille que de la raison, d'accord ; mais chez nul autre notre langue poétique ne s'est assouplie, au point de rendre avec tant de précision tout sentiment, toute sensation, d'onduler avec toute nuance de pensée, de sonner aussi heureusement toute mélodie. Nul autre n'a manié la strophe mieux que lui, n'a su aussi bien que lui enfermer dans un moule symétrique, régulier, une pensée lyrique et capricieuse. Hugo adopte un mètre ancien, celui de Malherbe, celui de Chénier, ou il s'en arrange un à sa guise : une fois adopté ou arrangé, il s'y condamne, il le remplit. Jamais de ces mètres libres qu'affectionne Lamartine, dont le rythme flottant, à l'image de ses rêveries, se déploie comme des ailes inégales parmi les nuages où il se berce et s'endort. Encore un coup, « nul n'a fait tant de vers, ni si beaux », ni si variés d'allures, de césure et de coupe [1]. Relisez, en preuve, les *Pauvres gens* :

1. Je ne trouve, dans les meilleurs vers de Hugo, qu'une négligence de rythme qui m'étonne : les vers léonins reviennent presque aussi souvent que chez Boileau.

Dur labeur ; | tout est noir, | tout est froid, | rien ne luit.
Au ciel, | aux vents, | aux rocs, | à la nuit, | à la brume.
Les flots | le long du bord glissent, | vertes couleuvres.
La vague sonne | ainsi qu'une cloche d'alarme.
J'ai cru que le bateau se couchait ; | et l'amarre
A cassé...

Voilà comment Hugo fait « basculer la balance hémistiche. » Par malheur, surtout lorsqu'il vieillit, sa balance bascule avec frénésie et ne retrouve plus le repos normal. Les derniers vers des derniers temps vont boitant d'antithèse en antithèse, sautant d'une image étrange à un aphorisme risible, caracolant d'hémistiches heurtés aux mots saccadés comme sanglots et hoquets. C'est alors surtout que ses alexandrins courent,

L'un sur l'autre enjambant,
Comme des écoliers qui sortent de leur banc.

En faisant trop basculer sa balance, en ouvrant trop large « la cage césure », il sème des hexamètres bancals, que ses copistes prennent pour des merveilles et pour des excuses à leur paresse prosodique. Chez nos Parnassiens, héritiers et serfs de Hugo,

Comme le sanglier dans l'herbe et dans la sauge (?),
Au beau milieu du vers l'enjambement patauge;
(*Contemplations.*)

et l'hémistiche n'a même plus de syllabe accentuée : de quoi Hugo n'osa jamais donner l'exemple fâcheux ; pourtant il mit les versificateurs lâches sur cette voie :

Mort il se tient droit, lui qui vécut à plat ventre.
(IIe *Légende.*)
Mon fils boira la même eau pure que je bois.
(*Année terrible.*)

Ce que les écoliers imitent le plus volontiers, ce sont les défauts du maître ; ainsi les écoliers de Hugo ont-ils fait pour la rime. La rime, vous le savez, n'est pas ce qu'un vain peuple pense, une manière de marquer la fin d'une ligne prosodique ; rime et césure, c'est, au point de vue du rythme, tout le vers français ; « les rimes sont des dents, des ongles et des ailes (1) », par où l'idée nous prend et nous emporte. Rien ne satisfait l'esprit et l'oreille comme une rime qui tombe à point, juste, pleine, et ne rendant pas le son fêlé des assonances à la Voltaire. Hugo, dès les premiers jours, chercha cette rime; et depuis, tout poète de France est tenu de la conquérir, sauf le cas exceptionnel où il tournerait la phrase poétique comme La Fontaine et comme Musset. Mais à force de poursuivre sans halte la consonance pleine, ferme, inopinée, on tombe dans la rime burlesque, ou, comme parlerait M. Th. de Banville, *funambulesque* (2). Dire que V. Hugo a enrichi les dictionnaires de rimes de la façon la plus excentrique, ce n'est point dire une nouvelle : et le recueil de ses syllabes imprévues serait bien plus divertissant que le « Promptuaire d'unissons » du sieur Le Gaigniard. C'est surtout avec les noms propres que Hugo produit ces effets ; ouvrez et lisez, *ad aperturam libri.*

Le poisson qui rouvrit l'œil mort du vieux Tobie,
S'endort au fond du golfe où dort Fontarabie. (*Orientales.*)
Hélas ! le Bas-Empire est couvert d'Augustules,
Les Césars de forfaits, les crapauds de pustules. (Ire *Légende.*)
Ce Paris, qui pour tous fit toujours ce qu'il put,
Est parfois Sybaris et jamais Lilliput. (*Année terrible.*)

1. Louis Veuillot, *Odeurs de Paris*, VIII.

2. Voir notre traité *De la Rime française*, 1898 (chez Desclée) ; surtout les derniers chapitres : les *Lois* et les *Caprices* de la Rime.

Le capitaine Cook, Magellan, ou lord Ross,
Rapportent des tapirs ou des rhinocéros. (*L'Ane.*)
Si j'appelle Rouen, Villequier, Caudebec,
Toute l'ombre me crie : Horeb, Cédron, Balbek.
(*Contemplations.*)

Notez bien que ce ne sont point là des vers pour rire, et que le dernier distique est cueilli dans une élégie où le poète pleure la mort de sa fille. Notez ensuite que, lorsqu'on y regarde un peu, l'on découvre que la moitié peut-être des développements de Hugo (depuis 1840) naissent d'une rime que l'auteur a résolu d'enchâsser là, coûte que coûte. Grâce aux consonances inattendues qui bourdonnent autour de ses oreilles, le géant Hugo saute et enjambe des abîmes, plus hardiment que le Petit Poucet. Soit le poème de *Masferrer ;* Hugo vient de finir une tirade par cet alexandrin :

C'est un funeste siècle, et c'est un dur pays.

Or une rime en *pé-is* est introuvable, même chez les plus habiles successeurs de Richelet ; Hugo ne s'embarrasse point pour si peu ; il crée une rime en *pé-is*, en s'écriant :

Oh ! que d'Herculanums et que de Pompéis !

Et le voilà qui repart sur un autre pied ; et c'est par centaines qu'il faudrait compter les pages dues à de semblables inspirations. Notez enfin que les deux tiers des derniers poèmes sont des exercices de bouts rimés, où, comme l'observe gaiement un critique, Hugo semble se parodier et se faire « son propre singe [1]. »

Je m'arrête, après avoir ramassé ce trait du Parthe,

1. M. P. Stapfer, *Etudes sur la littérature française*, p. 199.

qui est M. Paul Stapfer. Il serait oiseux, je pense, d'avertir mes lecteurs que ce qu'ils ont lu n'est point une étude sur V. Hugo ; ce sont tout bonnement quelques réflexions, suggérées par l'enthousiasme peu *réfléchi* et par le fracas des *plausores*, pour lesquels Hugo a été le plus recommandable des humains par le cœur comme par la philosophie, et aussi le plus grand poète de France. Que si j'avais à me résumer dans une formule brève et aisée à retenir, j'emprunterais à Hugo sa définition en douze syllabes du héros de Moscou, Rostopchine :

> Il est féroce ; il est sublime ; il est stupide.
> *(Année terrible.)*

Le premier de ces adjectifs s'appliquerait au cœur ; le second à l'imagination ; le troisième à l'esprit, ou, si vous préférez, à la philosophie. J'ajouterais en guise de corollaire cette petite phrase de Louis Veuillot : « Quiconque voudra l'étudier, le plaindra [1]. » En aucun siècle on n'a plus gaspillé de talent que dans le nôtre ; personne au dix-neuvième siècle n'a gaspillé plus de génie que V. Hugo. V. Hugo a été « la machine la mieux organisée pour écrire [2], » le plus grand remueur de mots, de couleurs, de sonorités, le plus grand semeur d'images, le plus grand artisan de vers ; il n'a manqué à ses facultés merveilleuses que le bon sens, à ses aptitudes d'écrivain que l'équilibre, à toute sa vie et à toute son œuvre que l'humilité de croire qu'il fut homme. Ses clients et adorateurs font semblant de le juger impeccable en toutes choses ; nous avons tout au rebours tenté de faire voir qu'en lui les petits

1. 14 décembre 1870.
2. L. Veuillot. V. *Études sur V. Hugo.*

côtés furent extrêmement saillants ; qu'il fut tel que Sainte-Beuve le définissait dès 1840, à la fois « géant et nain, robuste et difforme [1] ; » ou, pour user de son langage, que chez lui *non* se suspendit toujours aux basques de *oui*. Chez ce colosse, tout est de bronze, tout est relief ; mais le relief est *repoussé* jusqu'au grotesque et le bronze est creux.

Voilà bien des images ; mais quoi de plus naturel quand on parle de Hugo ? Il m'en vient une encore et je finis par celle-là. V. Hugo a été le plus puissant, le plus éclatant, le plus harmonieux, le plus enchanteur des instruments, ou des orchestres... qui jouent faux.



## V. — QUELQUES MENSONGES DE V. HUGO.

ALFRED DE MUSSET avait cruellement jugé V. Hugo, dans ces vers que tout le monde a retenus :

Que celui-là rature et barbouille à son aise ;
Il peut, tant qu'il voudra, rimer à tour de bras,
Ravauder l'oripeau qu'on appelle antithèse,
Et s'en aller ainsi jusqu'au Père-Lachaise,
Traînant à ses talons tous les sots d'ici-bas.
Grand homme si l'on veut, mais poète, non pas !

La postérité a déjà retourné le dernier alexandrin, et plus on étudiera V. Hugo, plus on dira : *Poète si l'on veut, mais grand homme, non pas.* Après avoir lu les trois volumes de M. Edmond Biré sur V. Hugo, qui donc pourrait de bonne foi dire autre chose ?

Personne n'a étudié V. Hugo, de plus près, avec plus

1. Cf. *Victor Pavie, sa jeunesse*, etc., 1887, p. 220.

de soin, de courage et de talent que M. Edmond Biré. Dans un premier travail, il avait suivi pas à pas l'*enfant sublime*, de 1802 à 1830, des vagissements poétiques à *Hernani* (1). Tous les gens sincères et impartiaux remercieront M. Biré d'avoir continué en toute science et conscience sa tâche laborieuse et lumineuse, de 1830 à 1851 (2) ; d'avoir accompagné V. Hugo à travers toutes les antichambres jusque sur le chemin de Bruxelles et de Jersey. Espérons qu'il ira jusqu'au bout ; qu'il visitera Marine-Terrace, Hauteville-House, l'avenue d'Eylau ; que cet agréable mais impitoyable justicier ne lâchera pas l'auteur de l'*Ane*, avant la dernière et lugubre mascarade, de l'Arc de Triomphe au Panthéon — et cela, en dépit des clameurs plus ou moins homériques de la meute hugolâtre (3).

La dernière publication de M. Biré a déjà reçu en effet la plus honorable des récompenses ; elle a été saluée des hurlements frénétiques de la presse boulevardière, radicale, opportuniste et pornographique : *Figaro*, le *XIX*e *Siècle*, le *Gil-Blas*, la *Justice*, l'*Écho de Paris*... On a même entendu naguère le correspondant d'un journal catholique déclarer que si l'on touche à la vie privée ou publique de Hugo, on commet un grand crime, par la raison que Hugo fut inspiré du Saint-Esprit *(sic)*.

Quel concert, grands Dieux ! Le plus petit document authentique, le moindre rayon de vérité, produit sur certaines natures des effets comparables à ceux de la

1. *Victor Hugo avant 1830*. Paris, J. Gervais, Émile Grimaud ; 2e édition, 1883.
2. *Victor Hugo après 1830*. 2 vol., Paris, Perrin.
3. Ce vœu a été depuis pleinement réalisé. Voir *V. Hugo après 1852*. un vol., Paris, Perrin.

pleine lune sur les mâtins de ferme. M. Biré déboulonnait l'idole immense ; avec des chiffres, des noms, des dates, de toutes petites phrases, bien simples et bien claires, il réduisait aux proportions de l'humanité, de l'humanité la moins héroïque, celui dont la seule initiale H dépasse les deux tours de Notre-Dame !

Grâce aux révélations de M. Biré, le mont Blanc n'était vraiment pas plus haut que M. Perrichon ; un peu moins haut peut-être. Quel scandale ! Ne faudrait-il donc plus appeler V. Hugo *le Maître, le Père !* ou, avec M. E. Dupuy, *l'Homme-Océan ;* ou comme V. Hugo lui-même, *Olympio* ; ou comme la *Justice :* « Le Géant » ; ou comme le *Rappel :* « La Colonne de lumière » ; ou comme le *Figaro :* « Ce DIEU » ?

Hélas ! non, il faut dire bonnement, comme tout le monde : « Le pauvre homme ! »

Jamais mortel n'a été encensé autant que celui-là, par une phalange d'acolytes et par lui-même. *Les Propos de table de V. Hugo*, par M. Richard Lesclide ; *V. Hugo chez lui*, par M. Gustave Rivet ; *V. Hugo intime*, par M. A. Asseline ; *V. Hugo et son temps*, par M. A. Barbou ; *V. Hugo raconté par un témoin de sa vie*, c'est-à-dire par Hugo en personne ; ses *Actes et paroles*, arrangés, embellis et publiés par lui, et combien d'autres écrits, brochures, articles... autant de coups de tam-tam, autant de fanfares étourdissantes. Tout un chacun, y compris le maître, mettait en pratique, selon ses moyens, la maxime du maître : « Il faut admirer le génie comme des brutes. »

Il y avait là quelque exagération. Dans les livres composés par les sujets ou par le maître, il y avait des grossissements énormes, des erreurs voulues, des

inexactitudes, et, disons le mot, des mensonges. Jamais, depuis longtemps, depuis Voltaire peut-être, on n'avait tant et si bien menti, dans l'espoir qu'il en resterait quelque chose. Pour bon nombre de points, après le travail de M. Biré, il n'en reste plus rien. Mais nous y gagnons un chef-d'œuvre de rectification historique.

Il y fallait une certaine bravoure, un peu d'audace même, beaucoup de patience, des recherches sans fin, du flair, de la verve, de l'érudition, du bonheur. Rien n'a manqué à l'auteur de *V. Hugo après 1830*. C'est une bibliothèque entière qu'il a dû remuer et feuilleter ; d'abord les *Œuvres* du maître, voire les parodies, comme *Gothon du passage Delorme*, *l'Ogresse Gorgia*, *les Hures graves* et *les Buses graves*, *Cornaro tyran pas doux*, *le Retour du roi d'Yvetot* ;... les livres des amis et des autres ; des correspondances publiées ou inédites ; les revues, les registres de mairie, les archives des théâtres ; les journaux, de 1830 à 1851, le *Moniteur*, le *Constitutionnel*, la *Quotidienne*, la *Gazette de France*, les *Débats*, la *Nationale*, le *Temps*, l'*Avenir*, la *Gazette des tribunaux*, etc.

Parmi les documents inédits ou moins connus qui ont servi à M. Biré, il faut citer en première ligne les *Cartons* de M. Victor Pavie, ancien membre du Cénacle, poète et fervent chrétien, mort à Angers, sa ville natale, en 1886. M. Victor Pavie, ami fidèle de V. Hugo et de Sainte-Beuve, correspondit de longues années avec ces deux frères ennemis ; cette double correspondance éclaire plusieurs points obscurs et met souvent dans le vrai jour le caractère de ces pauvres grands hommes qui, avec leur confident angevin, n'avaient pas à jouer la comédie. C'est à dater de telle lettre à

Victor Pavie, dans laquelle V. Hugo avoue les hontes de sa conduite privée, que l'on voit tout à coup éclater son incroyable démence d'orgueil, et qu'il commence à se poser en rival de DIEU :... « Je n'ai jamais commis plus de fautes que cette année, et je n'ai jamais été meilleur... Autrefois, j'étais innocent, et maintenant, je suis indulgent ; c'est un grand progrès, DIEU le sait[1]... »

Que de paragraphes instructifs on pourrait glaner dans les vingt-trois chapitres de M. Biré ; par exemple, sous ces titres variés :

1° *V. Hugo et la morale.* Cela servirait de réponse aux éloges cyniques décernés au grand vieillard et à cette digne Mme Drouet, l'ancienne princesse Negroni de *Lucrèce Borgia*, qui faisait les honneurs de la maison chez le poète quasi octogénaire. Mais il serait bon de glisser avec discrétion, comme le fait M. Biré, et comme le fit le bon roi Louis-Philippe, pour sauver la réputation du poète pair de France ;

2° *V. Hugo et les libraires.* On verrait là comment V. Hugo traitait ses éditeurs avec un désintéressement, une loyauté, une bonne foi, heureusement assez rares ;

3° *V. Hugo et le tribunal de commerce ;* où il serait établi que V. Hugo eut presque autant de procès que Maître Chicaneau et Mme de Pimbesche [2] ;

4° *V. Hugo financier.* Personne en effet ne sut mieux faire suer de l'argent au papier, préparer une affaire, attendre ou choisir le moment propice, lancer un volume et une réclame, grossir le nombre des éditions en changeant les couvertures d'un livre qui tourne au rossignol, etc. ;

1. Lettre du 25 juillet 1833.

2. *Victor Hugo après 1830*, t. I, p. 228.

5° *V. Hugo plagiaire.* Car il le fut ; l'homme immense sut emprunter comme il sut vendre. Lui qui accusait A. Dumas, mort et enterré, de lui avoir volé le *Vicomte de Bragelonne*, il avait pris son drame faux et infâme de *Lucrèce Borgia* à Shakespeare d'abord, ensuite à Webster ([1]) ; il avait calqué d'un bout à l'autre son *Ruy Blas* sur la *Dame de Lyon* de Bulwer ([2]). Est-ce que le génie n'est pas comme l'aigle qui, emportant vers l'azur une noble proie, couvre son larcin de la magnifique envergure de ses ailes ?

6° *V. Hugo reconnaissant.* Ce chapitre, hélas ! serait long et vaste comme la mémoire de V. Hugo, qui était aussi tenace ; Montalembert et Nisard s'en aperçurent, et tant d'autres, parmi lesquels les avocats qui avaient plaidé contre Hugo, ou encore les critiques qui ne l'avaient pas admiré *comme des brutes.*

Une étude plus curieuse à certains égards, et que M. Biré poursuit à travers les cinq cent cinquante pages de ses deux volumes, pourrait s'intituler :

7° *V. Hugo et l'histoire.* Les privautés que V. Hugo s'est données envers le bien d'autrui ne sont que vétilles à côté de celles qu'il a prises avec la vérité historique, — toute vérité historique. Ses drames (soi-disant historiques) ne sont que des travestissements de la réalité : Triboulet devenu un bon père de famille, Marie Tudor transformée en Messaline, tout *Lucrèce Borgia*, tout *Ruy Blas*, autant de contresens et de mensonges ; c'est simplement l'histoire au rebours.

Mais ce qui révolte, c'est d'entendre le poète poser partout avec effronterie pour l'exactitude scrupuleuse,

1. *Ibid.*, t. I, p. 86.
2. *Ibid.*, t. I, p. 242.

la science minutieuse des petites choses. Il l'avait fait notamment pour *Ruy Blas*, prétendant ne s'être trompé, ni dans la citation d'un chiffre, ni dans les détails d'intérieur, de blason, d'étiquette, de biographie. Or, les seules erreurs et faussetés accumulées dans ce même *Ruy Blas* ont fourni à M. Morel-Fatio la matière de soixante-huit pages serrées. Pour son *Angelo*, Hugo avait, dit-il, fouillé tous les documents ; il avait puisé son drame dans les « sombres *statuts de l'inquisition d'État*, code monstrueux... qui rampait (!) dans les ténèbres ». Et ces *statuts*, si fidèlement analysés, compulsés, reproduits par V. Hugo, n'ont jamais existé (1) !

L'histoire de *Claude Gueux* est contée avec une sincérité toute semblable ; les crimes de cet assassin et de son complice se métamorphosent chez Hugo en idylle héroïque ; déjà le poète se sentait porté d'une tendresse de cœur instinctive, passionnée, pour les monstres et les forçats, le crapaud, l'araignée, la canaille des rues et du bagne.

S'agit-il de se raconter lui-même, V. Hugo et ses compères falsifient des deux mains tout ce qu'ils touchent ; y compris le *Moniteur*, où le maître taille, tranche, retranche, ajoute sans vergogne, se distribuant, comme de juste, des succès fantastiques, des *approbations sur tous les bancs* (2). Si on voulait l'en croire, ses livres et ses drames furent des événements providentiels ; ils voient la lumière à une heure solennelle et mystérieuse ; ils ont tous à triompher pour le moins d'une émeute populaire : *Notre-Dame de Paris*

1. *Victor Hugo après 1830*, t. I, p. 153.
2. *Ibid.*, t. II, p. 90.

paraît au jour même du sac de l'Archevêché ; *Marion de Lorme*, vers le temps de l'émeute des chapeliers ; *le Roi s'amuse*, juste au moment où l'on apprit qu'un coup de pistolet venait d'être tiré sur le roi... Seulement, pour faire voir ces merveilleuses coïncidences, on a transposé les dates, ou même inventé de toutes pièces les coups de Providence [1].

On constate parfois, chez des hommes jouissant par ailleurs de leurs facultés, un étrange phénomène psychologique. Pour avoir été les témoins oculaires ou auriculaires d'un événement, ils s'imaginent en avoir été les héros ; ils racontent les faits en se donnant le beau rôle et en prenant la gloire, s'il y en a. V. Hugo est de ce nombre. Ainsi conte-t-il sans sourciller comment, le 2 décembre 1851, traversant en omnibus Paris affolé, il harangua la foule et cria : « A bas Louis Bonaparte ! » Mais le brave qui poussa ce cri audacieux ce ne fut point Hugo ; ce fut Arnaud (de l'Ariège), tandis que V. Hugo, blotti dans l'omnibus, tirait Arnaud par le pan de sa redingote et répétait : « Mais taisez-vous donc ! vous allez nous faire massacrer [2] ! »

On découvre chez V. Hugo, quand il parle de lui-même (et il en parle toujours), comme un besoin de ne pas dire vrai, et aussi une passion impérieuse de n'être jamais modeste. Avec un sourire de dédain superbe pour l'humanité qui le lira, il affirme que la partie du *voyage* dans le *Rhin* a été écrite sans livres, le soir d'une excursion, sur une table d'auberge, au hasard de la plume ; or, dans la seule lettre XXV^e, il cite *de mémoire* (!) jusqu'à soixante-deux dates et quatre cent soixante noms propres, des noms alle-

1. *Ibid.*, t. I, p. 9, 33, 63, etc.
2. *Ibid.*, t. II, p. 225.

mands, dont les plus doux peut-être sont Falkenstein et Katzenellenbogen (1).

Le poète antidate ses vers de dix ou de vingt ans, et jure, la main sur sa conscience, que la date mise par lui est juste. Dans ses fragments intitulés *Littérature et philosophie mêlées*, il prie le lecteur de faire grande attention aux dates ; or, presque toutes sont falsifiées ; il va jusqu'à dater d'avril ou de décembre 1820 des morceaux écrits après 1830 (2). N'a-t-il pas le droit, lui, le maître, de régler le temps sur ses propres fantaisies, et non sur les calendriers vulgaires ? Ses faux en écriture poétique, comme les appelle spirituellement M. Biré, ne sont-ils pas légalisés par le génie ?

Le génie a sa manière de compter où l'arithmétique n'a rien à voir ; il fait des multiplications où les professeurs de calcul ne sauraient atteindre. Ainsi le roman de *Notre-Dame de Paris* eut, pour Victor Hugo, *huit* éditions en dix-huit mois ; mais en réalité, pour le libraire, il en eut *deux* (3) ; selon Victor Hugo, le manuscrit de *Marion Delorme* fut acheté 8000 francs ; selon l'éditeur Renduel, qui le paya, 2000 (4) ; pour le manuscrit du *Roi s'amuse*, « je reçus, écrit Hugo, un bon de *vingt* mille francs » ; la quittance de Renduel dit *deux* mille ; ce n'est qu'un zéro de moins.

Mais une preuve de plus en faveur de cette sincérité que V. Hugo apporte en toutes choses : il se *trompe* même sur le nombre de ses candidatures à l'Académie. Naturellement, il se trompe toujours à son avantage ;

1. *Victor Hugo après 1830*, t. II, p. 12.
2. *Ibid.*, t. I, p. 123.
3. *Ibid.*, t. I, p. 14.
4. *Ibid.*, t. I, p. 41.

et ainsi que le remarque M. Biré, la mémoire du grand homme n'est en défaut que lorsque le grand homme le veut bien [1]. Pouvait-il se figurer qu'on oserait un jour soupçonner sa loyauté, contrôler ses chiffres, l'arrêter au beau milieu de chaque alinéa, pour lui dire : « Maître, vous avez menti ? »

Même pour des niaiseries insignifiantes, il ne peut se tenir contre cette douce manie ; par exemple, lorsque, dans les *Misérables*, il revendique la paternité littéraire du mot *gamin*, et affirme que ce mot fut imprimé pour la première fois en 1834, dans son *Claude Gueux*. Or, M. Biré cite une bonne demi-douzaine de dictionnaires imprimés avant 1834, et qui contiennent tous le mot *gamin* [2].

La manie devient plus grave quand V. Hugo s'acharne à se créer une histoire plusieurs fois séculaire, à se forger une généalogie, un peu comme le Mulet de La Fontaine, célébrant la noblesse de son illustre mère :

> Elle avait fait ceci, puis avait été là.

Du temps qu'il était fervent royaliste, V. Hugo tenait à ses titres nobiliaires ; il signait *vicomte*, pour imiter son modèle Chateaubriand ; il invoquait Pierre d'Hozier, juge d'armes de France ; il énumérait d'une manière sûre les noms et les prouesses de ses ancêtres, les Hugo de Lorraine ; bref, à l'entendre, il était, de tous côtés, issu du sang des dieux, comme les héros de la Guerre de Troie ; s'estimant, « lui, simple vicomte, bien meilleur que les princes en *in* et en *ki* de la Russie [3]. » Dans sa salle à manger, il avait installé

1. *Ibid.*, t. I, p. 261.
2. *Ibid.*, t. I, p. 140.
3. *Ibid.*, t. II, p. 74.

un fauteuil gothique, orné de ses armoiries, avec sa devise : *Ego Hugo.* C'était beau comme l'antique. Mais, après avoir troué de part en part le blason d'azur au chef d'argent [1], chargé de deux merlettes de sable, M. Biré finit par réduire à néant les prétentions du poète au titre de vicomte et même à une noblesse quelconque. Hugo n'est que *Lui !* toujours *Lui !*

Certes, c'était bien quelque chose, et le maître aurait dû s'en contenter. Il est vrai que ce *Lui* a changé tant de fois qu'on pourrait appeler sa biographie : *Les Métamorphoses* de V. Hugo.

Au bruyant anniversaire du 27 février 1881, tandis que le gouvernement, représenté par Jules Ferry, célébrait en V. Hugo le patriote surhumain et le très fidèle serviteur de la République, Louis Blanc célébrait « l'Unité de sa vie. »

L'unité de sa vie ! Jamais homme n'a varié comme celui-là, sauf dans l'admiration de lui-même. La royauté n'a pas reçu plus de protestations de dévouement d'un vrai serviteur que de ce républicain ; le duc de la Feuillade fut, à l'égard de Louis XIV, un courtisan tiède, si l'on compare son zèle à celui de V. Hugo pour Louis XVIII, pour Charles X, pour Louis-Philippe, pour Louis Bonaparte ; — sans parler de ses effusions à l'égard de S. M. Victoria, de S. M. le roi de Prusse, de S. M. le tsar Nicolas [2]. Ami de tout le monde !

Inutile de rappeler les premières démonstrations

1. M. E. Biré, *Victor Hugo avant 1830*, p. 28, dit : d'azur au chef d'*argent ;* dans *Victor Hugo après 1830*, t. II, p. 94, il dit : d'azur au chef d'*or*. M. A. Barbou, ce porte-voix de Victor Hugo, dit d'azur au chef d'*argent*. (*Victor Hugo et son temps*, ch. I.)

2. *Victor Hugo avant 1830*, p. 416.

royalistes du jeune V. Hugo, qui « avait eu des hymnes pour toutes les douleurs, des chants pour toutes les joies de la famille de Bourbon (1) » ; et auquel, dès 1822, la duchesse de Berri avait fait obtenir une pension de 1,000 francs : joli début pour un enfant de vingt ans. Louis XVIII, l'année suivante, lui accordait une nouvelle pension de 2,000 francs ; aussi avec quel enthousiasme chantait-il en ces temps-là :

Oh ! que la royauté, peuples, est grande et belle !

Avec quelle conviction il s'écriait, la main sur le cœur, en 1829 : « Le roi ne doit attendre de Victor Hugo que des preuves de fidélité, de loyauté et de dévouement (2) ! »

A peine Charles X est-il tombé, en 1830, que V. Hugo chante, avec le même feu sacré, les « braves », les « fils des géants », qui ont chassé Charles X. Puis, tout en gardant à sa boutonnière le ruban attaché par Charles X, et dans sa bourse la pension octroyée par Louis XVIII, V. Hugo déclare « infâme » le gouvernement de la Restauration ; mais, comme le napoléonisme eut alors un regain de popularité, V. Hugo chante aussi l'Empereur (3).

Patience ! Le roi des Français aura bientôt son tour. Louis-Philippe nomme le poète officier de la Légion d'honneur ; la duchesse d'Orléans dit à l'auteur de *Notre-Dame de Paris* : « J'ai visité *votre* Notre-Dame » ; le duc et la duchesse d'Orléans lui envoient une magni-

1. *Ibid.*, p. 257.
2. *Ibid.*, p. 488. — Lettre à M. de la Bourdonnaye, ministre de l'intérieur.
3. *Victor Hugo après 1830*, t. I, p. 44 et 54.

fique toile de Saint-Èvre ; le même prince et plusieurs princesses honorent de leur présence la réception de V. Hugo à l'Académie ; alors V. Hugo déborde d'enthousiasme et de lyrisme, même en prose, pour la royauté ; il glorifie avec force antithèses les « trois choses de ce monde les plus rayonnantes après DIEU : la royauté, la beauté et le génie » ; il porte aux nues la famille d'Orléans, « monarchique et populaire à la fois, pleine de passé par son histoire et pleine d'avenir par sa mission (1). »

A partir de là, point de soirée aux Tuileries dont V. Hugo ne soit l'ornement ; il devient l'habitué des *Mardis* du Pavillon de Marsan et des réunions intimes appelées, du salon où elles se tenaient, la *Cheminée du duc d'Orléans* (2). Au nom de l'Institut, V. Hugo exprime au roi, en 1842, les condoléances de la patrie : « Sire, votre sang est le sang du pays ; votre famille et la France ont le même cœur. Ce qui frappe l'un, blesse l'autre..... Sire, vous vivrez longtemps encore car DIEU (!) et la France ont besoin de vous (3). »

Louis-Philippe et V. Hugo se lient d'amitié tendre ; un soir d'hiver, en 1843, le roi et le poète restèrent si tard à causer ensemble, qu'au départ du poète, toutes les lumières du château se trouvant éteintes, le roi fut obligé d'éclairer le poète dans l'escalier (4). En 1845, V. Hugo était élevé à la dignité de pair de France, en considération des services par lui rendus à l'État. Aussi, malgré la « sympathie et l'admiration »

1. *Discours de réception à l'Académie française* ; cf. *Victor Hugo après 1830*, t. I, p. 211, 213.

2. *Victor Hugo après 1830*, t. II, p. 3.

3. *Moniteur*, 22 juillet 1842 ; — lib. cit., t. II, p. 21.

4. *Ibid.*, t. II, p. 49.

du nouveau pair pour le roi de Prusse [1], Louis-Philippe lui semblait « le plus éminent des rois de l'Europe [2]. »

Enfin, prodigieuse antithèse, le 24 février, tandis que Lamartine fait proclamer une république provisoire par les émeutiers qui envahissent le palais Bourbon, le royaliste V. Hugo, sur la place de la Bastille, en présence d'une foule d'honnêtes gens, proclame la royauté du comte de Paris et la régence de la duchesse d'Orléans [3]. O poètes !

Quelques semaines plus tard, V. Hugo et tous les siens étaient devenus ardents impérialistes [4] ; pendant que Charles Hugo criait *arrière !* à Barbès et aux « républicains de l'avant-veille », Auguste Vacquerie répudiait de toutes ses forces la *Marseillaise*, qu'il nommait « ce chant de massacre et de sang » ; le journal de V. Hugo, l'*Événement*, saluait de tous ses vœux et soutenait avec des frémissements de joie la candidature de Louis Bonaparte, futur *sauveur* de la France [5].

Abrégeons. V. Hugo fut impérialiste, conservateur, réactionnaire ; il vota avec ses collègues de la droite, tout le temps qu'il espéra un portefeuille dans le gouvernement de Louis-Napoléon. Mais sifflé par la droite pour un discours trop chaleureux en faveur du prince Président, et par contre, exclu du nouveau cabinet que

1. Victor Hugo avait offert *Notre-Dame de Paris* avec sa « sympathie » et son « admiration » au roi de Prusse ; et ses deux disciples favoris, MM. Paul Meurice et Auguste Vacquerie, avaient dédié leur *Antigone* à S. M. Prussienne, dont ils se déclaraient « les très humbles et très obéissants serviteurs. » (T. II, p. 66.)

2. *Ibid.*, t. II, p. 115.

3. *Ibid.*, t. II, p. 120.

4. *Ibid.*, t. II, p. 139.

5. *Ibid.*, t. II, p. 145.

le prince Président vient de former, V. Hugo se réveille républicain, démocrate, socialiste, Tyrtée du bagne. La montagne n'était pas venue à lui ; il était allé à la montagne — la montagne rouge.

Dès lors, Napoléon, l'ancien sauveur, n'est plus qu'un bandit. Désormais, V. Hugo, après s'être proscrit lui-même, par prudence, et s'être mis à l'abri du *tyran*, secouera toutes les loques de sa prose, tous les grelots de ses vers, sur l'Empire et sur toute monarchie ; il traitera d'imbéciles et de scélérats les ministres que Napoléon lui a préférés. Ce sont des *laquais*, des *cœurs de boue*, des *ours*, des *citrouilles*, et le reste. — Ministre ! être ministre ! ô rage !.... ne pas l'être !

Quelle mémoire et quelles rancunes ! Tant de fiel entre-t-il dans l'âme d'un poète et tant d'injures dans des alexandrins ?

Avec M. Biré, nous nous arrêtons là, aux environs du deux Décembre, en répétant au rebours les vers de Musset :

Poète si l'on veut, mais grand homme, non pas.

V. Hugo demeure sans doute, comme le disait Émile Augier, « le père de la littérature » au dix-neuvième siècle (quoique Chateaubriand et Lamartine soient bien des *pères*, eux aussi) ; mais il n'est pas tout à fait, comme le veut M. A. Barbou, « le grand-père du genre humain » ; autrement il faudrait plaindre le genre humain d'avoir un grand-père qui ne lui fait pas beaucoup d'honneur.

Grâce à Dieu, l'humanité n'est pas en cause ; les petitesses énormes de V. Hugo ne rapetissent que lui,

et les clameurs, les louanges furibondes de ses derniers satellites, ne le rehaussent guère; pas plus que les apothéoses fastueuses et ridicules de l'Arc de l'Étoile et du Panthéon. Et qui sait, après tout, si les courtisans posthumes qui exploitent le nom de V. Hugo, ne méritent point qu'on leur applique, à eux et à lui, la rigoureuse apostrophe de l'*Expiation*, dans les *Châtiments :*

> Ils t'appellent tout haut grand homme : entre eux, ganache !

Parmi les personnages célèbres du dix-neuvième siècle qui ont manqué de vraie dignité, de caractère, de fierté, disons le mot, de cœur, V. Hugo tient le premier rang : *primus inter pares.* S'il mérite, comme poète, la première palme, il ne mérite, comme individu, que le mépris.

C'est ce qu'il fallait démontrer. M. Edmond Biré l'a fait avec autant d'à-propos que de succès ; ses livres ne sont pas seulement le travail d'un érudit et d'un lettré, c'est bien l'œuvre d'un justicier. Le critique a surpris V. Hugo et ses compagnons en flagrant délit de fourberies et de falsifications ; il a crié : Au voleur ! et tenant en main toutes les pièces à conviction, il a bravement traduit tous ces faussaires, avec leur immense Fra Diavolo, à la barre du bon sens public. Son œuvre durera autant que les plus beaux poèmes de V. Hugo, c'est-à-dire longtemps encore.

Car, pour le répéter en finissant, si V. Hugo n'est pas un grand homme, V. Hugo est un grand poète, le plus merveilleux versificateur de France. Toutefois, les petitesses de l'individu n'ont-elles pas amoindri l'écrivain ? Oui, et de beaucoup. Le style, c'est l'homme

même. Si les deux tiers au moins des poèmes de V. Hugo sonnent faux, c'est que, dans sa vie, rien ne sonne juste. L'homme et l'auteur ne sont point deux êtres distincts, vivant, agissant, pensant, et parlant à part ; presque toujours, l'un traduit l'autre et le trahit.

Si, chez les trois poètes qui ont occupé, en ce siècle, les sommets de notre Parnasse, Hugo, Lamartine, Musset, il ne se rencontre rien, ou si peu de chose de complètement beau, d'entièrement achevé, n'est-ce pas que l'esprit faussé et le cœur corrompu ne furent jamais sublimes ? Voltaire le croyait, et Voltaire n'avait pas à en chercher bien loin les preuves.

De ces trois poètes, quel est le plus grand ? *Grammatici certant.* Ils se ressemblent si peu, qu'il est malaisé de les comparer et de les classer. Victor Hugo eut l'imagination plus puissante, Lamartine plus de souffle, Musset un génie plus sobre et partant plus français. Aucun des trois n'est un grand homme ; mais Lamartine eut plus de dignité, avec des vues plus hautes, ou plus généreuses. La palme de l'orgueil, de l'orgueil poussé à la folie, des palinodies, des haines féroces, des vengeances lâches, appartient à Victor Hugo ; en cela il est le maître — *Ego Hugo.*

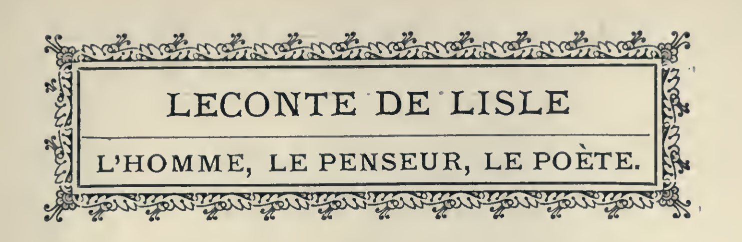
Il ne nous reste, tout en admirant leurs œuvres dignes de louanges, qu'à les plaindre tous trois de n'avoir point mis leur caractère et leur conduite à la hauteur de leurs talents ; mais aussi à nous plaindre nous-mêmes. Avec une si prodigieuse somme de génie, quel siècle aurait été le nôtre, si tant de personnages illustres, ou fameux, avaient été des hommes !





LECONTE DE LISLE.

# LECONTE DE LISLE.



# LECONTE DE LISLE

## L'HOMME, LE PENSEUR, LE POÈTE.

### I.



MONSIEUR LECONTE DE LISLE, successeur de V. Hugo à l'Académie française, auteur des *Poèmes barbares*, des *Poèmes antiques*, des *Poèmes tragiques*, poète « impeccable », écrivain athée, est mort, âgé d'environ soixante-seize ans, le 18 juillet 1894. Après avoir outragé DIEU et maudit l'Église, depuis trente ou quarante ans, à rime que veux-tu, il s'est passé de DIEU et de l'Église pour mourir. Toutefois, son cadavre, ainsi qu'il est arrivé à plus d'un parmi ses contemporains, avant de descendre dans la tombe, a été porté dans la maison de DIEU, où cet homme ne fréquentait point.

A l'exemple de V. Hugo, son prédécesseur et maître, et comme plusieurs de ses malheureux confrères, récemment frappés, Taine, Renan..., il a fait un long voyage dans la vie, sans songer au terme ; il a marché dans le bruit, sans lever les yeux ; dans le rêve, en se moquant du réveil. La mort a saisi ce vieillard, au moment où, réduit à l'impuissance, ne pouvant plus même assembler des débris d'hémistiches, il méditait un ouvrage de haine contre la foi catholique ; réalisant de la sorte le souhait impie qu'il avait osé adresser au CHRIST, en lui criant de laisser l'homme

indifférent et vieux,
Se coucher et dormir en blasphémant les dieux [1].

---

1. Le *Runoïa*.

Il a été pris au mot.

Le *Temps*, journal huguenot, nous révèle ce projet des derniers jours, avorté dans la mort. Après avoir versé des larmes et des fleurs sur le cercueil du poète, sur cette mémoire « haute et pure », le *Temps* s'épanchait, le 19 juillet, en cette confidence : « Leconte de Lisle était franchement athée. Il avait même l'athéisme agressif ; et comme il avait le catholicisme en horreur, il songeait à en écrire l'histoire dans un volume de vers qui aurait eu l'allure d'un pamphlet et qui se serait intitulé : *Les États du Diable.* » Il y a au moins dix ans qu'il méditait cette œuvre ; qu'il y usait les restes d'une ardeur qui s'éteint et d'une vie qui s'en va.

Ainsi, la mort a cloué le blasphème sur ces lèvres ; elle a brisé cette main qui devait, une fois de plus, jeter la boue de cette encre à la face de JÉSUS-CHRIST. Depuis longtemps, Leconte de Lisle aspirait, en vers (ce qui ne tire guère à conséquence), au repos de la tombe, au sommeil du brahme Valmiki, « dispersé dans la matière éternelle ». Un jour de belle humeur poétique, il avait rédigé certaine *Prière védique pour les morts*, où, en guise de *De Profundis*, il s'écriait que la suprême destinée pour le poète, c'est d'être assis éternellement dans je ne sais quelle Bétique, où

> Le beurre frais, le pur sôma, l'excellent miel,
> Coulent pour les héros, les poètes, les sages.

L'émule de Valmiki sait aujourd'hui que le tout de l'homme, fût-il poète, n'est point d'aspirer au pays éternel du beurre frais ; que le tout du poète, fût-il académicien, n'est point de s'amuser à envelopper dans des images bleuâtres, à entortiller dans des rimes d'or ou de cuivre, l'idée de la mort. Cette idée est trop

sérieuse pour qu'on s'en fasse un jouet. Et pourtant, c'est de cette idée-là qu'il travaillait à divertir ses lecteurs courageux. Aucun poète n'a, aussi souvent que Leconte de Liste, versifié autour de cette réalité terrible et décisive. Après les bêtes féroces et laides, dont il est le photographe attitré, après les scènes des djungles, qui peuplent son imagination et ses livres, le *lieu commun* de cet académicien, c'est la mort.

Partout le souvenir de la fin le hante ; partout il la chante d'un ton qui ne rappelle ni de près ni de loin le sublime cantique de saint François d'Assise à *Notre sœur la Mort ;* mais bien avec des tintements baroques et agaçants de musique hindoue ; en se répétant, au refrain, qu'il est très gai de se coucher « dans le soleil [1] », — ou, ce qui chez lui revient au même, de se coucher dans la nuit éternelle. Car ce fut encore le vœu de ce Brahme du Pont des Arts, qui, pour contrefaire la parole vivante de DIEU, a écrit un poème morne (comme presque tous ses poèmes), sous ce titre désespérant : *Fiat nox.*

Au travers de ses livres, on entend des éclats ou des échos du *Dies iræ,* dont cet immortel a osé parodier l'un des versets, pour achever un volume dans un blasphème lugubre. A la fin des *Poèmes antiques,* long hosanna aux dieux sensuels de la Grèce et aux immondes divinités de l'Inde, Leconte de Lisle saluait, dans une paraphrase sacrilège du *Solvet seclum,* qui est un râle en strophes heurtées, le triomphe de la « divine mort » sur toute chair, tout esprit, toute croyance. Dans ce cri de rage et de révolte suprême, poussé par une âme volontairement païenne contre le DIEU de la

1. *Le Cœur de Hialmar.*

croix, le poète déclarait que c'en était fini de JÉSUS-CHRIST, du « pâle Nazaréen » enfermé pour toujours en « sa tombe scellée ». Le poète est enfermé et scellé à son tour dans une tombe qui n'a rien de triomphant. Les gens de lettres qui environnaient le cercueil, au moment où le chant de la foi, de l'épouvante et de l'espérance priante, le *Dies iræ*, éclatait sous les voûtes de Saint-Sulpice, ont-ils eu assez de mémoire pour se souvenir de ces strophes d'orgueil ?

Leconte de Lisle ne se contentait pas de chanter la mort et de diviniser l'agonie sans espérance ; il fallait qu'il raillât et avilît la mort des justes, de ces vaillants qui ont combattu les combats de DIEU sans viser à un prix Montyon quelconque, ni aux louanges quelconques d'une Académie.

En trente-trois strophes convulsives, il travestit l'*Agonie d'un saint*, du vieux moine, vengeur des droits de l'Église, qui va rendre l'âme à son Juge, et qui, se frappant la poitrine avec confiance,

> Contemple sur la table, auprès de son chevet,
> Une tête et deux os d'hommes, hideux emblèmes.

La muse des poèmes *Barbares*, *Antiques*, *Tragiques*, est une muse de cimetière, ou plutôt de charnier. Comme d'autres étalent leurs ailes à la lumière et cherchent les fleurs, les blés, la vie, cette orfraie voltigeait alentour des cadavres, sur des crânes, sur la pourriture, sur ce « peu de chair » (c'est son terme) qui roule dans la fosse. A la fin, le poète ne se borne plus à soupirer vers les Élysées védiques aux fleuves de miel et de beurre frais : il pousse des hurlements d'oiseau de proie ; et haletant, dans des vers difficiles, il crie :

Lâches, saints et héros, brutes, mâles génies,
Ajoutés au fumier des siècles par monceau ;
O lugubres troupeaux des morts, je vous envie...
O morts, morts bienheureux, en proie aux vers avides (1) !

Son vœu est rempli. Il a été ajouté au fumier des siècles et aux lugubres troupeaux qu'il chanta ; et à cette heure-là, on l'a chanté, lui aussi, en prose. Deux ou trois harangues, aux bords d'une tombe béante ; quelques pelletées de terre, mêlées à quelques louanges creuses et lourdes, jetées sur le cercueil par un ministre de l'Instruction publique et par un ou deux gens de lettres. Et en voilà pour jamais !

## II.

Nous n'avons ni le goût ni le vouloir de raconter par chapitres cette vie sans histoire, d'où il ne sort pas une espérance, presque pas une leçon. Quelques alinéas suffiront à résumer les étapes et les haltes de ce voyage qui fut long et inutile.

Charles Leconte est né en 1818 à Bourbon. Il n'était point gentilhomme, malgré le *de* qui joint ses deux noms et l'*s* qui fait belle figure au milieu du second. Les croisades, qu'il haïssait, autant qu'homme peut haïr, ne sont pour rien dans cette orthographe, et la particule n'est qu'une préposition. Par ailleurs, l'on ne saurait appliquer à l'académicien créole, la satire de Molière contre ce parent de M. Jourdain qui, ayant creusé un fossé autour de son logis, s'appela *M. de Lisle*.

Son grand-père paternel, un Breton de Dinan, étant allé s'établir à Bourbon, fut qualifié du surnom *de Lisle*, pour le distinguer des Leconte restés en Breta-

1. *Aux Morts. Le Vent froid de la nuit.*

gne. Pendant la Révolution, un de ces Leconte défendit bravement la bonne cause, qui n'était pas celle de la Révolution. Sa conduite aurait bien mérité un poème de son petit-neveu, si le petit-neveu n'avait été absorbé par l'admiration des grands hommes hindous, hellènes et scandinaves. Le poète était, par sa mère, petit-neveu de Parny, créole de Bourbon, lui aussi, et infâme rimeur de la *Guerre des dieux ;* ce qui, si l'on en croyait les doctrines de l'atavisme, expliquerait la morale ordinaire des poèmes *Antiques*, *Tragiques* et *Barbares.*

Toujours est-il que le Breton, né créole, ne se soucia guère plus de la Bretagne catholique. Nous verrons même tout à l'heure en quels termes choisis ce bon fils, revenu des îles, traita la mère-patrie. On sait, par plus d'un exemple, que les Bretons renégats ne sont point renégats à demi : Leconte de Lisle n'a point contredit cette triste règle. Libre après cela aux poètes de l'Université qui riment sur les bords de la Rance, d'appeler Leconte de Lisle un « grand homme ». Il est vrai que, dans les alexandrins où il fut salué de ce titre au collège de Dinan, le 28 juillet 1894, la poésie, très modeste, ne dépasse point la hauteur du sujet : Leconte de Lisle, vivant, en eût frémi. Qu'on en juge par ce morceau, celui qui termine le discours prononcé à la distribution des prix :

... A ces noms illustrant ce collège et la ville
Il faut joindre celui de Leconte de Lisle :
Grand poète, hier mort ou plutôt immortel,
Qui fut élève ici, né sous un autre ciel.
Suivez par le travail ces glorieuses traces :
Préparez vos esprits dès les plus humbles classes ;
Fortifiez vos cœurs ; cherchez la vérité ;
Instruisez-vous, enfants de l'Université [1].

1. *Revue de l'Enseignement*, 11 octobre 1894, p. 299.

Tout jeune, au sortir du collège, il voyagea pour affaires jusqu'aux Indes et aux îles de la Sonde. Les affaires menées par des hommes de génie ne réussissent pas toujours à souhait : le jeune Leconte en fit l'expérience. Mais en voyageant il s'instruisit. Il put voir, de ses yeux, les djungles vraies, des brahmes et autres buveurs de l'eau du Gange, des tigres, des lotus, des serpents à foison, des divinités très vilaines à profusion, devant lesquelles des milliers de créatures humaines frottées de bouse de vache s'allongent à plat ventre ; et de tout cela, le poète voyageur, aidé d'une traduction des *Pourânas* et autres « fouchtras du Ramayana » (comme un homme d'esprit appelle les contes bleus de ma mère l'Oie hindoue), allait se créer la patrie poétique de son imagination.

Pendant quarante années, à Paris, tout en coudoyant les bourgeois en paletot qui trottent sur le macadam, tout en frayant avec les Pindares modernes qui chantent le *Petit Épicier de Montrouge*, Leconte de Lisle, poète de *Baghâvat* et de *Mâya*, rôdait par le souvenir autour des monstrueuses pagodes de Bouddah ; au roulement banal des omnibus, le long des quais de la Seine où jaunissent tant de poèmes, il se plongeait, par la pensée, dans les boues jaunâtres du Gange ; il assistait, sous les lianes, au réveil des crotales, au sommeil des quadrupèdes, aux ébattements des quadrumanes, qui,

> Sans remuer leur tête ou leurs reins au poil ras,
> A la branche qui ploie appendus par la queue,
> Laissent inertement aller leurs maigres bras (1).

Les admirateurs des *Poèmes Antiques* et *Barbares* n'ont point failli à rebattre, en l'honneur du poète créole,

1. *Le Calumet du Sachem.*

la théorie des influences du milieu et des effluves de l'île natale où nagea sa jeune fantaisie. A les ouïr, ce serait parce que Leconte de Lisle est né sous les tropiques, qu'il étala une imagination si colorée, et trempée dans toutes les nuances chaudes de l'arc-en-ciel. Belles explications, qui expliquent peu de chose, ou qui expliquent mal une chose à moitié vraie. Pourquoi tant d'hommes nés sous les tropiques (sans parler des nègres) sont-ils incapables, je ne dis pas d'écrire, mais de comprendre les poèmes colorés et chauds que les gens du Nord admirent et achètent ?

En général, ce ne sont point les scènes, colorées ou non, parmi lesquelles on naît et grandit qui frappent le plus vivement l'âme ; on y est si vite fait ! Ce ne sont pas toujours celles-là qui secouent le plus fortement l'imagination créatrice. Est-ce à Besançon, est-ce aux Feuillantines, que l'imagination de l' « enfant sublime » s'éveilla ? N'est-ce pas plutôt le contraste des spectacles d'Espagne avec les scènes paisibles de France, qui, sous le soleil brûlant de l'Andalousie, au pays du Cid Campéador, des tambours de basque ou des « grelots des mules sonores », révéla au jeune Hugo sa puissance de flamboyer et de bruire? Quoi qu'il en soit, Leconte de Lisle lui-même a conté que ce ne furent point la mer, les montagnes, les chauds spectacles du ciel natal, qui lui enseignèrent la poésie. Ce ne fut point, pour employer le style pompeux, le livre de la nature : ce furent les *Orientales* de V. Hugo.

Sans doute, il a consacré environ une demi-douzaine de ses poèmes, *Barbares* ou autres, à des souvenirs du pays natal : *le Manchy*, *la Fontaine aux lianes*, *la Ravine Saint-Gille* ;... mais cela fut rêvé tout à côté des prés

fleuris et des quais de Paris qu'arrose la Seine. Ce qu'il a le mieux saisi et rendu, ç'a été l'Inde des brahmes, vue à travers les songes creux des védas, *ægri somnia ;* ou la Grèce fabuleuse, — non point celle de Botzaris ou du roi Georges Ier, — aperçue, à la loupe, dans les chefs-d'œuvre classiques.

En 1847, Leconte de Lisle vint se fixer à Paris, où il crut trouver, grâce à la révolution qui fermentait déjà et bouillonnait, une carrière digne de ses talents, pour lesquels il cherchait un emploi. Il se lança dans cette aventure avec la fougue de la naïveté, ou, plus exactement, avec l'ambition résolue d'un homme qui n'a rien à perdre. Si l'on en juge d'après certains échantillons de sa prose, d'une prose de club ou de taverne, il flambait alors pour la République ; non pas seulement pour celle de Ledru-Rollin, mais pour celle de Robespierre : il était marri et navré d'entendre qualifier de *crimes* les beaux exploits de 89 à 93 ; il hurlait contre le « hideux royalisme » (l'expression est de lui) ; ce créole prononçait que le peuple de France était imbécile ; que le peuple de Bretagne, nommément, était un ramassis d'idiots. Il était allé à Dinan avec le généreux dessein d'étendre parmi ses compatriotes le règne de la *liberté*, de l'*égalité*, de la *fraternité* et de toutes les vertus qui allaient éclore au soleil de juin. Mais, hélas ! les Bretons avaient alors la tête dure, et le prophète, fraîchement débarqué des îles, prêcha dans le désert. Écoutons les jérémiades qu'il versait dans le sein d'un ami, à la date du 30 avril 1848 :

Que l'humanité est une sale et dégoûtante engeance ! Que le peuple est stupide !... Que le grand diable d'enfer emporte les sales populations de la province ! Vous vous figurerez à grand'

peine l'état d'abrutissement, d'ignorance et de stupidité naturelle de cette malheureuse Bretagne.

Mais, si la stupidité naturelle des Bretons ses frères le désolait à ce point, la stupidité non moins naturelle de toutes les sales populations de France le mettait hors de lui. Il constatait avec amertume que la République avait été et était encore « la proie constante des crétins et des traîtres » ; après quoi, il s'exclamait, la mort dans l'âme : « Je ne désespère pas d'aller crever au Mont-Saint-Michel. » Le *tyran* qui survint épargna au poète le triste espoir d'aller crever sur le rocher normand au Péril de la Mer ; il n'alla pas davantage trôner sur les rochers normands de Jersey, comme le Prométhée qui revint de là s'asseoir sur le velours de l'Académie. Leconte de Lisle, désabusé, découragé de la politique qui ne le menait à rien, pas même au Mont-Saint-Michel, n'essaya plus de se faire une place sortable que dans la république des lettres. Le volcan de 1848 ne jeta plus sur le monde, pendant vingt ans, que des rimes et des strophes.

Il jeta aussi de la prose, d'où jaillissaient encore des éclairs de révolution. Les *Poèmes antiques*, parus en 1852, débutaient par une *Préface* tapageuse. Leconte de Lisle y déclarait, sans modestie et dans une langue médiocre, que, de Pindare jusqu'à lui, il n'y avait pas eu de poésie, ou si peu que pas n'était besoin d'en parler. Découpons quelques lignes où se condensent toutes les emphases de ce morceau :

Depuis Homère, Eschyle et Sophocle, qui représentent la poésie dans sa vitalité, dans sa plénitude et dans son unité harmonique, la décadence et la barbarie ont envahi l'esprit humain. En fait d'art original, le monde romain est au niveau des Daces et des Sarmates ; le cycle chrétien tout entier est barbare...

En résumé, depuis les Grecs jusqu'aux *Poèmes antiques* de 1852, rien ; « les maîtres se sont tus ou vont se taire » ; mais j'arrive et je parle. Deux mille ans de christianisme et de chefs-d'œuvre en toute langue, cela ne vaut pas un fétu ; tout cela est « incohérent » et usé. Le dix-septième siècle n'est pas ; mais je suis ; le dix-neuvième est à son aurore ; voyez. La *Préface* fit du bruit dans le Landerneau des poètes et des critiques ; Gustave Planche, oracle des *Deux-Mondes*, se plaignit : « La *Préface* de M. Leconte de Lisle prouve, jusqu'à la dernière évidence, que le maniement de la mesure et de la rime n'enseigne pas les lois les plus élémentaires de la prose. Les idées les plus justes ont besoin d'être présentées sous une forme claire et précise ; or, M. Leconte de Lisle semble dédaigner résolument la précision et la clarté (1). »

Il les dédaigna toujours, même en vers ; sauf pour les détails où il photographie les objets ; pour l'ensemble, cela flotte, cela se déroule longuement, et cela s'embrouille. Comme l'artiste malheureux dont Horace dit la mésaventure en sa *Lettre aux Pisons*, Leconte de Lisle sut dessiner des ongles et sculpter des boucles de cheveux ; incapable de composer un tableau ou d'achever une statue : *Infelix operis summa.* Mais il n'eut pas de peine à comprendre que les tapageuses affirmations de sa *Préface* le serviraient mal auprès des puissances, sans l'aider beaucoup chez les libraires. Il devint prudent ; la *Préface* disparut et n'a point revu le jour.

Vers ce temps-là, Sainte-Beuve, grand maître de la renommée, découvrit le poète, qui avait lu en sa pré-

1. *Etudes littéraires*, édit. de 1855, p. 283.

sence : *Midi, roi des étés.* Il en parla ; il cita *Midi* et proposa aux admirations de la postérité ce poète « jeune, mais déjà mûr, d'un esprit ferme et haut, nourri des études antiques et de la lecture familière des poètes grecs (1). »

D'autres volumes parurent, de ceux qui se vendent peu, mais qu'on vante fort dans les petits cénacles et les petites *chambres bleues*, où l'on pose pour le fin du fin : *Poèmes et poésies*, en 1854 ; *Poèmes barbares*, en 1862 ; puis des traductions, en prose, de Théocrite, de l'*Iliade*, d'Hésiode, de l'*Odyssée* ;... elles étaient émaillées de noms grecs, écrits à la française : *Akhilleus*, *Phoibos*, *Héphaistos*, *Iakkos*.... tout l'Olympe, diapré de lettres parasites. Malgré cet amoncellement de vers et de prose, Leconte de Lisle était encore, aux environs de la quarantaine, un poète, comme dit L. Veuillot, « des plus connus comme ignoré (2) » ; et si j'en crois M. de Pontmartin, nombre d'honnêtes gens étaient tentés de s'exclamer, en entendant parler de M. Leconte de Lisle, le poète : Comment ? *comte ?...* Je ne savais pas que le poète Delille fût *comte !*

Peu à peu cependant, quelques initiés fréquentèrent chez ce maître ; Leconte de Lisle ne pontifia jamais comme Hugo, qui jouait si sérieusement, à grand renfort de cymbales, en face de l'univers et de l'océan, son rôle de dieu et de prêtre de ce dieu-là ; l'auteur de *Baghâvat* dogmatisait à huis clos, pour la petite paroisse ou confrérie des *impeccables*, des *impassibles*, des *impersonnels ;* il était déjà, et il fut toujours, selon le mot piquant de M. A. France :

1. *Causeries du lundi*, t. V, p. 315.
2. *Mélanges*, 3e série, t. III, p. 665.

« l'abbé crossé et mitré des monastères poétiques ([1]). »

En 1866, il comptait ses fervents comme Bouddha ; il avait même des pèlerins comme Mahom : c'était une caravane de quelques jeunes gens, chez qui la rime n'avait pas attendu le nombre des années. M. François Coppée était de ceux-là ; dès l'âge de vingt-deux ans, il faisait son pèlerinage hebdomadaire chez ce demi-dieu « au visage apollonien », dont le Parnasse s'élevait en pays plat, le long du plus paisible des boulevards de Paris.

Jeune parnassien, dit-il, respectueux et timide, nous allions tous les samedis soir, avec autant d'émoi qu'un hadji va à la Mecque, passer la soirée chez Leconte de Lisle, qui demeurait au quatrième étage d'une maison du boulevard des Invalides ([2]).

On y débitait des vers ; et, en guise d'eau d'*Hippocrène*, on avalait des tasses de thé au kirsch. Mais sur ce Parnasse, les fidèles buvaient, avec le thé, les dogmes littéraires du moderne *Phoïbos Apollon ;* dans cette Mecque, ils buvaient les doctrines du *penseur ;* car il était réputé penseur, tout comme il était tenu pour aède infaillible. L. Veuillot le constatait gaiement, au mois d'octobre 1869, lorsque parut *Kaïn :*

En philosophie, comme en poésie, c'est un chef d'école, un pontife. Au *Parnasse contemporain*, passage Choiseul, on le considère beaucoup. Quarante-neuf enfants d'Apollon, garçons, filles et vénérables, garnissent ce parnasse ; tous grands rimeurs, et la plupart pareils au *pullus onagri* de l'Ecriture, le petit de l'onagre, qui dresse son oreille pointue vers le ciel et qui dit : *Je suis libre* ([3]) *!*

Après la publication de *Kaïn*, Napoléon III lui offrit

1. *La Vie littéraire*, 1889.
2. *La Patrie*, 25 juin 1883.
3. *Mélanges, loc. cit.*

la croix d'honneur ; depuis plusieurs années, il servait une jolie pension de 300 francs par mois à un si habile homme qui célébrait si vigoureusement l'arrière-grand-oncle de Troppmann. Quatorze ans plus tard, la troisième République l'éleva au grade d'officier dans la même légion d'honneur, vers le temps où il publiait ses plus gros blasphèmes rimés contre l'Eglise et JÉSUS-CHRIST ; et, en 1894, il allait obtenir la croix de commandeur en ladite légion ; mais la mort a brusquement enlevé le Président qui devait décerner le titre et le poète qui devait le recevoir.

Au lendemain du 4 septembre 1870, le poète eut vite fait d'oublier le souverain qui l'avait décoré et pensionné ; les poètes sont chose légère : ils ont la mémoire mobile (sont-ils les seuls ?). Sedan produisit sur celle de Leconte de Lisle l'effet rapide que le lotos produit sur les dévots de Vishnou. Une fois l'Empire effondré, Leconte de Lisle oublia l'empereur ; et longtemps avant d'insulter, en pleine Académie, à la gloire de l'autre empereur, il se hâta de publier un *Catéchisme populaire républicain*, dont les déclamations folles révoltèrent justement les députés conservateurs. Ce pamphlet fut dénoncé à la tribune de Versailles.

Il est vrai que le poète avait en cette occurrence joint la réflexion à la hardiesse. Il avait imprimé son *Catéchisme* sans nom d'auteur. Vers la même date, avec la même audace tempérée de circonspection, il imprimait lui-même une *Histoire populaire du christianisme*, dont le *Temps* se tait, et que Larousse met à l'Index, ou peu s'en faut ; déclarant que cette *Histoire* n'est pas écrite pour tout le monde. En bonne justice, elle n'est écrite pour personne, car personne n'a le droit

de lire des mensonges blasphématoires. Néanmoins, en dépit des plaintes portées à la tribune par des députés catholiques, le gouvernement de M. Thiers récompensa promptement l'auteur anonyme des deux libelles ; on le nomma bibliothécaire du Sénat ; et la pension servie naguère par l'Empire se convertit en émoluments de cette sinécure.

Installé dans la bibliothèque solitaire du Luxembourg, Leconte de Lisle vécut à son aise et continua de rimer, sans être trop dérangé par les visites de ses clients, les Pères conscrits du Sénat ; le poète-bibliothécaire s'étonnait fort, paraît-il, quand il s'entendait demander un volume : probablement il connaissait mieux les dernières éditions du *Mahâbhârata*, que les rayons où gisent les œuvres de Justinien et de Cujas.

Du Luxembourg à l'Odéon, il n'y a que la rue. En 1872, Leconte de Lisle fit représenter à l'Odéon les *Erynnies*. Pour comprendre cette tragédie française, il fallait d'abord savoir le grec à fond. Les simples bacheliers n'y pouvaient mordre ; et les bourgeois, le gros public, ne court guère au théâtre pour l'amour du grec. Ceux qui étaient venus là, moyennant leur triobole — je veux dire, leurs cent sous — dans le dessein d'être attendris, écarquillaient vainement les yeux et les oreilles. Et combien se dilatèrent en un franc rire, quand on entendit le vieillard *Talthybios* entretenir fort gravement le vieillard *Eurybatès*, de « cuisses de bœuf lourdes de double graisse » ; puis *Eurybatès* répondre non moins gravement à *Talthybios* :

Pour nous, ayons un bœuf sur la langue. Silence !

Le succès des *Erynnies* fut tel, que l'Odéon refusa

l'*Apollonide*, autre drame, où le bibliothécaire du Luxembourg parlait, en français, le meilleur grec du monde.

Assez maltraité au théâtre, Leconte de Lisle se tourna vers l'Académie. Il tenta un premier essai, puis un second ; il obtint deux voix, dont l'une, celle de V. Hugo : du moins on le dit ; le candidat le crut, et, pour se consoler, il écrivit à « l'homme immense » un remerciement qui divertit médiocrement les autres académiciens : « Vous m'avez nommé ; je suis élu. » Par malheur, même à l'Académie, *un* n'est pas l'équivalent de *trente-neuf ;* au surplus, la voix était-elle bien celle de V. Hugo ? D'aucuns en doutent encore.

Leconte de Lisle conquit le fauteuil, mais sur le tard, en 1886 ; il avait soixante-huit ans, ce qui n'est plus la jeunesse, même pour un immortel. Il s'était laissé devancer en ce Temple de mémoire par ses disciples, MM. Coppée et Sully-Prud'homme. Au mois de mars 1887, il y vint prendre sa place et déclara qu'un tel honneur était pour lui « aussi grand qu'inattendu » ; puis, après un éloge, très faible, du prédécesseur, dans une prose très pâle, le vieil auteur des *Poèmes barbares* épancha sa bile et ses phrases usées contre la foi chrétienne et contre les grands siècles où le CHRIST était en France, comme dit Jeanne d'Arc, « premier servi. »

Chose singulière et vraiment inattendue, celle-là : l'Évangile trouva sous la coupole Mazarine un défenseur sur lequel on ne comptait guère. M. Alexandre Dumas, qui n'est point, on le sait du reste, un partisan acharné de la morale évangélique, rappela au nouveau confrère qu'il y avait chez l'humanité, depuis quelque

deux mille ans, un petit livre dont la doctrine était supérieure aux rêveries des poètes, et qui avait changé la face du monde. C'était une leçon, encore bien qu'elle fût d'un tour académique et d'une autorité restreinte. Si notre mémoire est fidèle, on applaudit ; et certes, M. Alexandre Dumas n'a jamais obtenu de battements de mains qui vaillent ceux-là.

En 1884, Leconte de Lisle avait publié ses *Poèmes tragiques*. Du jour où il fut parvenu sur le faîte, j'entends à l'Académie, il se reposa. De temps à autre néanmoins, il sortait du nirvâna académique, pour offrir au public lettré quelque poème ; de ceux qui se logent dans la *Revue des Deux-Mondes*, et où il amoncelait plus d'adjectifs que d'idées : il était essoufflé. Nous avons signalé dans les *Études* [1] une de ces œuvres séniles, dont les blasphèmes et les strophes poussives auraient fait bâiller jusqu'aux fauves des djungles. Naguère encore, il chanta, du même ton, dans la même Revue, l'histoire bien vieille de cette jeune personne de Phénicie qui avait nom Europe, et qui, longtemps avant l'invention des bateaux à vapeur, navigua sur les épaules d'un taureau à travers le Bosphore et les Échelles du Levant. Ce fut une des dernières primeurs qu'il servit aux abonnés de M. Buloz.

Même depuis son entrée à l'Académie, le poète a joui d'une gloire qui n'éblouit point les passants. Il eut des disciples dévots jusqu'au fanatisme et persuadés que *Kaïn*, *Baghâvat*, les *Nornes* sont le *nec le plus ultra* des merveilles humaines ; mais le nombre des admirateurs chauds est petit. Leconte de Lisle n'est jamais

1. 15 novembre 1890.

monté, ou, si l'on veut, jamais descendu jusqu'à la popularité. Il avait dit, lui aussi, pour son compte : *Odi profanum vulgus ;* s'adressant à la « plèbe carnassière » :

Dans mon orgueil muet, dans ma tombe sans gloire,
Dussé-je m'engloutir pour l'éternité noire...
Je ne danserai pas sur ton tréteau banal (1)...

Les poètes ont tous de ces dédains, qu'ils se hâtent de traduire et de proposer à l'étonnement du public ; mais n'est-ce pas souvent une autre façon de crier : Faites donc un peu attention à moi ; je ne suis pas tout le monde, et je ne ressemble guère à tous ces imbéciles ! Tout ce qui se débite, en vers, contre la gloire, l'argent, la popularité, cette « gloire en gros sous », c'est du mépris qui ressemble furieusement à de l'amour ; le poète déclame contre tout cela ; donc, tout cela ne lui est pas indifférent. Personne n'a, autant que V. Hugo, répété à l'univers :

Quant à flatter la foule, ô mon esprit, non pas (2) !...

Or chacun sait avec quelle âpreté Hugo quémanda les applaudissements de la foule, — et de quelle foule !

Quoi qu'il en soit du sentiment qui dicta ces vers à Leconte de Lisle, il est certain que la renommée et la fortune n'ont coulé autour de ce poète de bronze qu'à petits flots, à petit bruit, *fonte maligno.* Les critiques ont cependant jeté des fleurs et des brindilles de laurier sur ses œuvres de marbre ; on a enchâssé quelques-uns de ses poèmes de marbre, comme des médaillons,

1. *Les Montreurs.*
2. C'est le premier vers de l'*Année terrible.*

dans les anthologies : et les lycéens, qui se croient quelque chose là, pâlissent sur les froids rayons de *Midi roi des étés*. La Sorbonne même, une fois ou deux, si je ne me trompe, a offert ce beau sujet de vers latins aux candidats de la licence ès-lettres. Pour l'auteur, dernier dieu du Parnasse contemporain, c'était, au déclin de ses années, le comble de la gloire classique : être drapé dans la toge de Virgile ; mais Leconte de Lisle n'aimait pas Virgile.

Les prôneurs ont eu le soin de nous conter que ce grand homme au visage apollonien, à l'âme marmoréenne, suivant l'exemple des génies antiques — lesquels ? je ne sais — vivait sur les hauteurs sereines, dans les *templa serena*, au fond de la tour d'ivoire de la pensée, inaccessible aux passions qui troublent ; planant, comme son condor endormi, « dans l'air glacé, les ailes toutes grandes » ; traduisant par sa pose grave cet alexandrin de *Çunacépa* :

Il rêvait comme un dieu fait d'un bloc sec et rude.

« Il vivait, nous dit le chroniqueur du *Temps*, pour un idéal de beauté... dans de calmes extases. »

La vérité est d'abord que ce brahmane si extatique se fâchait rouge contre ceux qui, croyant bien faire, l'appelaient *impassible ;* ensuite, qu'il jurait comme un beau diable contre les critiques grincheux ou « secs et rudes » qui lui mesuraient l'encens et qui glissaient une épine sous une brassée de roses. Certains articles de M. A. France ne répondant point « à l'idée qu'il s'était formée lui-même de son mérite (1) », le calme

1. Lettre de M. A. France, 29 avril 1891. — Appendice de l'*Enquête littéraire* de J. Huret.

vieillard annonça l'envoi de ses témoins à M. A. France. Il avait alors soixante et treize ans bien comptés. Un peu plus, et s'il n'avait reçu de promptes excuses, il s'en allait sur le terrain occire ou pourfendre son critique, à cette fin de lui prouver que ses vers étaient fort bons. Oronte était moins chaud à venger son malheureux sonnet.

Ceux qui rencontraient Leconte de Lisle, le jeudi, sur les quais, non loin de la statue de Voltaire et aux alentours de l'Académie, ou chez l'éditeur Lemerre, ou sous les galeries de l'Odéon, le reconnaissaient vite à sa mine hautaine, à sa figure soigneusement rasée, à sa longue chevelure et au monocle « perpétuellement vissé dans l'œil droit pour dissimuler une lumière éteinte (1) ». L'écrivain à qui nous empruntons ce détail nous assure qu'en approchant du terme, l'auteur de *Kaïn*, « malgré d'anciens préjugés contre la religion chrétienne, avait cessé d'être intolérant. » Nous le souhaitons ; mais nous souhaiterions aussi des preuves. Un autre témoin de ce déclin morne et sans un regard vers l'*au-delà*, nous en fait un tableau qui ne représente guère la fin d'un beau jour. « La vie, écrit-il, n'avait pas donné au poète ce qu'il en attendait, et le poète manifestait son dégoût pour la vie (2). » Le temps était venu où il pouvait s'appliquer à lui-même bon nombre de ses alexandrins lugubres :

Tais-toi. Le ciel est sourd, la terre te dédaigne ;
A quoi bon tant de pleurs si tu ne peux guérir ?
Sois comme un loup blessé qui se tait pour mourir
Et qui mord le couteau de sa gueule qui saigne.

1. Henri Dac, *Le Monde*, 23 juillet 1894.
2. *Le Temps*, 19 juillet.

Encore une torture, encore un battement ;
Puis, rien ; la fosse s'ouvre... [1]

L'influenza l'avait ruiné ; une maladie de cœur l'achevait. Le malade affectait encore « une gaieté toute factice », qui se traduisait en « des jeux de mots tout macabres », dont « l'impression était navrante [2] ». On voulut essayer d'un changement d'air ; Leconte de Lisle partit pour Louveciennes ; il n'avait plus que trois jours à vivre.

On dit que, dans le parc de Louveciennes où il alla respirer une dernière fois, il s'assit un moment sur le banc d'André Chénier. Sur ce banc, le poète moribond cherchait, lui aussi, à quelques heures de la mort,

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyre !

Triste coïncidence ! les deux poètes, mourant à un siècle d'intervalle, furent deux païens, adorateurs des divinités de l'Olympe grec, l'un naïvement, l'autre avec passion ; tous deux peintres d'une nature dont ils avaient soin d'exclure DIEU. Ils étaient tous deux nés hors de France ; tous deux s'éprirent de la Révolution qui étouffe la France ; tous deux eurent du génie ou quelque chose qui y ressemble : le premier ouvrit l'ère de la renaissance romantique ; le second semble la fermer. Leur fin à tous deux est sans consolation, comme leur poésie est sans *Credo*.

Après trois jours d'une douloureuse villégiature, Leconte de Lisle fut emporté par une hémorragie. Nous devons à la vérité d'ajouter qu'au moment de la

1. *Le Vent froid de la nuit.*
2. *Le Temps*, 19 juillet.

crise suprême, la famille dans laquelle il agonisait fit avertir M. le curé de Louveciennes ; mais, malgré son empressement et son vif désir d'être utile à cette âme, le prêtre fut devancé par la mort.

Le lendemain, en attendant le panégyrique qu'un ministre devait prononcer pour glorifier les œuvres, les bienfaits, les vertus de feu Leconte de Lisle, le journal officieux du gouvernement exhalait sa douleur en ces termes émus et soignés :

> Nous perdons en lui un exemple réconfortant, une autorité intellectuelle et morale qui sera malaisément remplacée. On dirait que le sort s'applique à découronner la France. Perdre en deux ans Taine, Renan, Leconte de Lisle, c'est trop de deuils à la fois.
>
> Qui nous consolera ? Qui nous guidera, sur la route incertaine, vers la vérité et la beauté ? (1)

Citer de telles phrases, c'est, je crois, en faire justice. Ce fut autrefois un double axiome que la langue française supportait mal l'erreur et le mensonge ; et que les mots français voulaient tous dire quelque chose. Espérons que notre langue a gardé ces deux privilèges qui furent sa marque distinctive, sa force, sa gloire. Mais, ces mots clairs et francs, à quelle torture on les condamne ! à quelle besogne on les réduit !

## III.

Leconte de Lisle ne laisse en réalité que peu de regrets et point de deuil : mais il laisse une œuvre. Que vaut cette œuvre ?

1. Gaston Deschamps, *Le Temps*, 19 juillet.

On se consolera vite, si ce n'est déjà fait, du départ de cet homme ; quelques initiés, savants et vaillants, liront, reliront peut-être, tel ou tel de ses poèmes *Barbares*, *Antiques*, *Tragiques ;* mais, quoi qu'on ait dit, son œuvre n'est pas un phare : les âmes sérieusement en quête de vérité et de beauté, prendront d'autres guides sur la route incertaine.

Sa doctrine, quand il en a une, mène droit à la nuit; s'il y a des pages, ou mieux, des strophes brillantes dans ses livres, ce sont, pour employer un de ses titres : *Les yeux d'or de la nuit.* Son œuvre entière, au point de vue de l'idée, c'est brouillard ou ténèbres ; au point de vue de l'influence, c'est ruine : elle est faite tout entière de négation et de doute.

Leconte de Lisle n'a établi aucune vérité précise, définie, assurée et rassurante. Loin de là : il a commencé par vouloir démolir le vrai, surtout le vrai révélé de l'Evangile, et le vrai de l'histoire. C'était un révolté et un révolutionnaire, même après ses désillusions de 1848 ; à travers ses poèmes hindous, scandinaves, gaëliques, helléniques, on entend des échos de *Marseillaise.* Depuis la Restauration, ou, si l'on veut, depuis le *Génie du Christianisme*, la poésie française s'était rajeunie aux sources chrétiennes : elle avait cueilli des fleurs et des inspirations dans la Bible, dans les annales des âges de foi. Elle visitait, au moins par l'imagination, les cathédrales gothiques, les cloîtres où les moines avaient prié, les ruines féodales où les chevaliers s'étaient armés en guerre pour DIEU, son CHRIST et son Eglise. Lamartine avait écrit les *Méditations* et les *Harmonies ;* Hugo avait tour à tour manié la *Harpe* chrétienne et la *Lyre* française ; Mus-

set avait laissé échapper de sa pauvre âme l'*Espoir en Dieu;* et quand Leconte de Lisle débutait, V. de Laprade publiait ses *Poèmes évangéliques*. Sur combien d'autres harpes et d'autres lyres passait le souffle du Calvaire !

Leconte de Lisle voulut protester et réagir ; prendre pour thème, non plus les réalités vivantes et fécondes de la foi en DIEU, mais les mythes extravagants du paganisme ; mettre au fond de ses fantaisies, non plus une âme qui chante ou qui pleure, non plus la mélancolie naturelle aux croyants, aux chercheurs de paradis, mais une désespérance voulue ; non plus même le pessimisme qui accuse un tourment intime, mais le néant qui est l'absence totale d'un élan vers la lumière et la vie. Il chante le néant ; il s'en fait un dieu, car il faut bien qu'on se fasse un dieu de quelque chose, durant notre passage dans ce que Leconte de Lisle nomme l' « univers stupide ».

Cet apôtre du néant crie à ses disciples futurs : N'espérez rien ; et si vous avez un cœur dans la poitrine, ayez

Un cœur trempé sept fois dans le néant divin [1].

Sept fois ; pas une de moins ni de plus : c'est le rite du néant. Il est vrai qu'ailleurs, par les lèvres du sage Viçvamithra, le poète déclare qu'on peut échapper au néant : pour cela, il suffit de réciter sept fois (sept fois bien juste) l'hymne sacré d'Indra : et alors on vit.

Du reste, le néant divin, c'est la mort ; mais la mort, c'est la vie ; ce n'est rien, mais c'est tout et elle est

1. *Midi.*

divine : car la mort, c'est la mère de tous les êtres vivants ; elle les reçoit en son sein, comme la sarigue reçoit et cache ses petits :

> Et toi, divine mort, où tout rentre et s'efface,
> Accueille tes enfants dans ton sein étoilé ([1]).

D'où vient que ce sein est étoilé ? Pourquoi ces étoiles ? Serait-ce pour la rime ?... Tout cela n'est pas même la clarté qui tombe des étoiles, — comme a dit un poète qui avait du génie, qui parlait français, et qui croyait en DIEU, créateur des étoiles.

Manifestement, Leconte de Lisle ne sait pas trop ce qu'il dit ; sait-il ce qu'il veut dire ? N'importe ; il dit. Et son refrain est ceci : Vive le néant ! le néant est le néant et Leconte de Lisle est son prophète ; encore qu'il explique imparfaitement en quoi consiste le néant divin où il faut se tremper le cœur sept fois ; et que, selon Baghâvat, autre prophète du néant, il suffise de s'y tremper une fois : le néant étant alors « l'essence première ». Au demeurant, y a-t-il des êtres vivants ? Y a-t-il quelque chose en cet « univers stupide » ? Mystère ! l'auteur de cette belle philosophie s'y embrouille naturellement lui-même, et enfin aboutit à ceci :

> Rien n'est vrai que l'unique et morne éternité :
> Oh ! Brahma, toute chose est le rêve d'un rêve ([2]).

Mais ce rêve, qui le fait ? Est-il vivant ? Si oui, d'où lui vient la vie ? Qu'est-ce que la vie ? A quoi bon la vie ? Mystère de mystère ! La nature, l'histoire, l'huma-

1. *Dies iræ.*
2. *Vision de Brahma.*

nité, l'artiste qui ciselle des strophes, qu'est-ce que cela ? Des phénomènes. Qu'est-ce que les phénomènes ? Des « apparences vaines », des fantômes qui remuent de « mobiles chimères [1] », des ombres chinoises colorées. Mais qui perçoit ces phénomènes ? D'autres phénomènes vains. Malgré leur vanité, est-ce que ces phénomènes ne sont pas quelque chose, joie, douleur, haine, amour? Peut-être, mais cela, c'est le mal. Le but suprême étant le néant, il faut y tendre par le *nirvâna*, l'énervement moral et physique, la torpeur d'un néant voulu, l'étouffement inerte de la conscience.

Mais d'où vient que des « apparences vaines » ont une conscience? Mystère! Essayer de voir cela, c'est sortir du *nirvâna ;* restons-y, laissons pousser nos ongles qui sont aussi des phénomènes. Renonçons au mouvement, au sentiment, à ce qui s'appelle *lutte pour la vie.* Cette conclusion est celle que le diable tire, chez Leconte de Lisle, dans un alexandrin dont il emprunte un hémistiche aux *Cantiques de Saint-Sulpice :*

> Force, orgueil, désespoir, tout n'est que vanité [2].

Sur quoi, le diable de M. Leconte de Lisle se trempe sept fois le cœur dans le néant et se couche pour dormir. Probablement, il s'est lassé à vouloir entendre la doctrine du poète ; chose très fatigante, même pour le diable ; surtout quand il lui faut ouïr ces fatras rimés, ces cauchemars qui s'intitulent : *Aux Morts*, *le Dernier souvenir*, *les Damnés*, *la Mort du soleil*, *Fiat nox*, *Ultra cœlos*, *Requies*, *In excelsis*, *Solvet seclum*,

1. *Mâya.*
2. *La Tristesse du diable.*

*Dies iræ*, *Sacra fames* (que de latin, dans ces « apparences vaines » de français !) ; bref, quand il doit assister à ces « effusions noires vers le néant [1] », qui est la mort, laquelle est « l'essence première » ou la vie, laquelle n'est pas.

« Comprenne qui pourra ! s'écrie M. Jules Lemaître, après avoir essayé de percer le brouillard de *Baghâvat*. Qu'importe ? ajoute-t-il. Il ne faut pas comprendre. Rien n'a de substance, ni de réalité [2]. »

Y a-t-il une âme, dans ce qui est l'apparence vaine appelée *homme ?* Non, sans doute ; sauf peut-être chez les Turcs, pour qui Leconte de Lisle se sent un faible ; car ces bons fils de l'Islam s'en vont, après leur mort, « par delà les étoiles [3]. » Pourtant, rien n'est moins sûr. L'homme ne paraît pas avoir plus d'âme que l'onagre et le chien. Le poète tient cela d'un vieux corbeau qui a une âme, lui, une âme bien chevillée au corps, — vu qu'il était « déjà très vieux quand Abraham est né », — et qui a une langue fortement vissée au bec, vu qu'il dégoise d'affilée la bagatelle de quelques centaines d'alexandrins, aussi rauques que des croassements.

Or, ce corbeau, le corbeau du déluge, qui fait de l'esprit, comme il sied à une bête, affirme qu'il a mangé bien des hommes et qu'il a eu soin d'avaler l'âme avec le cadavre :

> En outre, sachez-le, j'en ai mangé beaucoup,
> Et leur âme avec eux, maître, du même coup [4].

1. Jules Lemaître, *les Contemporains*, 2e série, p. 19.
2. *Ibid.*, p. 24.
3. *Apothéose de Mouça-el-Kébyr.*
4. *Le Corbeau.*

Mais après ce trait d'esprit de maître corbeau, reviennent certains problèmes dont les oiseaux, mangeurs de charogne, n'ont pas à se mettre en peine, et dont les hommes se tourmentent encore : La vie est-elle un bien, ou un mal ? « La vie, répond le poète, est un mal éphémère [1]. »

Et la vertu, maître ? c'est-à-dire le combat, le devoir, la lutte pour le bonheur ? — Tout n'est que vanité ; on ne souffre pas, on ne jouit pas ; rien n'est rien :

> L'angoisse et le bonheur sont le rêve d'un rêve [2].

Mais alors, maître, la morale ? — La morale, c'est la paix ! — La foi ordonne aux chrétiens d'endiguer la passion qui déborde, d'enchaîner et réduire la passion sous le joug de la raison et de la loi. — La morale suprême, c'est la paix ; c'est de supprimer la passion ; c'est de ressembler au bœuf couché, le museau dans l'herbe, l'œil sur rien.

Du reste, le poète, grand prêtre et adorateur du néant, se préoccupe assez peu de ces vieilleries, la morale, la vertu. Par son exemple littéraire, il prêche une vertu moins qu'austère et une morale très libre. C'est toujours là, qu'en fin de compte, les affranchis du *Credo* et du catéchisme se laissent dévaler — fussent-ils par fonction distributeurs des prix Montyon et *couronneurs* de rosières.

Parfois même, ils roulent, de cahot en cahot, dans des ornières où il est assez honteux de choir, honteux d'en parler. Sans doute, il n'est déjà pas très glorieux d'être « ajouté... au fumier des siècles » ; mais en affir-

1. *Les Ascètes.*
2. *Fiat nox.*

mant qu'il aspire à ce comble, le poète veut, dit-il, arriver enfin à ce bonheur incomparable,

> D'être affranchi de vivre et de ne plus savoir
> La honte de penser et l'horreur d'être un homme ([1]) !

Ceci est peut-être encore de la philosophie ; mais n'est-ce point de celle que l'on crayonne sur les murs de Bicêtre ? En tout cas, l'humanité s'est entendu dire des compliments dont elle a droit d'être plus fière ; et les gens de lettres se moquent un peu du reste des hommes et d'eux-mêmes, lorsqu'ils larmoient sur la tombe de Leconte de Lisle : « Nous perdons en lui... une autorité intellectuelle et morale qui sera malaisément remplacée. » — Des *penseurs* de cette force ne laissent point de vide quand ils s'en vont.

Dans tout le grimoire bleu de cette philosophie, « il n'y a pas de place pour une affirmation, » écrit M. A. France ([2]). Et pourtant M. Leconte de Lisle affirme, affirme, affirme : il affirme fortement qu'il n'y a rien ; toutefois il croit fermement qu'il y a *lui ;* selon M. Leconte de Lisle, tout se compose de « mobiles chimères » ; mais il y a cependant quelque chose : son œuvre. « Il ne sait s'il existe lui même ; mais il sait à n'en point douter que ses vers existent absolument ([3]). » Et gare à qui les touche !

Est-il besoin de dire que ce *penseur* se garda bien de pousser la logique de sa philosophie jusqu'à la pratique? En vers, il aspirait au néant, à être « dispersé dans l'immense nature » ; mais dans la réalité de la

1. *A un poète mort.*
2. *La Vie littéraire*, *lib. cit.*, p. 89.
3. *Ibid.*, p. 101.

vie, il ne trempait point son cœur, comme les brahmanes, au bain noir du *nirvâna;* il visait à des réalités palpables, ne fût-ce qu'à l'Académie. On n'a jamais ouï conter qu'il ait été de glace aux louanges ; ni qu'il ait pris les billets de banque de sa pension pour des « apparences vaines », de « mobiles chimères ». La conclusion pratique de sa philosophie désespérante, c'eût été de se noyer ou de se pendre ; ou encore, ce qui est un suicide très beau, de se laisser manger par les fourmis, les abeilles, les papillons, comme le brahme Valmiki. Leconte de Lisle préféra se laisser vivre, être quelque chose, ou même tâcher de réparer l'irréparable outrage des ans et de voiler la « lumière éteinte » de son œil droit.

Après tout, on sent à travers les strophes qu'il forge et lime en l'honneur du néant, qu'il a peur ; quoi qu'il en dise, il souffre ; quoiqu'il pose pour l'invulnérable, il crie ; quoiqu'il comprime ses frissons, il tremble ; quoiqu'il joue à l'homme calme, à l'homme libre, il hait et il ment ; il hait surtout ; car ce philosophe *serein*, ce rimeur impassible, s'épuise en accès de haine contre DIEU et son CHRIST ; ce Titan essoufflé, adorateur d'*Ouranos*, de *Kronos* et d'autres balivernes renouvelées des Grecs, entasse avec frénésie poèmes sur poèmes, Pélion sur Ossa, contre le Calvaire et le Vatican.

C'est DIEU qu'il prend directement à partie, dans le plus fameux de ses *Poèmes barbares :* KAÏN. Caïn, pour Leconte de Lisle, c'est le premier héros de l'humanité ; parce que, le premier d'entre les hommes, il a lutté contre DIEU et dit le *non serviam* de l'enfer. Aussi bien, l'assassin d'Abel, ce n'est pas Caïn ; ce pauvre Caïn avait « vu rouge » ; mais il était innocent

comme les agneaux d'Abel. Que dis-je ? Caïn aimait son cher petit frère, d'amour tendre ; mille ans après sa mort, il lui soupire un air de romance : « Faible enfant que j'aimais !... » Par la plume, ou le « roseau dur » de son poète, Caïn fond de tendresse sur le cadavre de sa victime :

Pâle enfant de la femme, inerte sur son sein,
O victime, tu sais le sinistre dessein
D'Iahvèh m'aveuglant du feu de sa colère :
L'iniquité divine est ton seul assassin.

Bon et doux Caïn ! après mille ans de tombe, il a encore assez de souffle pour exhaler quarante-deux strophes, plus de deux cents alexandrins, contre Iahvèh, c'est-à-dire contre DIEU, seul meurtrier d'Abel. Après quoi, il jure qu'il vaincra DIEU, qu'il le coudra dans un sac de *toile* — pour rimer avec *étoile* — et alors, oh ! comme il sera au comble de ses désirs ! il n'aura rien de plus pressé que de rendre la vie au cher petit Abel :

Et d'étoile en étoile,
Le bienheureux Eden longuement regretté
Verra renaître Abel sur mon cœur abrité.

Et ceci, déclare le poète vers la fin de l'œuvre, fut écrit : « Sur une peau d'onagre en langue khaldaïque ». — On s'en aperçoit bien ! disait Louis Veuillot.

*Kaïn* est la réhabilitation du fratricide Caïn ; comme la *Vie de Jésus* est la réhabilitation de Judas ; comme les dernières élucubrations de V. Hugo sont des réhabilitations du vice et du bagne. A quelles nobles besognes se livrent parfois certains de nos Quarante juges des prix de vertu !

Laissons de côté les conseils que ce Garo impertinent adresse à DIEU, touchant la création et la Providence divines, dans le *Corbeau ;* glissons sur les caricatures des prophètes de DIEU, tracées par ce Michel-Ange au rebours, notamment sur ce portrait, peu flatté, du prophète Élie :

> Son crâne est comme un roc couvert d'herbe marine ;
> *Une* sueur écume à ses cheveux pendants,
> Et le poil se hérisse autour de *sa* narine.
> Du fond de ses yeux creux flambent des feux ardents ;
> D'un orteil convulsif, comme un lion *sauvage*,
> Il fouille la poussière et fait grincer ses dents, etc...
> (*La Vigne de Naboth.*)

Avouez qu'il ne serait pas très gai de rencontrer ce prophète-là au coin d'un bois, ou au coin d'une rue de Paris, sur le coup de minuit. Vraiment Caïn, celui des *Poèmes barbares*, a meilleure mine que ce saint homme.

Quant au poète *barbare*, sitôt qu'il rencontre la pensée de JÉSUS-CHRIST et de son Église, il fouille aussi la poussière, ou de l'orteil ou du poing convulsif. Comme son *Corbeau*, il jette des croassements aigres en frôlant la Croix ; et après avoir bavé sur le roc du Calvaire, il s'en va bien vite sur le Pinde chantonner la prière de Renan à Minerve. — Pardon ! il faut dire : *Pallas Athênê !* Et là, dans un déluge de vers délirants, il célèbre *Hypatie*, cette martyre païenne qui, selon les *Actes* de Leconte de Lisle, meurt pour le culte de Zeus et des autres vertueuses déités que l'on sait.

Par contre, cet académicien, frère de Renan, jure ses grands dieux que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST mourut « désespéré, tremblant, épouvanté » ; et que son Église devra prochainement « sombrer aux flots

mouvants [1] ». Il lui prédit, car il est prophète à ses heures, un règne de deux mille ans, lequel durera jusque vers le déclin du siècle qui aura eu l'honneur de posséder Leconte de Lisle et ses poèmes barbares :

Jusqu'au jour où ton joug, subi deux mille années,
Fatiguera le cou des races mutinées [2]...

Il appuie sur cette date, à mainte reprise ; il en est sûr ; « dans vingt siècles !... » L'an 2000, ce sera la fin du christianisme, qui n'aura pas une minute d'horloge de plus. Il crie au Sauveur, maître du temps et de l'éternité, que

.... Pour user un DIEU, deux mille ans ont suffi [3] !

Quel dommage n'est-ce pas, que le poète soit mort un peu trop tôt, avant l'an 2000 ! Quelle merveille que les deux tours de Saint-Sulpice n'aient pas oscillé sur leur base, au moment où passait le cercueil de ce démolisseur de DIEU ! Les vagues de ses strophes n'ont pas même entamé ce granit.

Ouvrons ici une parenthèse. Leconte de Lisle n'a pas toujours blasphémé contre JÉSUS-CHRIST avec cette frénésie. En 1856, passa-t-il sur cette âme un souffle de foi ? Se laissa-t-elle, un instant, éclaîrer par les rayons du Calvaire ? Ou simplement, l'auteur des *Poèmes antiques* essaya t il de chercher du nouveau dans l'Évangile ? Ou plus simplement encore, n'y avait-il pas là un peu de calcul ? Souvent, au fond du poète sommeille un diplomate. L'Empire montrait, en

1. *Le Nazaréen.*
2. *Le Runoïa.*
3. *L'Anathème.*

ces temps-là, quelque bonne volonté à l'égard de l'Église catholique. Leconte de Lisle conçut-il l'espoir d'attirer sur sa Muse, comme on parlait jadis, l'astre favorable des Tuileries ? Toujours est-il qu'il façonna des vers nouveaux sur un sujet antique et qu'il publia un *Chemin de la Croix*, en quatorze stations, où il suit le drame divin de la Rédemption, depuis le soir de l'Agonie jusqu'à l'aurore de Pâques.

C'est l'Évangile traduit et paraphrasé ; ce qui veut dire affaibli. Mais le traducteur vise à s'exprimer en croyant : il est calme, il ne blasphème point selon son habitude ; et la dédicace du volume porte trois mots qui valent un long poème : « A ma mère ! »

Personne ne parla du *Chemin de la Croix*. L'inspiration en était froide ; les vers étaient pâles ; témoin ce tableau, l'un des meilleurs, où il représente le Sauveur agonisant à Gethsémani :

Enveloppé d'un pan (?) de sa robe grossière,
Il s'agite et frémit, le front dans la poussière.
Ses longs cheveux épars où palpitent encor
Quelques mornes (?) reflets de l'auréole d'or (?),
Traînent confusément dans la fange (?) et le sable.
Il sent gémir en lui la race périssable (?), etc.

Le poète eut-il honte de cette œuvre, ou de lui-même ? Je ne sais ; mais le *Chemin de la Croix* ne figure point dans la collection des Œuvres complètes. Est-ce justice littéraire ? ou remords d'une conscience dévoyée, sur qui pesait ce souvenir de foi chrétienne ?

Ailleurs, il hasarde un tout autre récit de l'Agonie divine. Pourquoi JÉSUS-CHRIST fut-il envahi par la tristesse jusqu'à en mourir ? Suivant l'exégèse de Leconte de Lisle, c'est qu'il entrevit qu'il serait sup-

planté par le Pape ; c'est qu'il aperçut, en rêve, sur les « sept monts » de Rome, une Bête effrayante, ayant « dix mille gueules », dont chacune

> Vomissait sur la terre en épais tourbillons
> Des hommes revêtus de pourpre ou de haillons,
> Portant couronne et sceptre, ou l'épée ou la crosse...

Et tous armés — pour la rime — de la « croix atroce » ; et tous broyant, hachant, ivres de sang et de crimes ; charmante allégorie qui prouve que, pour cet académicien d'esprit, le Pape n'est qu'une horrible *Bête écarlate ;* allégorie d'autant plus spirituelle qu'elle fut écrite sous le règne de Pie IX, le plus doux des rois et des pères.

Leconte de Lisle haïssait la papauté jusqu'à la démence ; et naguère encore [1] il versait sur la robe blanche du grand pape Innocent III une hotte de strophes séniles, que la *Revue des Deux-Mondes* se hâtait de recueillir. Le vieux rimeur n'avait fait que se copier et ramasser quelques bribes de ses anciennes déclamations contre tous les papes ; chacun des successeurs de saint Pierre étant ceci :

> Un être abominable et rapace, acharné,
> Ivre de sa débauche et l'œil illuminé,
> Avec rage plongeant ses longues mains flétries
> En des monceaux d'argent, d'or et de pierreries,
> Qui sonnaient et luisaient, pleins de *flamboiements* [2].

Notons au passage que cet académicien prononçait : *flamboillements*, sans quoi son alexandrin n'aurait eu que onze pieds.

1. Le 15 septembre 1890. Voir *Etudes*, 15 novembre, même année.
2. *Les Paraboles de Dom Guy.*

Donc le Pape est un monstre ; les moines, amis et soldats de ce roi, sont des légions de monstres ; cela va de soi ; ce sont :

> Des monstres en haillons, pareils aux animaux
> Impurs (1).

Ce sont de « vils mâcheurs de patenôtres (2) » ; ce sont d'horribles gueux sans entrailles, des fous sans cervelle, ne songeant qu'à torturer les hérétiques ou à jeter quelqu'un de leurs frères

> Au fond de l'*in-pace* de ses propres ordures (3) ;

fainéants et « engraissés de paresse, comme des porcs gras » (n'est-ce pas exquis ?) ; sauf quand il s'agit d'aller voir cuire ou pendre un mécréant. Alors, ils retroussent « le froc qui leur bat sur les talons », chantent *Amen* et *Alleluia !* en attisant le bûcher ; puis, au retour, ils s'empiffrent de viande et de vin. Oyez plutôt :

> Et tout le long de cette énorme goinfrerie,
> Cent moines très joyeux à la trogne fleurie,
> Entonnant les bons jus de Touraine, plongeant
> Les dix doigts dans la viande écharpée, aspergeant
> De sauces et de vin leurs faces et leurs ventres (4)...

Ah ! qu'en termes galants !...

Dans le moyen-âge, qui fut le règne de JÉSUS-CHRIST sur les peuples baptisés, par les papes, par les moines et les rois, l'aimable auteur des choses qu'on

1. *Hypatie.*
2. *Le Lévrier de Magnus.*
3. *Hieronymus.*
4. *Les Paraboles de Dom Guy.*

vient de lire n'a découvert que des « brutes », des infamies, du sang, des spectacles à faire dresser les cheveux sur la tête ; et, comme dit M. Anatole France, « il ne voit dans le moyen-âge que les famines, l'ignorance, le vice et les bûchers (1). » Sur quoi, M. France prend le soin de contredire cette haineuse poésie, au nom de l'histoire. Je ne sache pas que M. France ait jamais mieux pensé ni mieux dit qu'en cette page où il venge les grands siècles de la chevalerie, de l'honneur, des croisades et des Gestes de DIEU par les Francs.

Veut-on un simple échantillon de ce que dit et pense le chantre de *Kaïn ?* Voici le début du morceau qu'il intitule *Siècles hideux* :

> Hideux siècles de foi, de lèpre et de famine,
> Que le reflet sanglant des bûchers illumine,
> Siècles de désespoir, de peste et de haut mal...

Et cela continue sur ce ton à travers de longs poèmes, tels que : *les deux Glaives*, *l'Agonie d'un saint*, *Un acte de charité*, *les Paraboles de Dom Guy*, *Hieronymus*, *le Lévrier de Magnus*, etc. Lorsque nos aïeux du moyen-âge taillaient, creusaient, découpaient, fleurissaient leurs poèmes de pierre qui sont nos cathédrales gothiques, chaque coup de marteau et de ciseau était un chant, un acte de foi, une prière. Quand Leconte de Lisle ahane à versifier, chacun de ses efforts est un frémissement d'impiété rageuse. J'aime mieux les artistes du granit fleuri de nos cathédrales, leur inspiration, leurs œuvres.

L'auteur des *Poèmes barbares* n'a découvert au

1. *La Vie littéraire*, 1889, *loc. cit.*

moyen-âge qu'un *acte de charité* chrétienne : celui d'une bonne dame de Meaux qui, ne pouvant plus nourrir les pauvres, en réunit six cents dans une grange et y mit le feu. Il n'a trouvé en ce temps-là qu'un ou deux grands hommes ; par exemple, le *Barde de Temrah*, qui meurt afin d'éviter le baptême, et un hérétique brûlé pour avoir nié l'enfer [1]. Voilà qui est beau ; voilà ce qui le touche. S'il n'était par état le poète « impassible », il pleurerait à chaudes larmes sur ces héros de sa façon, de sa guise, ou de sa trempe. Au surplus, il s'apitoie en rimes ruisselantes sur le Juif et le Turc. Oh ! comme il est sensible au sort de l'usurier juif à qui l'on fait rendre gorge ! au sort du Turc que le chevalier, le croisé, « traque, assiège et massacre [2] » ! Selon lui, « un roi chrétien n'est qu'un lâche [3] » ; mais un Turc... c'est la grandeur même. Un Turc daigne cracher sur un chrétien : vite, le poète ramasse ce crachat vengeur et il versifie en l'honneur du Turc et du crachat.

N'est-ce pas que l'âme de ce poète est une belle âme ! que ce digne héritier de Valmiki a fait un admirable usage de son talent ! C'est ce talent lui-même qu'il nous reste à étudier, en examinant d'un peu plus près l'art que le poète déploie, les procédés dont il use, la métrique où il se condamne ; bref, les qualités et les défauts de sa poésie savante, brillante, bruyante et vide.

1. *L'Holocauste.*
2. *Le Lévrier de Magnus.*
3. *Les Inquiétudes de Dom Simnel.*

## IV.

Le talent du poète était riche ; le poète y ajoutait un labeur opiniâtre. Il s'appliquait, il travaillait, il suait, il prenait de la peine ; beaucoup de peine. En contant les prouesses de son héros *Kaïn*, Leconte de Lisle dit que « DIEU *haletait* dans sa création » ; c'est une sottise ; mais c'est qu'il juge DIEU à sa propre mesure. Il haletait dans la création de ses poèmes.

*Création* est un terme audacieux, quand il s'agit de Leconte de Lisle. A-t-il créé ? a-t-il inventé quelque chose ? Les *Védas*, les *Niebelungen*, les classiques grecs, l'histoire écrite par Michelet ou consorts, voilà les filons d'où il extrait la matière poétique. Après quoi, il pétrit, il moule, il forge, il martèle, en haletant ; — tout ainsi que cet artisan du temps jadis, que Boileau qualifie de « laborieux Vulcain » ; ou, pour parler sa langue, c'est un Héphaistos qui chauffe le métal et frappe à coups redoublés sur l'enclume dure.

C'est aussi un érudit, un chercheur de détails précis et de *costume*. Sa poésie vise à la science, autant et plus que celle de Victor Hugo. Le vieil Horace se comparait aux abeilles du mont Hymette qui vont de ci et de là sur les touffes de thym odorant ; Leconte de Lisle butine dans les dictionnaires. En même temps que le dictionnaire de rimes, il feuillette les manuels de Roret, et les in-folio de Larousse. Il n'a rien d'un La Fontaine, « papillon du Parnasse » ; rien d'un Lamartine, qui aligne des strophes comme l'eau coule et comme l'oiseau siffle.

Sa manière rappellerait plutôt celle de son homonyme, le bon abbé Jacques Delille, traducteur lui aussi, puis

ouvrier des *Trois règnes*, des *Jardins*, et de tant d'autres pénibles ouvrages. Il me semble que Leconte de Lisle, avant d'entamer un poème, devait se mettre dans l'état d'âme où était Jacques Delille, quand il composa son chef-d'œuvre, l'*Épître à M. Laurent, à l'occasion d'un bras artificiel qu'il a fait pour un soldat invalide ;* avec cette différence que Jacques Delille se trémoussait à remuer des périphrases pour ne nommer aucun objet par son nom, et que Leconte de Lisle se torturait à entasser des mots pittoresques, exacts, scientifiques, étranges. Tous deux façonnaient des énigmes ; celui-là, des énigmes banales comme des devinettes d'almanach ; celui-ci, des énigmes vagues comme des oracles, compliquées comme des problèmes de haute algèbre.

On l'a remarqué avant nous, Leconte de Lisle n'a guère chanté que les choses lointaines, les civilisations disparues, les pays de feu ou les pays de neige. Son imagination hante l'équateur, les tropiques et les peuples qui ont vécu dans la nuit des temps. L'Inde avec *Baghâvat*, la Grèce avec les *Erynnies*, l'Égypte avec *Néférou-Ra*, l'Arabie avec l'*Apothéose de Mouça-el-Kébyr*, le nord extrême avec le *Runoïa*, l'extrême midi avec le *Bernica :* voilà où sa pensée habite, se complaît et s'étale. Les critiques amis s'extasient devant la profondeur de cette poésie ; les *jeunes* admirent à en pâmer la facilité avec laquelle ce savant Homère de tous les peuples morts entre dans l'âme de tous ces peuples : rien n'est plus hindou, plus oriental, plus grec, plus scandinave, plus *moyen-âgeux ;* plus tout ce qu'on voudra, excepté chrétien et français.

En cela, il y a du vrai ; mais en cela, il y a de l'excès. D'autres, moins enthousiastes, ont mieux vu,

mieux lu dans ces entassements de mots bizarres et d'histoires fantastiques. D'après eux, Leconte de Lisle serait un photographe qui ferait des épreuves curieuses avec de belles teintes, mais qui ne saurait mettre les vues au point, — sauf néanmoins quand il prend les portraits instantanés des plus monstrueuses bêtes de la création. Dès 1855, Gustave Planche avait saisi ce défaut capital des premières œuvres, auxquelles ressemblent les dernières ; il l'avait souligné en une demi-page fort juste, que voici :

> Cette âme si intelligente ne tient compte ni des temps ni des lieux. *Hélène*, le *Centaure*, *Niobé*, interprétés par M. Leconte de Lisle, seraient pour Eschyle et Sophocle de véritables énigmes. Car le poète français, au lieu de s'en tenir à la tradition grecque, encadre cette tradition dans sa pensée personnelle et lui prête un sens qu'elle n'a jamais eu pour des païens...
>
> Le Centaure, dans ce recueil de M. Leconte de Lisle, parle comme un homme qui aurait lu Herder et Spinoza...
>
> S'il faut dire en un mot toute ma pensée, il défigure l'antiquité, quoiqu'il la connaisse. Il a le sentiment du passé ; et cependant les poèmes qu'il vient de publier sont entachés d'un perpétuel anachronisme. Il met sous des noms grecs des pensées qui n'ont pu éclore que parmi nous ([1]).

En un mot, il n'entre point dans l'âme grecque ; il regarde l'Hellade au travers de ses préjugés et il prête aux choses la couleur de ses propres idées. Nos vieux artistes de la Pléiade, moins érudits peut être et beaucoup moins préoccupés de donner de l'esprit aux Anciens, les comprirent à moins de frais, les traduisirent plus ingénument : ceux-là étaient sincères.

Th. Gautier, malgré son penchant bien naturel pour l'auteur des *Poèmes antiques*, avouait qu' « il est parfois

1. *Etudes littéraires*, pp. 287-288.

plus grec que la Grèce [1] ; » et M. J. Lemaître, avec une de ces restrictions dubitatives qui sont une de ses manières d'affirmer, juge finement les prétendues idylles grecques : *Glaucè*, *Klytie*, *La Source* et le reste : « Dirai-je qu'il manque à ces églogues, pour être entièrement grecques, le *je ne sais quoi* que Chénier seul a connu par un extraordinaire privilège [2] ? »

Le *je ne sais quoi*, c'est la naïveté, le laisser-aller du sentiment, le naturel : ce naturel que l'artiste rencontre alors qu'il ne se cherche pas lui-même. Leconte de Lisle est le moins naïf des poètes : Hugo, en dépit de ses poses olympiennes, l'était davantage. On aura beau nous répéter que Leconte de Lisle fut impersonnel ; au fond de toutes ses œuvres, il n'y a que lui ; c'est lui qu'il expose sur ces toiles grecques, hindoues et autres.

En nous étalant... Baghâvat, Çunacépa, Hypatie, Niobé, Tiphaine et Komor, Naboth, Kaïn, Néférou-Ra, le Barde de Temrah, Angantyr, Hialmar, Sigurd, Gudrun, Velléda, Nurmahal, Djihan-Ara, Dom Guy, Mouça-el-Kébyr, Kenwarc'h, Mohâmed-ben-Amar-al-Mançour, l'abbé Hiéronymus, la Xiména (quels héros et quels noms !), les pirates malais, et le condor des Cordillères, et le jaguar des pampas, et le colibri des collines, et les chiens du Cap, et les requins de l'Atlantique, ce poète finalement ne peint que lui, ne montre que sa propre pensée [3]...

La jeunesse symboliste, impressionniste, décadente, s'exclame : « Oh ! comme tout cela est donc attique, védique, celtique, khaldaïque !... » M. A. France dit plus simplement et avec raison : « Oh ! comme tout cela est Leconte de Lisle !... Lui, toujours lui ! »

1. *Histoire du romantisme*, p. 331.
2. *Les Contemporains*, *loc. cit.*, p. 31.
3. A. France, *la Vie littéraire*, *loc. cit.*, p. 103.

V.

Les Parnassiens et leurs héritiers sont aussi profondément remués par l'orthographe du maître ; le Maître ayant une façon d'écrire les noms propres ou les mots antiques peu familière aux bourgeois et aux autres « philistins » de la littérature. Le Maître multiplie à plaisir les *k* et les *kh :* ce qui est, paraît-il, beaucoup plus hellénique, plus arabe, plus khaldaïque. Là où nous autres profanes nous dirions *Chérubin*, *Coran* *Achab*, *Quimper-Corentin*..., il dit : *Khéroub*, *Koran*, *Akhab*, *Kemper*... Il dit : *Korinthe*, *Krète*, *Knémides*, *Khlamyde*, *Khalyfe*. Pour le *Cédron*, le *K* initial ne lui suffit plus ; il écrit *Kidrôn*. D'où, Louis Veuillot se sentait assez vivement induit à écrire, en français, *cuistre* avec un *k*, en parlant de cet aigle ou de ce *kok*, connu sous le nom de *Lekhonte*.

Quant aux autres noms étrangers, il prend à tâche d'en figurer la prononciation antique avec des lettres françaises : Ainsi, *Uheldeda*, *Perséphona*, *Héphaistos*, *Klytaimnestra*, *Poseidôn*,... et, au lieu du soleil et de la lune, *Hélios* et *Séléné*. Pour les noms empruntés aux *pourânas* et au sanscrit, on nous excusera de les laisser où ils sont. Il y faut un luxe de cédilles et d'accents circonflexes qui demandent une application plus qu'ordinaire et sans profit.

Évidemment ce luxe très oriental réjouit l'œil des initiés et des gens de lettres qui réalisent le souhait ou l'ordre de V. Hugo : « Il faut admirer le génie comme des brutes. » Th. Gautier, si peu naïf pourtant, prononçait que le *k* du centaure Chiron transformé en *Khirôn*, lui donnait « un aspect plus farouche ». Il est vrai que

le ciseleur des *Émaux* et *Camées* s'empresse d'ajouter : « Peut-être Leconte de Lisle pousse-t-il la logique de son système trop loin, lorsqu'il appelle les Parques les *Moires*, les destinées les *Kères*, le ciel *ouranos*. Il serait plus simple alors d'écrire en grec [1]. » En effet, ce français-là confine au volapuk.

G. Planche poussait la critique plus loin encore ; il apprenait à ce Ronsard téméraire que son orthographe érudite fourmillait de bévues ; qu'il confondait l'*epsilon* avec l'*êta ;* qu'il écrivait fautivement *Hélios* pour *Hêlios*, *Héré* pour *Hêrê...;* bref, que des innovations de ce genre discréditeraient infailliblement un réformateur qui prétendrait savoir le grec autant qu'homme de France et de Béotie. Le poète semble avoir pris en considération les remarques du critique, et il a, depuis lors, multiplié les accents qui remplacent l'*êta ; Hadès*, *Orestès*... La poésie n'a pas gagné grand'chose à ces conquêtes. Racine ne s'amusait point à écrire : *Ba-Hal*, *Jizrahel*, *Akhilleus*, *Agamemnôn*... Sans aucun souci de *Poseidôn*, il disait bonnement et harmonieusement :

Mais out dort, et l'armée, et les vents, et Neptune...

Au temps jadis, l'affectation de parler grec ou hébreu en français s'appelait pédanterie ; et je crois que cela s'appelle encore ainsi. Vapereau, le compilateur si débonnaire à l'endroit de tant de fantaisies, avouait que l'orthographe racinienne valait bien les noms ornés de *k* et d'*h* et autres consonnes parasites ; que pareille débauche de lettres inutiles ne rendait point les noms propres très « agréables à l'œil d'un Français,

1. *Histoire au Romantisme*, p. 332.

ni harmonieux à son oreille : Akhab, Ba-hal, Ben-Hadad, Ethba-hal, Akkaron, Jizrahel, ne font pas meilleure figure aux noms dans notre poésie que les formes employées par l'auteur d'*Athalie* (1). » Selon Vapereau, il convenait d'abandonner *Héphaistos*, *Séléné*... aux dissertations de l'Académie des inscriptions ; autrement, c'était ajouter un effort de plus à une poésie dont le principal mérite, c'est déjà l'effort. Vapereau avait raison ; cette orthographe n'est qu'un trompe-l'œil.

Elle n'arrive point à couvrir ou à gazer l'erreur et le faux. On serait dans l'erreur et le faux, si l'on jugeait les civilisations disparues ou lointaines d'après les poèmes *Antiques*, *Barbares*, *Tragiques ;* tout ainsi que l'on s'abuserait fort, si l'on jugeait les mœurs, la politique, la religion, les vertus et les vices des Chinois, d'après les porcelaines qui miroitent sur nos cheminées de France.

Si l'on en croyait Leconte de Lisle, ami des Turcs, il n'y aurait dans l'Orient soumis au Coran et au cimeterre, que lumière, fleurs, saphirs, topazes : rien que des saints et des sages et des âmes fières. Que cela se passe de la sorte dans les contes de Schéhérazade et des *Mille et une Nuits*, soit : mais ce sont des contes. Quant à l'Hellade des grands combats, des enthousiasmes patriotiques, des hautes pensées formulées par un Platon ou un Démosthène, le poète n'en a cure ; ses Grecs sont des rêveurs, un peu comme les Caraïbes. Une fois seulement, sur les traces d'Euripide et d'après les textes d'Eschyle, l'auteur des *Poèmes tragiques* a su entrer à pleines voiles dans les idées

1. *L'Année littéraire*, 1862, p. 14.

tragiques du fatalisme grec. Les *Érynnies* sont le chef-d'œuvre de Leconte de Lisle ; ce n'est guère qu'un pastiche d'Eschyle : mais un pastiche très habilement exécuté. Le traducteur et arrangeur n'avait pas à y mettre du sien, et il avait minutieusement étudié son modèle ; à cet égard, c'est une merveille.

## VI.

Il n'en va pas ainsi des compositions où le poète joue à l'historien. Dans ses légendes des siècles — de siècles qui n'ont pas existé — on ne trouve pas plus que chez V. Hugo un héros vrai, qui fasse honneur à l'humanité ; point de belles, grandes et nobles âmes : des muscles tendus, des cris farouches, du bruit, du bariolage ; rien d'humain.

D'où il suit encore que les récits, presque toujours fort longs, où il s'aventure sont heurtés, n'aboutissent point, ou tombent dans un vague qui touche au cauchemar, dans une monotonie qui agace ou endort. « *Baghâvat*, disait Gustave Planche, est une sorte de défi porté à l'esprit de notre nation. » Et combien d'autres défis ! Tous les développements se ressemblent : des histoires vaporeuses se déroulent dans des brouillards bleus ou gris. « On voit et on entend des choses dont on ne se rend pas compte ; d'immenses ombres farouches, qui s'allongent dans de fausses ténèbres et dans une fausse lumière, escortées d'immenses bruits confus (1). »

Pas une vérité fortifiante, où l'on s'accroche au

1. L. Veuillot, *loc. cit.*, p. 675.

milieu de cette buée ou de ces brumes ; pas une émotion généreuse qui repose l'âme. Ce sont des prétextes à descriptions, des canevas pour arabesques. Presque partout ces récits, comme dit Th. Gautier, sont « inextricablement touffus comme les jungles où se rase le tigre, où se lève le cobra capello, où le singe descendant d'Hanouman rit et grince des dents, suspendu aux lianes [1]. »

Nous avons dit que, dans leur ensemble, les poèmes *Antiques*, *Barbares*, *Tragiques* étaient de méchants livres ; de ce jugement nous ne retirons rien : mais nous reconnaissons volontiers qu'ils se défendent par l'ennui qui s'en dégage ; l'ennui filtre et suinte des poèmes les plus fameux, et l'on s'y trempe sept fois, à chaque lecture un peu prolongée. Il est impossible à un honnête homme jouissant de ses facultés, fût-il doué d'un courage doublé de patience, d'en lire six pages de suite sans bâiller formidablement, comme le tigre qui digère en face du Gange. Au mortel incomparable qui lirait, par exemple, *Khirôn*, je promettrais une fleur de lotos verte, éclose à la cime des Kunchinginga. Essayez, si le cœur vous en dit, en commençant par *Thestylis ;* on est ébloui au bout de vingt ou trente vers. Cela continue, cela se prolonge, cela écrase. Chez V. Hugo, le maître des amplificateurs, on trouve aussi de ces avalanches : mais du moins V. Hugo est amusant par quelque endroit ; il y a des lueurs qui jaillissent, des vers énormes qui éclatent, des métaphores qui dérideraient Caton, même atteint d'hypocondrie ; il y a plus d'une fois des idées :

> Et la grenouille idée enfle le livre bœuf.

1. *Histoire du Romantisme*, p. 334.

Chez Leconte de Lisle, c'est toujours la même chose : et toujours si peu de chose ! Il n'a point le don d'être gai ; encore qu'il lui arrive, sans le vouloir, d'être assez drôle ; ainsi, dans les *Plaintes du Cyclope*, lorsque Polyphême, voulant gagner les bonnes grâces de je ne sais quelle déité aquatique, lui dit, avec un sourire de Cyclope :

> Je brûlerai mon œil qui m'est cher, et mon âme.

M. de Pontmartin, l'aimable et spirituel liseur, renonçait à suivre le poète le long de ces sentiers enchevêtrés et monotones ; il craignait d'y « tomber haletant, faute d'un souffle d'air et d'une goutte de rosée [1] ». Le pire, c'est que, le long de ces sentiers, on ne sait où l'on va : son ciel étouffe, son soleil brûle, sa nature tout entière inquiète, ses monstres s'enroulent autour de l'âme : toute sa poésie — c'est un mot de M. de Pontmartin — est « fauve et tigrée [2] ».

## VII.

Des fauves, des tigres, son imagination et ses livres en sont peuplés : ses poèmes sont une triple ménagerie, un Jardin des plantes, un Jardin d'acclimatation, une forêt vierge. C'est où Leconte de Lisle se surpasse ; c'est un « animalier » ; animalier dans le genre féroce, mais de tous peut-être le plus habile.

Je ne connais dans son œuvre aucun portrait d'homme parfaitement beau ; la plupart de ses héros

1. *Nouvelles Causeries*, p. 276.
2. *Ibid.*, p. 284.

grimacent comme son Fakir, un vieux « demi-nu, maigre et sale », qui arrive chez un Nabab pendant une fête :

La fange de ses pieds souille la soie et l'or ;
Et tandis que l'on danse, il gratte avec ses ongles
Sa peau rude, en grondant comme un tigre des djungles (1).

Autrefois, certains peintres « primitifs » écrivaient au bas de leurs peintures : Ceci est un cheval ; Ceci est un arbre. Franchement, le poète aurait bien fait de dire au bas de sa page : Ceci est un homme. Mais ses bêtes sauvages sont superbes, de pelage, d'allure, de vie. On prétend que le vieux rimeur huguenot Guillaume du Bartas, pour bien composer le portrait de son fameux cheval, se mettait résolument à quatre pattes et lançait des ruades. On serait presque tenté de croire que Leconte de Lisle s'est livré aux divers exercices des êtres qu'il décrit ; que vraiment il a rampé avec ses serpents, chassé avec ses jaguars, ruminé avec ses bœufs, nagé avec ses alligators ; qu'i a vécu dans les bois, sous les lianes, tandis que près de lui, à trois pas,

Les singes oscillaient suspendus aux lianes ;
Tapi dans l'herbe humide et sur soi reployé,
Le tigre au ventre blanc, au souple dos rayé,
Dormait ; et par endroits, le long des vertes îles,
Comme des troncs pesants, flottaient les crocodiles (2).

Ce n'est pas tout à fait ce que nous appelons un paysage printanier ; c'est que, par malheur, notre imagination est tempérée comme nos climats ; dans nos

1. *Le Conseil du Fakir.*
2. *Baghâvat.*

rivières nous n'apercevons d'ordinaire que les carpes et goujons vus et dédaignés par le héron du bon La Fontaine. Regardez un peu les caïmans de Leconte de Lisle :

Les uns, le long du bord, traînant leurs cuisses torses,
Pleins de faim, font claquer leurs mâchoires de fer ;
D'autres, tels que des troncs vêtus d'âpres écorces,
Gisent, entre-bâillant la gueule aux courants d'air.

Admirez le jaguar qui sent l'approche d'un « grand bœuf des pampas » :

Dans l'acajou fourchu, lové comme un reptile,
C'est l'heure où, l'œil mi-clos et le mufle en avant,
Le chasseur au beau poil flaire une odeur subtile,
Un parfum de chair vive égaré dans le vent.
Ramassé sur ses reins musculeux, il dispose
Ses ongles et ses dents pour son œuvre de mort ;
Il se lisse la barbe avec sa langue rose ;
Il laboure l'écorce, et l'arrache et la mord ;
Tordant sa souple queue en spirale, il en fouette
Le tronc de l'acajou d'un brusque enroulement ;
Puis sur sa patte roide il allonge la tête,
Et, comme pour dormir, il râle doucement.

Contemplez l'hippopotame qui passe :

L'hippopotame souffle aux berges du Nil blanc,
Et vautre dans les joncs rigides qu'il écrase
Son ventre rose et gras tout cuirassé de vase [1].

Voilà des vers d'anthologie. Leconte de Lisle est par excellence un poète d'anthologie. Il serait malaisé de mieux faire, même en vers latins de l'*Hermes Romanus:* on voit, on entend ; pour un peu, l'on aurait peur.

1. *L'Oasis.*

L'autre Delille excellait aussi, parmi les habiles de son temps, dans ces tableaux de bêtes. Il y employait toutes ses ressources ; mais le bonhomme était plus adroit à pourtraire les animaux domestiques : il avait fait des chiens, des chevaux (y compris celui de Job), deux chats, un ou deux ânes, un ou deux cygnes, des coqs, des pigeons, un écureuil, des vers luisants, des fourmis — j'allais oublier un canard, celui de Vaucanson. Il avait bien hasardé une douzaine de chameaux et six tigres : mais ses chameaux avaient si peu de bosses, et ses tigres étaient empaillés d'épithètes banales, témoin :

ce tigre impitoyable
Qui se fait du carnage une joie effroyable [1].

Il avait aussi un éléphant, un lion, des serpents et autres créatures dévorantes ; mais apprivoisées et classiques. Ses autres bêtes sauvages de plume et de poil étaient de celles que les Nemrods pacifiques, de Paris ou de la banlieue, vont, pour leur plaisir et sans danger, chasser avec « des tubes enflammés... par le nitre irascible ».

## VIII.

Leconte de Lisle travaille dans le féroce : il dessine, il peint au naturel ; il surcharge ses toiles de couleurs voyantes et chatoyantes, traduisant tout à la fois et produisant des sensations qu'on éprouverait en face de la vraie nature. Incapable, soit par génie, soit par système, d'exprimer les énergiques et nobles émotions de

2. *Les Trois Règnes*, ch. VIII.

l'âme, il se borne à ceci : communiquer aux sens de la vue et de l'ouïe, à force de couleurs et de sons, les impressions vives qui ébranlent les nerfs.

Ses tableaux sont des images d'Épinal fortement coloriées, surtout en bleu, en rouge et en or. Ouvrez les poèmes *Barbares ;* vous avez devant les yeux, à perte de vue, des flots *bleus*, des étangs *bleus*, des lacs *bleus*, des lotus *bleus*, des cieux *bleus*, des rayons *bleus*, des perroquets *bleus*... Dans le seul *Baghâvat*, vous trouverez des sables d'*or*, des abeilles d'*or*, des mouches d'*or*, des boucles d'*or*, des tiges d'*or*, des bracelets d'*or*, des pics d'*or* et les défenses d'*or* de je ne sais quel sanglier peu commun.

C'est le plus remarquable procédé de cette poésie plastique, qui n'émeut point et n'oblige point à penser. Procédé éblouissant ; à la longue, l'éblouissement devient intense : le poète l'adoucit par un autre procédé, celui du rapprochement et du mélange des nuances Ainsi, dans *Sûryâ*, l'Aurore paraît sur l'horizon :

Ceinte de lotus *blancs*...
Elle lie au char *bleu* les quatre vaches *roses*.

Le lecteur le moins clairvoyant ou le moins attentif constaterait ce fait au premier coup d'œil : la poésie de Leconte de Lisle repose sur des épithètes. « L'épithète gronde, rutile, fait vacarme ; et le verbe au contraire, qui devrait luire par lui-même et porter la vie, est terne, défaillant, ou tout à fait invalide [1]. » Un écrivain qui pense et qui veut faire penser se préoccupe avant tout du substantif et du verbe : la vie est là, et la puissance. Leconte de Lisle cherche avant tout l'adjec-

1. L. Veuillot, *loc. cit.*, p. 678.

tif qui marque les contours, les jeux de lumière, la forme. Ses substantifs en traînent un ou plusieurs qui miroitent ou bruissent ; souvent même, c'est une guirlande ou une gerbe. Détachons, sans trop les choisir, ces deux phrases de la *Mort de Valmiki* et de *Juin.*

... Sous les *noirs* bambous,
Les éléphants *pensifs* qui font frémir leurs rides,
Au vol *strident* et *vif* des *vertes* cantharides...
Sous les saules *ployants*, la vache *lente* et *belle*
Paît dans l'herbe *abondante* au bord des *tièdes* eaux ;
Une *rose* vapeur emplit ses *blonds* naseaux.

Poésie matérielle ; avec des chatoiements, des flamboiements, des bourdonnements qui enivrent le regard et qui saturent l'oreille. Personne n'y a mieux réussi que Leconte de Lisle. Personne ne sait comme lui amener, au bout de chaque tirade, à la finale de chaque poème, un dernier vers qui allonge, si j'ose dire, matériellement l'idée ; tantôt par l'agencement, la cadence des mots qui produisent l'image et l'effet :

Et les mondes encor roulent sous ses pieds blancs [1] ;

tantôt par un immense adverbe, gonflant à lui seul tout un hémistiche d'alexandrin : *silencieusement*, *impitoyablement*, *mélancoliquement*...

Vient, passe et disparaît *majestueusement* [2]...
Car les siècles s'en vont *irréparablement* [3]...
*Impérissablement* jeune, innocent et beau [4]....
Montaient et descendaient *épouvantablement* [5]...

1. *Hypatie.*
2. *L'Albatros.*
3. *Hieronymus.*
4. *Kaïn.*
5. *La Bête écarlate.*

et cela revient perpétuellement : Leconte de Lisle est le poète de l'adverbe comme il est le poète de l'adjectif.

Ailleurs, ainsi que dans la *Pucelle* de l'honnête Chapelain, l'impression de grandeur sera attachée à des syllabes pesantes et nombreuses :

Ces tourbillonnements d'étoiles éperdues
Dans l'incommensurable effroi des étendues (1).

Bien plus, ce maître, ce géant, ce Phoibos-Appollôn de notre fin de siècle, s'amuse à des jeux d'harmonie imitative, comme l'autre Delille. Son œuvre en fourmille ; écoutez :

Les fragments de bois sec craquent parmi les pierres (2)...
Plein du cri des chacals et du renâclement
De l'onagre (3)...

C'est par le dehors que cet artiste travaille ; qu'il plaque les effets pour agir sur les sens extérieurs ; n'ayant que des sensations à déterminer et point de sentiments ; se gardant avec scrupule d'ouïr ou d'occasionner un battement de cœur ; car alors il y aurait secousse intime : l'artiste serait moins sûr de sa main et de son instrument, comme le médecin qui arrache un œil et dont le poignet tremble.

Partout on devine l'effort, mais l'effort voulu. L'effort du dernier vers, l'ahan des syllabes qui s'entassent ou se choquent, voilà la signature, le paraphe du maître. Rien d'imprévu dans cette poésie : le poète ne laisse rien au hasard, et très peu au beau désordre dont les

1. *La Dernière Vision.*
2. *Clairs de lune.*
3. *Kaïn.*

vieilles poétiques vantaient les miracles. Horace comparait Pindare à un torrent : *Monte decurrens velut amnis*... Leconte de Lisle est un torrent canalisé.

Pas un de ses mots ne lui échappe ; ils sont pris un par un et enfoncés dans le cadre de l'alexandrin à l'endroit choisi. Les rimes elles-mêmes, ces fugitives et ces rebelles, sont triées, pesées au trébuchet ; toutes riches, ou ce qui vaut mieux souvent, toutes neuves ; d'une justesse, d'une variété que V. Hugo en personne n'a guère dépassées.

Quant aux strophes (la moitié au moins des poèmes *Antiques*, *Barbares*, *Tragiques*, sont écrits en strophes), elles sont d'un métal sonore, jeté dans un moule aux dessins bien arrêtés, aux angles bien saillants : quatre vers alexandrins, ou cinq à trois rimes ; tercets à rimes entrelacées, etc. C'est l'art pour l'art, dans sa plénitude laborieuse, achevée, intellectuellement indigente, moralement inutile ; mais, si l'on ne regardait qu'au travail, au soin, à la patience, au tour de main de l'ouvrier, cela confinerait au chef-d'œuvre.

## IX.

Est-ce à dire que cet « impeccable » ne choppe jamais? Hélas ! en dépit du *labor improbus* où il s'acharne, cet ouvrier habile entre les habiles a pour devise, lui aussi : *Homo sum ;* il courbe la tête sous le niveau de la faiblesse commune ; Homère, et Valmiki sans doute, sommeillent de temps à autre. Leconte de Lisle s'oublie jusqu'à dormir. Pour éviter la monotonie qui étreint son talent, il essaye des heurts, des soubresauts et des bonds. De là, les alexandrins qui boitent, les hémisti-

ches qui vacillent et plient, qui vont de cahots en cahots à la prose la plus plate :

Le café rouge, *par* monceaux, sur l'aire sèche...
C'est une écume *de* toute race, un troupeau...
Dans chacune de *vos* exécrables minutes...
D'un bout à l'autre *de* la salle à voûte épaisse...
Car en ce temps-là, *ceux* qui, dans le monde épars...
Cache la tête *sous* la nappe, ô mon enfant [1]...

Voilà ce qu'on appelle des vers « invertébrés » ; ils pullulent dans les poèmes du Maître. Et je m'étonne fort quand je lis, dans l'*Enquête* de M. J. Huret, que, sur la fin de ses jours, le vieux poète plaidait pour la césure au sixième pied, pour le temps fort à la sixième syllabe. Je comprends mal pourquoi il foudroyait de ses anathèmes les décadents et autres « innocents ratés [2]. »

Il leur donne le plus bel exemple, je veux dire le plus triste, des négligences à l'égard des hémistiches, des césures, du temps fort. Jamais V. Hugo n'a laissé tomber sur un *e* muet l'hémistiche d'un alexandrin. Libre aux symbolistes et autres *innocents ratés* d'aligner les syllabes quelconques et les césures baroques le long de ce qu'ils nomment leurs *vers ;* ces façons-là ne tirent aucunement à conséquence. Mais Leconte de Lisle a écrit, dans *Hieronymus*, un axiome qu'il aurait eu raison de consulter pour sa propre gouverne :

Ne le saviez-vous point ? Qui méprise la règle
N'est qu'un oison piteux qui tente d'être un aigle.

1. Je venais d'écrire mon étude sur Leconte de Lisle, lorsque j'ai vu l'intéressant travail de M. E. Biré dans la *Revue du Monde catholique.* Le docte critique y relève toute une litanie de ces alexandrins boiteux. (Oct. 1894, p. 30.)

2. Ce mot est de M. J. Rameau. — V. *L'Enquête littéraire*, p. 280.

Malgré ses combinaisons savantes de mots sonores, il négligeait le rythme et l'harmonie. L. Veuillot disait du chantre de *Kaïn :* « Il n'a pas le don du rythme, et il ignore que le rythme est aussi une mesure, la mesure exquise de la pensée et du son. »

Boileau veut que le poète évite et fuie « des mauvais sons le concours odieux » ; Leconte de Lisle n'avait cure ni souci de l'*Art poétique :* et il laisse courir les unes après les autres des syllabes rauques, des consonances qui s'entre-choquent, sans aucun agrément pour l'oreille :

> Un rire éblouis*sant s'en*vola dans l'azur (1).
> Elles ren*traient traî*nant quelques lambeaux de chair (2).
> Il se ré*chauffe au feu* de sa jeune vertu (3).
> Il s'ap*proche*, le chef sacré, l'irré*prochable* (4).

Que si l'on y regardait d'assez près, combien relèverait-on de taches dans ce style si limé et poli *ad unguem !* Prenez la première moitié des strophes de *Kaïn* ; vous y voyez : des géants « *pleins* de faim » ; des vieillards qui ont de l'orgueil « *plein* les narines » ; du sable qui est « *plein* du cri des chacals » ; un ange « *plein* des clameurs funèbres » ; le soleil, œil louche (?) et « *plein* d'horreur » ; une vigueur « en *pleine* éruption ».

Dans le poème : *Un acte de charité*, où le poète exhale ses froides ironies contre les « brutes » du Moyen-Age, je cueille cette strophe :

> Les campagnes étant désertes, tout *en* friche,
> Il fallait *en* finir. La Dame résolut

1. *Vision de Brahma.*
2. *Mort de Penthée.*
3. *Khirôn.*
4. *Les Érynnies.*

De délivrer les siens *en* faisant leur salut,
Car *en* charité vraie elle était toujours riche.

Il ne sied pas de corriger des pages couronnées par l'Académie, comme s'il s'agissait d'un devoir d'élève. Notre seul but, en signalant les négligences de ce style soigné, fut de montrer, pour ceux qui veulent voir, comme quoi certains « impeccables » trébuchent, à l'égal des petites gens ; et qu'à tout âge il serait bon de fréquenter l'école.

Non certes que nous voulions refuser nos louanges à ce qui est louable dans cette œuvre qui a tant coûté. Leconte de Lisle a rudement besogné sur sa tâche ; et si Buffon l'avait connu, nul doute qu'il ne lui eût appliqué sa paradoxale définition du génie : « une grande aptitude à la patience. »

Quarante ans de sa vie, Leconte de Lisle a pratiqué le culte de la forme — cette forme adorée des artistes que le fond ne gêne point. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si ce culte-là suffit à une intelligence, à une volonté, à une existence humaines. Nous avons, en maint endroit, manifesté notre opinion sur l'emploi que l'auteur des poèmes *Antiques*, *Barbares*, *Tragiques*, a fait de son grand talent et de sa longue vie.

Ici, n'ayant plus à juger que l'écrivain, nous estimons digne d'éloges cette recherche constante et passionnée du beau, même de ce beau inférieur et en quelque sorte matérialisé ; cet énergique vouloir d'assouplir, d'enrichir toujours plus notre langue, souple à qui sait la manier, et si riche à qui en pénètre les secrets ; ce soin et souci de la correction qui remet vingt fois un ouvrage sur le métier ou sur l'enclume.

Ce perpétuel effort n'est pas sans quelque mérite.

Par malheur, c'est bien comme le disait, il y a vingt-cinq ans déjà, Louis Veuillot, « le perpétuel effort d'Icare, dont les ailes se détraquent et qui retombe... assis [1] ».

1. Mélanges, *loc. cit.*, p. 675.




ALPHONSE DAUDET.



# ALPHONSE DAUDET.



# ALPHONSE DAUDET.

OUS n'offrirons point à nos lecteurs une longue étude sur cet homme qui a beaucoup écrit, que l'on a beaucoup lu et loué, qui laisse trente ou quarante volumes, mais pas une œuvre grande. Nous nous bornerons à glaner dans les feuilles parisiennes du soir et du matin quelques souvenirs, le peu qui reste de la vie d'un homme, même célèbre, même riche d'intelligence, d'esprit et de popularité, mais qui ne fut qu'un homme de lettres. De tout cela, nous essaierons de tirer quelque conclusion pour ceux qui savent voir et qui veulent vivre.

Bossuet parle quelque part de cette poignée de vieux clous que l'on arrache en courant d'une muraille qui tombe ; il n'y a pas, dit-il, de quoi en remplir la main ; et Bossuet compare ce qui reste d'une vie humaine à cette pauvre cueillette de clous dans un mur ébranlé. Quelle image ! et combien vraie, si on l'applique à la plupart des hommes de lettres qui ont brillé en ce siècle qui s'éteint ! Alphonse Daudet fut un de ces écrivains heureux ; il eut vingt-cinq ans de vogue ; il jouit de ses succès ; la critique lui fut douce ; malgré la souffrance physique, il eut la joie de travailler et d'être applaudi jusqu'à la dernière heure. De ses contes, romans, comédies et drames, que restera-t-il ? Un petit recueil de pages choisies, — peut-être.

## I.

A la nouvelle de son agonie foudroyante, il y eut explosion d'oraisons funèbres et de dithyrambes payés,

dans les feuilles publiques. Tout juste, alors, on jouissait d'une accalmie politique et l'on se jeta sur ce cadavre, sur cette renommée. Dans un pays en désarroi, où l'on ne se possède plus, on fait un événement du moindre bruit qui bourdonne le long des boulevards. La mort de l'auteur de *Tartarin* fut égalée à une défaite nationale et qualifiée de « perte irréparable ». Le mot est du *Soleil*, feuille pâle à côté des autres gazettes enflammées, où je vois que la mort de Daudet est « un deuil pour tout le monde et pour les lettres françaises » ; où Zola, le patriote (!), s'écrie : « La Patrie française a perdu une de ses gloires ! » *Figaro* se pâmait : « Partout, dit-il, où l'on pense, où l'on écrit, où l'on parle, une grande tristesse plane. » *Figaro* avait, en ce moment-là, quelques soucis et une assez large plaie au flanc ; mais il oubliait ses chagrins domestiques, pour balancer, autour du cercueil de Daudet, quelques phrases de ce style énorme : « Le vide est immense aujourd'hui dans cette maison, où Alphonse Daudet était dieu (!) non seulement par sa légitimité, mais aussi par le souci unique de chacun d'adoucir les souffrances de son mal. »

Notons que c'est la seule fois que le mot *Dieu* échappe aux plumes boulevardières, au moment où « la postérité commence pour le *Petit Chose* devenu le grand Daudet ». Ceci est de M. Claretie, académicien et grave rédacteur du *Temps*. Citons encore le *Temps*, dont les colonnes grandiloquentes étalent une prose endolorie, officieuse et instructive :

Alphonse Daudet est mort.

Il semble vraiment que le dessein prémédité d'une puissance méchante s'amuse à rendre notre hiver plus noir, notre siècle

plus sombre, notre pays plus pauvre, en nous ôtant, par une sorte de dépouillement méthodique, tout ce qui était la fleur de notre race, la gaieté de notre sol, la parure et l'orgueil de notre patrie.

Ces *thrênes*, qui pourraient être signés de Pindare, ou de Joseph Prud'homme, ou d'un Tartarin qui aurait le verbe haut et le vin triste, sont de M. Gaston Deschamps. Mais, en vérité, n'est-il pas inquiétant d'entendre dire, en français : Plus de Daudet, plus de France !... On comprendrait, à la rigueur : Plus de Tarascon ! Mais ce n'est point parce qu'un romancier vient de disparaître, que l'année et le siècle ont perdu leur printemps, que la France est défleurie, ruinée, finie. — « A lire les journaux français, écrit Paul de Cassagnac, on dirait vraiment que notre littérature est veuve désormais et condamnée à l'éternelle solitude. » Espérons que le veuvage ne durera point et qu'un jour, le bon sens, « gaieté de notre sol et orgueil de notre patrie, » reprendra chez nous sa place mal occupée. — Et passons.

Alphonse Daudet était né à Nîmes, le 13 mai 1840, d'une famille de petits commerçants, où la foi catholique et les traditions royalistes étaient en grand honneur. Sa mère était une vaillante chrétienne ; et les journaux ont eu soin de signaler ce détail, que le chapelet enlacé aux doigts d'Alphonse Daudet sur son lit de mort était celui de sa mère. Lui-même racontait un jour, en plaisantant avec son ami Goncourt, que, vers l'âge de douze ans, craignant d'être vertement semoncé pour une fredaine et sachant le dévouement de sa mère à la sainte Église, il s'imagina de crier très haut : « Le Pape est mort ! » Sa mère fut si impressionnée

de cette nouvelle imprévue, et fausse, qu'elle négligea de fouetter Alphonse, comme il le méritait.

Il y a quelque dix ans, M. de Pontmartin relevait, avec autant de courtoisie que de vivacité, un *oubli* singulier du jeune Nîmois devenu grand romancier de Paris. A Nîmes, pendant l'enfance de Daudet, tout le monde vénérait un prêtre « modèle admirable de piété, d'abnégation, de vaillance chrétienne », le P. d'Alzon, fondateur du collège de l'Assomption. Comment se fait-il, demande l'illustre critique, que, dans un de ses derniers romans, Alphonse Daudet donne à l' « auteur d'un livre obscène le nom de *Dalzon*, nom qui doit nous être sacré, à nous, compatriotes de ce prêtre, de cet apôtre ? (1) » Un enfant de Nîmes, respectueux des gloires de sa ville natale, aurait pu choisir, ou façonner, d'autres syllabes, pour en tirer le nom d'un polisson lettré.

La famille Daudet fut contrainte par la misère d'aller chercher un refuge à Lyon ; et c'est là que le *Petit Chose* grandit, jusque vers l'âge de quinze à seize ans. A cette date, faute de ressources, il dut accepter une place de pion, au petit collège d'Alais ; où il eut à vivre, dit-il dans une langue qui trahit une médiocre reconnaissance, « entouré de cagots et de cuistres ». Le petit éducateur de la jeunesse méridionale se consolait de cette compagnie des cagots, en écrivant ses premiers vers sur son bureau de maître d'études. Enfin, n'y tenant plus, il s'enfuit de cette geôle, de ce « bagne d'Alais », et prit son vol vers Paris : — « J'avais seize ans, je venais de loin, du fin fond du Languedoc où j'étais pion, pour me donner à la littérature... » Il a

1. *Souvenirs d'un vieux critique*, Xe série.

raconté ce premier voyage de découverte ; ces deux jours passés dans un wagon de troisième classe, par un froid de Sibérie, avec de braves matelots qui, pour le réchauffer, lui tendirent leur gourde de *fil-en-quatre*. Il n'avait qu'une pièce blanche de quarante sous, mais un million d'espérances. Son frère aîné l'attendait à la gare, avec un commissionnaire pourvu d'une petite charrette à bras. On jeta dans la charrette la valise garnie de clous et rapiécée. Et en route pour le quartier latin, la littérature, la gloire, la fortune ([1]).

Gloire et forture se firent attendre. On vivait d'un article au *Figaro*, tous les trois mois, payé trois sous la ligne ; puis de quelques autres menus rogatons offerts à des revues. Dans le bagage du voyageur, venu d'Alais pour éclairer la capitale et la conquérir, il y avait naturellement un cahier de vers ; cela s'intitulait *Les Amoureuses*. On le fit imprimer : quatre semaines après, on comptait huit exemplaires vendus. Aujourd'hui, les choses n'iraient pas aussi vite ; huit exemplaires d'un volume de vers signés d'un jeune provincial, enlevés en un mois : ce serait la Californie ! Il se trouva que l'un des huit acheteurs, un vieillard qui probablement avait envie de rajeunir, voulut connaître l'auteur : il en eut pitié et il en fit son secrétaire, avec quatre-vingts francs d'appointements par mois. C'était un flot du Pactole.

Alphonse s'empressa d'acheter un habit d'occasion pour « aller dans le monde ». Il y alla, même et surtout dans celui des théâtres ; et l'on sait par lui qu'une actrice, voyant ce garçonnet si drôlement empaqueté dans cette défroque, au collet monumental et aux

1. *Trente ans de Paris.*

basques en flûte, le prit pour un « prince valaque ».

Trente ans plus tard, les *princes* de la littérature parisienne, Zola et Daudet, narraient gaiement leurs mésaventures du temps jadis. On lit, dans le *Journal des Goncourt :*

1886. Samedi 27 mars. Dîner chez Zola. En prenant le café, Zola et Daudet causent des misères de leur jeunesse. Zola évoque le temps où, très souvent, il avait son pantalon au Mont-de-Piété, et où il vivait dans son intérieur, en chemise.

Daudet, lui, cause de son épouvantable misère, et des jours où il ne mangeait pas, littéralement.

Il m'est impossible de ne pas me souvenir, chemin faisant, d'un autre écrivain qui, lui aussi, avait un frère dans la littérature, comme Daudet et Goncourt ; qui, à vingt ans, était publiciste et ne roulait point sur l'or ; et qui employa ses premières économies, comme Daudet, à se fournir d'une belle redingote chez un brocanteur. Lui aussi, longtemps après, riait encore de sa « première redingote, achetée au Temple, pour gouverner l'opinion des Français [1] ». Celui-là fut, Dieu merci, autre chose qu'un homme de lettres ; bien qu'il ait été et qu'il demeure le premier prosateur de notre siècle. Mais, en outre, il fut quarante ans le soldat de l'Église, des saintes libertés et des nobles causes ; il n'y eut point, à ses funérailles, des ministres et des personnages du Tout-Paris qui s'amuse ; mais on a gravé sur sa tombe ces deux mots, qui résument sa vie, sa mort, son œuvre entière : « J'ai cru ; je vois. »

On assure qu'Alphonse Daudet fut très secourable aux pauvres jeunes gens qui essaient de tenir une plume. J'ai même lu qu'il laissait courir au grand air,

1. L. Veuillot, *Correspondance*, t. III, p. 21.

sur sa cheminée, des pièces blanches et jaunes, sur lesquelles les apprentis littérateurs qui lui faisaient visite, avaient le droit de jeter les yeux et d'allonger la main. Louis Veuillot aida, lui aussi, les gens de lettres malheureux, surtout ceux qui l'avaient vilipendé ; mais, lorsqu'on le priait de pousser un jeune homme vers la littérature, il répondait : « Quand ce n'est pas la plus impérieuse des vocations, c'est le dernier des métiers et celui où le salut court le plus de risques... Je n'en connais point qui mène plus vite à l'enfer, et même à l'hôpital [1]. »

Daudet n'alla point à l'hôpital. Les fées du Midi avaient soufflé sur son berceau et le *Petit Chose* attira sur lui, comme disait Boileau, le « regard des astres favorables ». A Paris, vers 1860, il y avait, sinon des fées, au moins des princesses ; l'Impératrice protégea le jeune poète méridional auprès du duc de Morny, tout comme la princesse Mathilde achemina le jeune Parisien Coppée vers le succès. Morny attacha Daudet à son cabinet ; le petit « employé à crinière mérovingienne, — c'est lui qui parle, — toujours le dernier venu au bureau, le premier parti, et ne montant jamais chez le duc, que pour lui demander des congés », eut des rentes et des loisirs qu'il employait à écrire pour le théâtre et pour tout le monde. Il sut encore les mettre à profit en étudiant de près le haut personnage qui le faisait vivre ; et, douze ou quinze ans plus tard, après la chute de l'Empire, il se servit de ce qu'il avait vu pour crayonner, dans le *Nabab*, une satire contre le duc qu'il estimait « bête et bourgeois [2] ». Le *Nabab*

1. *Ibid.*, t. V, p. 161.
2. *Journal des Goncourt*, 1876, 21 mars.

fut composé pour le journal opportuniste le *Temps :* et c'est là que Daudet se mit en devoir de caricaturer le « duc de *Mora*..., qui s'est improvisé homme d'État de premier ordre, rien qu'avec des qualités de mondain, l'art d'écouter et de sourire, la pratique des hommes, le scepticisme et le sang-froid, habile à donner du sérieux aux choses futiles, à traiter légèrement les choses graves... »

On reprocha vivement, comme de juste, au romancier parvenu cette indépendance du souvenir à l'égard d'un bienfaiteur. L'auteur du *Nabab* répondit aux reproches par des plaisanteries, et conta qu'il s'était soustrait aux avances bienveillantes de Morny, en lui disant avec hauteur : « Je suis légitimiste. » — Légitimiste, il l'était par son éducation ; et, tout petit collégien, à Lyon, il avait écrit une nouvelle toute vibrante de fidélité à l'ancien régime ; mais, après le 16 mai, il fallait faire sa cour à ses nouveaux maîtres les républicains opportunistes, qui aspiraient à monter plus haut, comme *Tartarin sur les Alpes*. En 1879, l'ancien protégé de l'Impératrice Eugénie donna au *Temps* son amère et navrante charge des *Rois en exil* — où, comme dit très bien M. Doumic, il met en scène « l'effritement de la grandeur dans l'exil, la fierté royale entamée par le désarroi des habitudes rompues, par l'énervement de l'attente, des espoirs insensés, des angoisses, des déceptions ; puis, gagnée peu à peu par le laisser-aller, les familiarités, le coudoiement de la rue, la bohème de l'exotisme ;... lente démoralisation, vraie déchéance [1]. » Alphonse Daudet s'acharnait à ces désolantes peintures, juste à l'heure où le comte

1. *Portraits d'écrivains*, p. 280.

de Chambord exilé se montrait, par la grandeur de sa vie et de ses vertus, le seul vrai *roi* de l'Europe ; où le prince impérial allait combattre et se faire tuer au fond de l'Afrique, pour échapper à l'énervement de l'exil. Le romancier choisissait bien mal son heure et ses sujets de satire.

Alphonse Daudet fut un écrivain d'esprit ; ce ne fut point un caractère. Et, s'il eut jamais des convictions, il n'eut point le courage de laisser voir celles qui s'exposent aux grandes représailles, ou à de petits ennuis. Dans son *Immortel*, il s'amuse aux dépens d'un pauvre candidat, qui se remue à droite et à gauche pour retirer de la circulation un livre qui compromet son élection au quarantième fauteuil. Or, il paraît que ce fut son cas à lui-même ; sauf qu'il eut à craindre les colères, non de la pacifique légion des Quarante, mais du régiment, toujours grossissant, des 363. Aux débuts de la troisième République, sous le gouvernement des conservateurs, Alphonse Daudet avait écrit les *Lettres d'un absent*, assaisonnées d'invectives à l'endroit des « dictateurs », qui s'étaient peu couverts de gloire et qui s'étaient livrés à de très malfaisantes besognes. A la tête de la bande marchait le *dictateur* Gambetta. Daudet avait connu ce tribun, bavard intempérant, ce *Numa Roumestan* improvisé homme d'État ; et il en traça un portrait pris sur le vif comme, du reste, tous ses portraits : c'était « Gaudissart et Gazonal tout ensemble ; c'est-à-dire ce qu'on peut imaginer de plus provincial, de plus sonore et de plus ennuyeux... » Mais le vent tourna ; les tribuns et les bavards devinrent de puissants dieux ; et Daudet, installé en 1874, comme critique dramatique au *Journal Officiel*, dont

son frère Ernest était directeur, eut des remords prudents. Non seulement il inséra dans ses *Trente ans de Paris* une amende honorable à feu Gaudissart-Gambetta, mais, « pendant vingt ans, dit M. Charles Maurras, Daudet travailla à retirer les *Lettres d'un absent* de la circulation. Un vieux bouquiniste du quai Voltaire achetait pour son compte tous les exemplaires qui passaient dans les ventes ; en sorte que l'exemplaire rarissime se paie jusqu'à deux louis. »

Alphonse Daudet fut un enfant gâté du succès, mais enfant avisé. L'auteur des *Lettres de mon moulin* avait soin de regarder de quel côté le vent soufflait ;

Il y tournait son aile, et s'endormait content,

sur la foi des zéphyrs qui ne se changeaient point en mistral. Il n'eut que la peine de réussir ; mais ce ne fut pas un héros. Pourtant je ne veux point oublier que, pendant l'Année terrible, il fut soldat et fit son devoir ; et les gazettes se sont égayées de la rencontre du *Colonel* Claretie avec le *Fusilier* Daudet, un soir de janvier 1871, aux environs de la Porte de Versailles. Le colonel et le fusilier devaient, heureusement pour eux, briller sur un théâtre plus propice à leurs talents.

Mais Jules Claretie eut, en outre, la bonne fortune d'enjamber, sans accident, les remparts de l'Institut et d'y cueillir sans fatigue les palmes vertes. Daudet, lui, ne voulut rien être ; ou mieux, il se crut trop grand pour entrer par la porte ordinaire des Quarante. De 1872 à 1880, il forma, avec Flaubert, Goncourt et Zola, une petite Académie où l'on faisait du bruit... comme quatre. Trois fois par semaine, on dînait ensemble au cabaret et l'on causait. On causait même si haut, et,

selon l'expression choisie de Flaubert, on *gueulait* si bien, que parfois, vers minuit, les autres clients appelaient au secours, croyant que l'on s'assassinait. C'était la façon des Quatre de traiter les questions d'art.

Flaubert mourut en 1880 ; et, des trois survivants, deux boudèrent bruyamment la grande Académie : l'autre — on sait lequel — déclara à la France et au monde que, puisqu'il y a une Académie française, il doit en être, lui Zola. Daudet, au rebours, fit sonner aux échos de Paris cette protestation, où la mauvaise humeur s'élevait jusqu'à l'éloquence d'un Tartarin mélancolique : « Je ne me suis pas présenté, je ne me présente pas, je ne me présenterai pas à l'Académie. » Pour mieux accentuer son dédain à l'endroit de ses semblables qui ont la petitesse d'aspirer à être immortels comme Corneille, Bossuet et Racine, Daudet fit un livre ; puis, il s'employa de son mieux à l'épanouissement de l'Académie dite des Goncourt, dont le but est de narguer celle de Richelieu, et dont le programme se réduit à l'article premier : Je renonce à l'Académie française. Daudet y gagna plus de soucis que de lauriers ; le petit Institut Goncourt possède, dit-on, quelques fonds ; mais il attend toujours des hommes. Quant au livre, c'est une satire tapageuse ; ou, si l'on préfère, c'est une grosse flèche de bois décochée contre les *immortels*, mais dont les échardes n'ont guère blessé que l'archer lui-même. L'Académie ne s'en porte pas plus mal ; les vides qui s'y produisent n'en sont pas moins vite comblés : et le nombre n'est pas moins considérable des gens d'esprit qui tournoient au bout du pont des Arts, en proie à la *fièvre verte.*

Daudet, en son roman de l'*Immortel*, est agité de

fureurs bleues. A l'en croire, les Quarante ont tous les défauts et sont les derniers des humains. Ils sont vieux, ils sont laids comme des singes, ils sont gourmands, avares, bêtes, *auvergnats* (!). Pourris de vices ; comme si la goinfrerie, la ladrerie, la laideur et la sottise ne se rencontraient que chez ces pelés, ces galeux qui, après tout, ne sont que Quarante en France. Est-ce vraiment pour ne devenir ni laid, ni imbécile, ni immoral, que Daudet refusa l'épée et les palmes? N'était-ce pas, tout au contraire, une manière de s'élever un piédestal, aux lieu et place du fauteuil, de se séparer du reste des hommes, en méprisant ses égaux et en se disant : Je les vaux bien, mais je dédaigne ! à l'instar de Rohan qui, jadis, dédaignait d'être prince?... *Et s'il n'en reste qu'un...*

Daudet, comme les vrais gens de lettres, soit de l'Académie, soit d'ailleurs, avait les nerfs irritables ; et M. Doumic semble avoir bien saisi ce côté faible de sa nature :

M. Daudet a une nature de poète. Il en a les enthousiasmes et les abattements, la sensibilité nerveuse et maladive, les caprices, les impertinences qu'on lui pardonne comme à un enfant gâté ; et aussi cette vanité naïve et sans défense qui ne souffre pas l'effleurement même de la plus légère critique (1).

Quoi qu'il en soit de ces colères fébriles, enfantines ou... littéraires, Alphonse Daudet, par une coïncidence à laquelle sans doute il songeait peu, est venu mourir tout auprès de ces grands murs de la Cour des Comptes, où, dans un cadre superbe, plein de fleurs et d'oiseaux, il avait logé un des personnages les plus

1. *Portraits d'écrivains*, p. 260.

crasseux de l'*Immortel*. Il s'est éteint à quelques pas de ces superbes ruines qui, elles-mêmes, allaient périr, sous la pioche des Vandales.

Il était malade depuis quinze ans. Il souffrait d'un mal cruel que la science connaît et classe sous le nom grec d'ataxie, mais qu'elle ne guérit point. Le jour, il vivait grâce à la morphine ; la nuit, il dormait à force de chloral. Pourtant, Daudet avait été l'ami intime de Charcot, à qui il dédia son roman de l'*Évangéliste ;* mais en vain Charcot déploya toutes les ressources de la science ; la science, une fois de plus, fit banqueroute.

Paris ne pouvant rien pour le soulager, Daudet eut recours au soleil et aux eaux du Midi. Dans ce pli désolé des Cévennes, qu'on nomme Lamalou, que les *Guides* et les journaux célèbrent sur le mode triomphal, où jaillissent des sources qui doivent supprimer tous les maux de l'humanité et soulager les gens qui se portent bien, Daudet alla, comme tant d'autres, en quête d'espérance ou d'illusion. Il y médita longuement un livre rempli de révélations poignantes sur ses tortures physiques ; il voulait donner pour titre à cet ouvrage un mot provençal qu'il prononçait avec un accent pénétrant : *la Doulou :* il y travaillait encore, quand la mort est venue l'interrompre. Par malheur, les aiguillons de la *doulou* n'éveillaient point en ce cœur meurtri les élans qui ramènent vers le Crucifié divin, seul médecin des âmes. Le romancier, ou comme l'appelle son ami Drumont, le « grand torturé » ne savait plus lever les yeux vers la croix, rendez-vous des chrétiens qui souffrent en bénissant DIEU.

Ses flatteurs nous révèlent, en des phrases qui se-

raient ridicules si elles avaient une signification, qu'il eut seulement « le culte de la joie, qui est un principe de vie, et cette religion de la souffrance humaine, qui est aussi un remède contre la mort. » Ainsi s'explique M. Gaston Deschamps, chroniqueur et penseur du *Temps*. Après la mort d'Alphonse Daudet, le félibre Mistral écrivait : « Il resta jeune toute sa vie, comme les dieux » : cela vient des environs de Tarascon et ne tire point à conséquence. Néanmoins, ces façons de dire étonnent, lorsqu'elles tombent d'une plume chrétienne.

Chrétien, hélas ! Daudet ne l'était plus depuis son enfance. Sa famille, nous l'avons rappelé, était catholique ; un de ses frères, qui se préparait au sacerdoce, est mort, dans la fleur de sa jeunesse, de la mort des prédestinés ; un de ses oncles, prêtre digne et instruit, a laissé dans le Languedoc une mémoire vénérée ; aujourd'hui encore, plusieurs de ses parentes prient, dans le cloître, pour ceux qui ont oublié ce consolant devoir. Lorsque, voilà trois ans, au travers des aventures scabreuses de la *Petite Paroisse*, Daudet s'avisa de mettre des religieuses en scène, il le fit avec respect et mesure. Qui sait ? peut-être alors se souvenait-il de ces âmes choisies de DIEU, parmi ses proches, qui s'immolent dans l'ombre et le silence, près de l'autel.

A son arrivée à Paris, en 1858, le *Petit Chose* ne fuyait point la compagnie des gens de lettres chrétiens. Tous les mercredis, M. Eugène Loudun, futur directeur du *Monde catholique*, recevait, dans son salon de la Bibliothèque de l'Arsenal, une société d'élite, où figuraient Amédée Gabourd, Achille du Clézieux, Aurélien de Courson, Amédée Pommier... Un soir de

janvier 1858, Claudius Hébrard, l'orateur-poète des œuvres de charité, amena à la réunion de l'Arsenal le petit Daudet qui récita, aux applaudissements de l'assistance, une *Orientale* sur la prise de Sébastopol. Nous tenons ce détail de l'un des témoins, bien jeune aussi en ce temps-là et qui, sans avoir, Dieu merci renoncé aux lettres, est devenu prêtre de l'Oratoire et professeur à l'Institut catholique de Paris, le R. P. Augustin Largent. Le même témoin nous dit encore : « Alphonse avait promis à une parente, sinon de faire ses Pâques, au moins de voir un prêtre. Au cours du Temps Pascal de 1858, je le menai au R. P. Félix. Il n'y eut qu'un entretien ; rien de plus. Alphonse sortit, content du P. Félix, qui l'était moins, j'en suis sûr, mais qui, néanmoins, me remercia chaudement... Dans le cours de 1859, Alphonse rédigea la chronique parisienne du journal catholique de Bruxelles, l'*Universel*, que dirigeait Jules Gondon. Il signait : *Pierre et Paul.* »

Depuis ces temps lointains, Alphonse s'est-il occupé de son âme ? On sait que, le dimanche, il s'en allait en pèlerinage au *grenier* de son camarade Goncourt ; mais c'était là une très petite paroisse, où il n'y avait point de place pour DIEU, ni pour les pensées éternelles. Dans ses œuvres, comme dans sa vie, Daudet fut un païen. Une jolie page de la *Dernière bataille* nous montre son ami Édouard Drumont essayant, mais inutilement, de relever cette pauvre âme vers le ciel qu'elle ne voyait pas :

Il ne manque à cet esprit si bien organisé que d'avoir le sens complet de cette vie qu'il a interrogée et scrutée avec une si anxieuse, une si ardente passion, que d'arriver à la vérité totale,

qui est DIEU ; que de comprendre que nous venons sur la terre pour quelque chose.

Que de fois je l'ai dit à Daudet, devant ces splendides horizons de fins de journée d'été, à l'heure où les astres d'or commencent à scintiller au ciel, tandis que les coteaux prochains entrent peu à peu dans la nuit ! « Comment pouvez-vous admettre que tout cela ait été créé par hasard, et que nous ayons été mis sur la planète, uniquement pour manger vos melons, ou même pour écrire, vous *le Nabab*, moi *la France juive ?* »

Ce fut en païen que Daudet endura ses longues tortures. Ses admirateurs ont chanté, tantôt sa souffrance sereine, tantôt sa mélancolie joyeuse, son héroïque patience et son douloureux sourire. Zola, un peu plus brutal, avoue, lui, que, dans les premiers temps, Daudet fut sur le point de se suicider : « Son esprit, écrit Zola, faillit sombrer dans le désespoir. Il eut la pensée d'en finir violemment, de s'évader dans la mort ; le dévouement admirable de sa femme le sauva. » — Ce fut en païen qu'il assista à la triste agonie d'Edmond de Goncourt, païen comme lui. Il le conte en des lignes sombres et haletantes : « Ma femme prie et pleure, à genoux, au pied du lit ; moi, qui ne sais pas de prières, j'ai pris sa main entre les miennes... »

Alphonse Daudet eut la regrettable faiblesse de consentir au mariage civil, c'est-à-dire païen, de son fils aîné avec la petite-fille de V. Hugo. S'il n'y poussa pas activement, il laissa faire : ce qui advint, personne ne l'ignore. La chose eut lieu par-devant le grand pontife de la *Religion naturelle.* Et les cent voix de la presse frivole proclamèrent que c'était le comble, le triomphe, l'idéal, le « dernier cri » des unions civiles. Il y eut de la musique, l'éloquence de Jules Simon, et des fleurs presque autant qu'à un grand enterrement. Hélas !

quelques-unes des fleurs existent peut-être encore ; mais, à la première secousse, aux premières gelées, la fameuse union civile se disloqua et chacun des conjoints s'en alla de son côté : *Sic transit...*

Au long des innombrables colonnes de journaux et revues, consacrées à louer Daudet, au lendemain de sa mort, ou, comme ils disent, de son entrée dans l'immortalité, les feuilletonistes n'ont pas même l'air de soupçonner que le pauvre défunt avait une âme baptisée. Je n'ai trouvé ce souci de l'au-delà éternel que dans quelques lignes émues de deux académiciens, François Coppée et Pierre Loti : et j'ai hâte de citer leur témoignage, qui n'a rien de très consolant, sinon pour ceux-là mêmes qui l'ont écrit. Pierre Loti, protestant, mais point à la façon de l'*Évangéliste*, résume comme il suit ses impressions personnelles sur la religion d'Alphonse Daudet :

Je me souviens de cette phrase de lui, prononcée il y a quelque dix ans, un jour d'angoisse : « Eh ! oui, j'ai connu des minutes où j'ai senti comme un élan pour me jeter à genoux et pour prier, et puis je me suis dit : Non ! oh ! pas ça ! est-ce que ce serait possible ? Et j'ai haussé tristement les épaules. »

Mais, ces derniers temps, aurait-il encore parlé ainsi ? Il me paraît que non. Et j'aurais voulu suivre, imiter l'évolution intime de son âme revenant peu à peu du fond des abîmes froids et noirs, vers des idées d'immortalité, des idées presque chrétiennes de pardon et d'éternel amour ; rien de précis peut-être, mais une foi dans une justice suprême, dans des au-delà resplendissants et tranquilles...

M. Coppée, revenu franchement et hardiment à la foi pratique, écrit d'une main vigoureuse :

Entre les doigts pâles d'Alphonse Daudet, étendu sur sa couche funèbre, il y avait un crucifix et un chapelet. En présence du

redoutable mystère de la mort, c'est l'instinct et c'est la tradition de toutes les familles où palpite encore quelque sentiment religieux, de placer ces objets sacrés sur la dépouille des êtres chéris. Mais dans les œuvres d'Alphonse Daudet, comme dans presque tout ce qu'à produit la seconde moitié de ce siècle, on chercherait vainement, il faut l'avouer, une page où se trahisse le souci de la vie future. Le scepticisme et l'indifférence sont la maladie des esprits contemporains ; et celui qui écrit ces lignes en était atteint hier encore. Aujourd'hui que des souffrances, qu'il ne saurait assez bénir, lui ont rendu la foi et les espérances éternelles, il s'afflige, à la pensée que le glorieux ami dont il pleure la perte ne les ait pas partagées, et il se résigne difficilement à le croire.

Il se souvient alors qu'un jour, dans une réunion de gens de lettres et d'artistes, où l'on agitait les plus graves problèmes de la religion sur le ton de la plus frivole plaisanterie, Alphonse Daudet qui, jusque-là, avait laissé dire, releva brusquement sa fine tête avec un geste d'impatience et s'écria :

« Moi, vous savez, je m'en tiens au manitou de papa et de maman. » Il révélait par cette boutade qu'il n'avait pas oublié les croyances chrétiennes de sa première jeunesse.

En parlant de ses douleurs, il disait : « Je suis justement puni pour avoir trop aimé la vie ; » mais la vie qui s'en va, et qui pour lui était, dans toute la triste réalité, un prolongement de la mort : « La mort est toujours là qui veille, » disait-il encore, quatre jours avant sa fin ; mais il ne songeait qu'à vivre de cette vie, malgré ses souffrances.

En regardant son jardin plein de beaux arbres sans feuilles : « Au printemps s'écriait-il, je vais pouvoir m'en payer, de la verdure ! » De la rue Bellechasse, il était venu s'installer dans un hôtel de la rue de l'Université ; on devait pendre la crémaillère pendant la nuit de Noël ; et il invitait un rédacteur du *Figaro* à ce réveillon : « Venez, disait-il, venez ; vous me trouverez avec mes deux *Sapho*, Réjane et Calvé ;

nous fêterons la Noël ; la maison sera prête. » Les deux *Sapho* étaient les actrices de sa pièce, dont Vapereau lui-même n'hésite pas à déclarer que c'est, de toutes les œuvres de Daudet, « l'étude de mœurs la plus risquée. »

Quelques heures avant la fin, il corrigeait les épreuves d'un roman nouveau, *Soutien de famille ;* et il s'occupait d'une nouvelle comédie à tirer de sa *Petite Paroisse.* Son frère Ernest raconte en ces quelques lignes le terrible dénouement :

> Alphonse Daudet s'était mis à table, comme à l'ordinaire, avec les siens ; brusquement, il poussa un cri étouffé, se renversa sur sa chaise, dans un mouvement instantané, portant sa main à la poitrine, et sa tête retomba. M^me^ Daudet se jeta vers lui, le soutint sur sa chaise et releva son front. Il était mort.

Un domestique courut au presbytère de Sainte-Clotilde ; mais, quand M. le curé arriva, tout était fini depuis longtemps ; et les mots « muni des sacrements de l'Église » qui figurent sur la lettre de deuil, ne sont là que pour consoler les vivants, comme le crucifix et le chapelet aux doigts du défunt ; comme ces fleurs, violettes, œillets, roses, tout le printemps au 20 décembre ; comme ces palmes, feuilles de laurier et d'olivier, gerbes et guirlandes entassées autour du cadavre. Le lendemain, les journaux mondains entonnaient la même et inconsciente litanie : « L'heureuse mort ! » « Il a eu la mort clémente ; » « la mort lui a été douce ! » le *Figaro* en était tout réjoui ; et le juif Catulle Mendès, avec l'académicien Jules Claretie, proclamaient que s'en aller de la sorte, sans agonie, c'est la suprême joie de la mort. « Il est mort heureux,

du moins subitement, » dit M. Claretie ; mais, en certains recoins de l'Académie, tout comme à la synagogue et dans les officines du boulevard, on ignore les angoisses maternelles de l'Église, suppliant DIEU d'écarter de nous l'épouvantable épreuve de la mort subite et non préparée : *A subitanea et improvisa morte, libera nos, Domine !*

Avec le même entrain, les mêmes feuilles vantaient la belle ordonnance des funérailles, l'abondance des fleurs naturelles, l'affluence des personnages de la littérature, de l'Institut, des théâtres, du gouvernement. Tout avait été réussi : et les morceaux de musique exécutés à l'église étaient d'un goût exquis. De fait, à Sainte-Clotilde, en guise de prélude au *De Profundis* et d'intermède au *Dies iræ*, l'orgue et le violon avaient joué des motifs et un adagio de l'*Arlésienne*, opéra d'Alphonse Daudet. Et n'était-ce pas là une inspiration de génie ? Au risque d'être qualifié de barbare, nous estimons, nous, que ces airs d'opéra, retentissant en face d'un cadavre et répondant au lugubre *Tuba mirum*, à l'effrayant *Quid sum miser tunc dicturus ?* sont d'un effet trop saisissant, en vérité, pour qui sait entendre. Nos aïeux croyants représentaient, dans leurs *Danses des morts*, les individus de toutes les classes humaines, secoués tout à coup par la mort, avec les marques pompeuses de leur puissance ou de leur folie. Ces airs d'opéra, éclatant au milieu des prières qui rappellent la justice de DIEU, n'ont-ils pas aussi quelque chose de macabre ? Quelle antithèse et quelle leçon ! *Qui habet aures audiendi audiat.*

Une heure plus tard, au cimetière, une autre voix, tapageuse et creuse comme des cymbales, morne

comme le néant, éclatait au bord de la fosse où l'on descendait le corps du pauvre artiste. Pour employer le style du *Temps*, Émile Zola versait sur la tombe d'Alphonse Daudet « l'adieu d'une âme endolorie. » Le lamentable auteur de la *Bête humaine* félicitait l'auteur de *Sapho* d'avoir chanté l'amour en des accents qui dureront « aussi longtemps que le *Cantique des cantiques* et que *Manon Lescaut !* »

Selon l'orateur Zola, Daudet a « brûlé comme un phare... il a été ce qu'il y a de plus rare, de plus charmant, de plus immortel dans une littérature, une toute-puissance littéraire. » — Une toute-puissance, c'est quelque chose, mais pour Zola, c'est peu. Il va plus outre. Dans ce siècle énorme, on a vu, dit-il, accomplir « le labeur le plus colossal que jamais siècle ait accompli ; » et ce labeur a été celui de quatre géants : Flaubert, Goncourt, Daudet et... Zola ; « des géants, de bons géants, ouvriers de vérité et de beauté !... Nous étions quatre frères, trois sont partis déjà et je reste seul. »

Plus rien qu'un géant ; et ce géant, c'est moi ; moi, dis-je, et c'est assez ! — ou même trop. Pauvre siècle ! Pauvres géants ! Pauvre homme !

Vers le temps où ces choses se disaient au Père-Lachaise, on découvrait au milieu de rires et de grosses plaisanteries, dans les souterrains du Panthéon, les quelques ossements qui restent des deux grands scélérats de lettres (deux géants) qui pourrissent là, depuis cent ans, — des deux ancêtres de tous les honteux ouvriers de la littérature qui achèvent de gangrener la société et de l'abêtir. Dors-tu content, Voltaire ?

## II.

Quelle a été l'œuvre d'Alphonse Daudet ? Rappelons, en essayant de les grouper, ses principales publications :

1° Des mémoires personnels, mais arrangés et à demi fantaisistes : *Le Petit Chose*, les *Lettres à un absent*, *Trente ans de Paris*...

2° Des contes, nouvelles et romans : *Lettres de mon moulin*, *Contes du lundi*, *Rose et Ninette*, *Fromont jeune et Risler aîné*, *Jack*, *Sapho*, la *Petite Paroisse*...

3° Des caricatures provençales : *Tartarin de Tarascon*, *Port-Tarascon*, *Tartarin sur les Alpes*.

4° Des satires politiques, religieuses, littéraires : *Le Nabab*, *Les rois en exil*, *Numa Roumestan*, *l'Évangéliste*, *l'Immortel*...

5° Des pièces de théâtre : *La dernière idole*, *l'Arlésienne*... et des drames, ou comédies tirées des romans ; œuvres en général assez faibles, et n'ayant joui que d'un succès d'estime.

6° Des poésies, les *Amoureuses*, où, parmi des broussailles de jeunesse, et à côté des *Prunes* fameuses, il se rencontre de gracieux poèmes, *Une larme de sainte femme*, le *Sommeil de l'Enfant Jésus*, *A des nouveau-nés*, ces nouveau-nés si beaux, si aimés, si vivants, mais qui ont « des ailes ! »

Les contes et romans d'Alphonse Daudet ont eu un grand succès de vente ; Daudet gagnait, au témoignage de Goncourt, cent vingt mille francs par an ; ceux qui sont au courant de ce genre de commerce, nous affirment qu'il se vend autant de Daudet que de Zola ; encore que les denrées de l'un exhalent une

odeur incomparablement plus forte que les produits de l'autre ; l'un étant selon une image du *Temps* « le bœuf qui laboure, l'autre l'oiseau qui chante. »

Si, lorsqu'on parle de Zola, l'idée et l'image d'un bœuf au labour s'offrent aisément, l'idée et l'image d'un oiseau qui chante sont plus vraies encore, quand il s'agit d'Alphonse Daudet. L'image aussi de la cigale. Il y a vingt-cinq ou trente ans, un artiste crayonna le portrait du jeune conteur à cheval sur une cigale ou une sauterelle. L'artiste avait trouvé juste ; plus juste qu'un critique, je ne sais plus lequel, définissant Daudet un « réaliste ailé »; réaliste, oui ; ailé, soit, mais avec des ailes courtes qui ne portent ni très haut ni très loin ; ailes, non d'oiseau à vaste envergure, qui monte et plane ; mais ailes légères de cigales qui bondissent ou de libellules qui flottent.

A propos d'Alphonse Daudet, il n'y a pas un lettré qui ne rappelle les cigales du Midi ; ou encore, la lumière du Midi, le soleil du Midi, les rosées du Midi, les senteurs du Midi ; les horizons, les souffles, les teintes et nuances du Midi, la langue colorée du Midi, la Camargue, la Crau, les *mas*, les *cousons*, toute la lyre méridionale. Lui-même usait du Midi, comme l'hôte de Despréaux usait de la muscade ; Midi par-ci, Midi par-là, Midi de *Tartarin*, Midi de *Roumestan*, Midi de Tarascon, d'Avignon ou de « Cucugnan » ; Midi gai, Midi drôle, Midi solennel et... Midi roi des étés : quoique les *Lettres de mon moulin*, de ce moulin à vent du Midi, n'aient pas été écrites en Provence, sous l'immobile azur des Saintes-Maries, devant un rideau grêle et pâle d'oliviers ou un tapis de câpriers, à l'aigre cri des cigales, mais tout bonnement sur les hauteurs bour-

geoises de Clamart. « Ces petits chefs-d'œuvre de fantaisie, d'humour et de grâce, nous dit M. Coppée, le conteur les avait conçus dans sa chère Provence sans doute, mais il les écrivait, à Clamart, dans une chaumière... », qui n'avait point d'ailes.

C'est dans ces fantaisies, écrites à Clamart, qu'Alphonse Daudet a donné sa vraie mesure, avec le meilleur de son talent de prime saut. Il était fait pour conter de menues histoires et pour peindre des miniatures. S'il s'était borné là, il y aurait excellé, en côtoyant presque toujours les frontières de l'exquis. La *Dernière classe* des écoliers d'Alsace, les *Émotions d'un perdreau rouge*, le *Sous-Préfet aux champs*, les chapitres de la messe du Saint-Esprit dans le *Petit Chose* et de la chasse aux casquettes dans *Tartarin ;* même l'*Elixir du Père Gaucher*, la *Mule du Pape*, le sermon du *Curé de Cucugnan ;*... et combien d'autres récits alertes, ou émus ; voilà l'œuvre naturelle de Daudet. Il était fait pour dire ces petites choses vives, plaisantes ou pleines de larmes, comme les tziganes pour jouer leurs petits airs saccadés et qui secouent les nerfs. Précisément, M. Jules Lemaître l'a nommé « ce tzigane »; et lui-même, dans un moment d'abandon, disait à un critique : « Eh oui ! je suis un tzigane. Il y a longtemps que je le sais, que je l'ai dit tout bas à mes pauvres nerfs endiablés (1). »

En abordant les longues tâches du romancier, Daudet demeure un tzigane conteur et peintre : c'est l'artiste du détail, raffiné, fébrile, impressionnable à tout bruit et toute couleur. Il composait par impressions. Des impressions lui venaient de droite et de

1. *Revue bleue*, 25 décembre 1897.

gauche ; il les notait au fur et à mesure ; il jetait sur les petites pages d'un carnet un mot, une phrase, une image fugitive ; quand le carnet était rempli, le livre était fait : il n'y avait plus à y mettre que le fil à relier les idées.

De là, cette absence de profondeur, et cette psychologie à fleur de peau. Daudet multiplie les tableaux, mais dans de petits cadres. Observateur minutieux et myope, il voit le petit côté des choses et des hommes ; il les saisit, il les rend, il les colore, il les anime. Il dessine admirablement les cheveux, les ongles, les verrues ; il réussit la caricature. Il photographie des instantanés, sur lesquels il jette des teintes vivantes, mouvantes ou précises ; mais rien du grand art aux larges envolées ; rien du géant, quoi que dise le *géant* Zola : quelque chose de Meissonnier, rien de Raphaël. Il a, comme dit M. Charles Maurras, « introduit dans le roman le reportage, le papotage, la petite documentation scandaleuse et scabreuse. » Cela miroite, cela tourbillonne, cela vibre, cela vit ; mais en surface ; à ce point de vue, c'est bien l'image de ce qu'on nomme le *monde*.

Quant à trouver là une philosophie, ce serait apercevoir ce qui n'est pas. Qualifier Daudet de *penseur*, ce serait abuser des grands mots : « Il faut, écrit M. Émile Faguet, il faut n'avoir pas la moindre idée du sens des mots, pour appeler Alphonse Daudet *un penseur*, comme je vois, ce matin, que quelqu'un ne manque pas de l'appeler ; Alphonse Daudet ne fut pas un penseur. » Daudet n'inventait même pas ses personnages ; il les avait rencontrés, au soleil de Provence, sous les brumes de Paris, dans tous les mondes qui sont à la portée de

tout le monde. Zola, qui est aussi un photographe de détails, des gros et répugnants détails, mais qui pose pour le penseur et l'homme qui va au fond des choses, pour le créateur, s'exprime ainsi en parlant de la manière de son léger rival : « La plupart de ses personnages ont vécu, et l'exactitude de ses silhouettes est telle, que les modèles s'y reconnaissent aisément. » Et Zola de conclure, avec une moue et un geste qu'on devine : « Je n'ai pas à juger cette méthode. » — Petit *géant !*

Cette méthode est aisée : avec moins d'esprit, de finesse et d'art, elle serait banale. D'où il est arrivé que des critiques, et non des moindres, ont refusé à Daudet romancier l'originalité, la personnalité hardie et neuve. M. de Pontmartin, un méridional pourtant, un voisin très proche de Tarascon, confesse que son compatriote Daudet ne fut point « original » ; ce fut seulement un « talent délicat, fin ou plutôt raffiné, plein de curieuses recherches et d'heureuses trouvailles, comparables à ces cuisines savantes et de haut goût, qui font les délices des gourmands et le péril des estomacs faibles ( ) ».

Ce manque d'originalité, n'est-ce pas cela même que M. Jules Lemaître donne à entendre, quand il définit Alphonse Daudet, un « Latin harmonieux et équilibré » ? Qu'est-ce à dire, sinon qu'il ressemble à un tout autre Latin ? Or le génie original, même latin, même équilibré, dépasse toujours la mesure ou la moyenne.

Certes, Alphonse Daudet a du talent, du meilleur, et beaucoup. Mais ce ne fut point un talent *à part.* Il a suivi de jolis chemins ; il n'a pas frayé une voie. Il est

1. *Souvenirs d'un vieux critique*, X$^{e}$ série, p. 17.

allé par les sentiers connus, sentiers de Flaubert, sentiers de Dickens ; il a conté, comme ceux qui content bien. Il n'a pas trouvé un monde nouveau, imaginé un style, imposé un genre, laissé une forte empreinte. Il n'a pas découvert le Pôle, ni même le Midi que l'on soupçonnait avant lui, et qu'il calomniait un peu en enfant terrible, lorsqu'il avouait ceci à Goncourt : « Les gens nés au-delà de la Loire, ne savent pas écrire la prose française [1]. »

Lui, il savait l'écrire et la parler, comme de source ; la faire circuler et courir à travers des phrases brèves, brusques, frétillantes ; et de là vient qu'il sut se faire lire. On a dit de lui que c'est « l'écrivain des lecteurs pressés ». Pas n'est besoin de réfléchir, ni de chercher ; on comprend sans effort, on court sans heurt. C'est aussi qu'il ne s'occupe généralement que de héros médiocres, de gens que l'on rencontre partout, qu'on a vus dans la rue, au café, au théâtre, à la Chambre ; qui ressemblent à un tel qui habite à tel endroit, employé de telle administration, rond-de-cuir de tel bureau, décoré de tel ruban. Ces types cueillis dans le milieu trivial des affaires, du plaisir, de la finance, de l'ignominie dorée ou crottée, Daudet les esquisse et les montre avec un sourire narquois, un hochement de tête sceptique, ou d'ironie désabusée. On a justement fait ressortir ce caractère, original peut-être celui-là, ou tout au moins spécial, de son œuvre, qu'elle est peuplée de *ratés* admirablement pris sur le vif [2]. C'est que la société contemporaine en est peuplée : ratés de la littérature, ratés de la politique, ratés du théâtre, ratés du

1. *Journal des Goncourt*, 1878, 27 mai.

2. Voir René Doumic, *Portraits*, loc. cit.

don-quichotisme, ratés de l'Académie, ratés des affaires ou même de la bureaucratie ; Daudet est le pourtrayeur des ratés, des Delobelle, des Moronval, des Amaury d'Argenton et de toute la lignée des Tartarin de Paris.

On entre tout de go dans ses idées, comme on reconnaît tout de suite ses physionomies ; on n'a pas à se hausser pour voir. Je voudrais ajouter qu'on n'a pas à se baisser. Et il nous serait agréable de porter sur l'auteur du *Nabab*, des *Rois en exil*, de *Sapho*,... le jugement tout bénin que la *Revue du Clergé* déclare « jugement mesuré et exact » et que voici : « Tout ce qu'on peut lui reprocher, c'est de n'avoir pas fait tout le bien qu'il aurait pu [1]. » Il n'est peut-être pas un saint canonisé dont on ne puisse tenir le même langage ; et saint Vincent de Paul, dans ses humbles examens de conscience, s'adressait à lui-même ce reproche-là. Mais on oublie qu'Alphonse Daudet s'est moqué du clergé, des vérités que le clergé défend, des vertus qu'il prêche et pratique.

Non que le sceptique Daudet soit un impie fieffé, un sectaire farouche comme la puritaine folle de son *Évangéliste*. C'est, dit M. Jules Lemaître, « un catholique païen » : définition peu précise, mais qui, pour le moins, signifie qu'Alphonse Daudet n'est pas un catholique fervent, ni très respectueux. Et ici, distinguons. Que le *Petit Chose* ait ri des mollets du suisse ; que l'auteur des *Lettres de mon Moulin* ait fait pirouetter et cabrioler en un chœur de moines, le P. Gaucher, inventeur d'un élixir capiteux, ce sont des impertinences ; ce n'est pas grave. Mais toutes les silhouettes de prêtres, introduites dans son œuvre, ne sont pas

1. *Revue du Clergé*, 1er janvier 1898.

même aussi naïvement présentables que celle de son *Curé de Cucugnan*, lequel s'avisa d'un moyen assez drôle, mais efficace, pour amener ses paroissiens à son confessionnal où les araignées filaient en paix des toiles volumineuses.

Il y a bien l'abbé Cérès de la *Petite Paroisse*, vicaire très actif, mais au zèle un peu aventureux, porteur d'une soutane rapée jusqu'à la corde, et dont les mains ne fréquentent jamais le savon. En regard de ce bon vicaire sale, on aperçoit un évêque ridicule ; et puis un curé « petit, grassouillet, à qui ses joues roses, son double menton ras, sa pèlerine noire, donnaient l'aspect d'une de ces grosses veuves rassérénées, prospères, comme on en rencontre souvent. » Après quoi, le romancier insinue que ce curé grassouillet, coureur de bons dîners dans les châteaux, n'est pas précisément un parangon de vertu.

Ailleurs, dans l'*Immortel*, voilà un nonce du Pape, gourmand, solennel, qui, à l'Institut catholique, bénit le mariage et célèbre les vertus antiques d'un couple sans vergogne. Écoutez quelles sont les préoccupations de ce prince de l'Église :

Le nonce, grand nez, lèvres minces, spirituelle figure romaine aux yeux noirs dans un teint de bile, songe en regardant ses ongles luisants comme des coquillages : « J'ai mangé ce matin, à la Nonciature, un délicieux *misto-frito* qui m'est resté sur l'estomac ; Gioachino a trop serré ma ceinture, etc.... »

Ici ou là, on se moque un peu des dogmes. Ainsi, dans les *Ames du Paradis*, un damné d'enfer qui s'ennuie s'en va frapper à la porte du ciel ; et là, il verse tant de larmes et de phrases de boulevard sur ses amours, qu'il finit par attendrir saint Pierre. — Dans

le roman de *Jack*, la mère coupable et scandaleuse est comparée à la Sainte Vierge. Idda de Barancy « reste au fond de sa vie lugubre comme une madone au fond d'une chapelle dont on aurait éteint tous les cierges. » — Même dans *Tartarin*, Daudet n'a pas su respecter la divine agonie de JÉSUS-CHRIST. Après ses aventures polissonnes en Algérie, l'imbécile héros se désole ; et, ajoute le romancier, « il pleure comme le CHRIST au jardin des Oliviers. »

Évidemment, les lectrices pieuses qui dévorent ces jolies pages n'ont pas le temps d'être offensées par ces vétilles. Le récit est si entraînant ; et l'imagination du conteur glisse avec tant de souplesse sur tant de choses ; et puis, il est si délicat ! Délicat, c'est bientôt dit. Rappelons seulement une demi douzaine de lignes, choisies dans l'*Immortel*, dans ce livre où l'on reproche au pauvre vieil érudit Asthier-Réhu d'être trop..... auvergnat. Après les funérailles d'un mari peu regretté, certaine duchesse fait servir aux fermiers de ses domaines un grand festin, dans son parc au bord de la Loire. On mange, on boit, on s'empiffre, on se saoûle ; et, le soir, on entendit

Les cris, les chants avinés des bandes paysannes revenant de la prairie, s'empêtrant dans les ronces comme des bestiaux, roulant aux fossés, d'où montaient des deux côtés de la route, des ronflements, des bruits immondes, leur façon de prier pour le repos du très haut et très puissant seigneur et duc.

Qui parle ? Rabelais ou Zola ? Non pas : Alphonse Daudet, le « réaliste ailé ». Et si, pour Alphonse Daudet, les académiciens ne sont que des auvergnats ; si les paysans de la Touraine sont des *soulards* qui roulent et ronflent dans les fossés ; si les bourgeois de

Provence sont des Don Quichotte vantards et niais, qu'est-ce donc que l'humanité de Paris ? Elle est déplorable. Quelquefois, oh ! bien rarement, dans les romans d'Alphonse Daudet, la femme a quelque vertu : de la bonté, comme « mère Jacques », du *Petit Chose* (qui n'est pas une femme) ; un peu d'énergie, comme l'infortunée princesse d'Illyrie, dans les *Rois en exil ;* le reste est, ou poitrinaire, ou affolé, ou perverti. Quant à l'homme ! ce n'est pour Daudet qu'un drôle, un lâche, un sot, un être pourri et inutile. Personne, mieux qu'Édouard Drumont, n'a saisi le caractère petit et rapetissant des hommes mis en scène par Daudet :

Daudet a une tendance à diminuer l'homme ; il le représente privé de tout ressort, incapable de toute résolution énergique, jouet docile de toutes les passions. *Roumestan* a des naïvetés d'enfant corrompu ; *d'Argenton* est un grotesque malfaisant ; *Christian* est un neutre vicieux ; *Gaussin* est un neutre également, qui sert d'escabeau à sa femme qui pose son pied dessus.

Si encore, au milieu de ces personnages, si vrais peut-être mais si avilis, on voyait s'élever et ressortir un fier caractère, jaillir une noble pensée qui console, fortifie, fasse palpiter le cœur et hausse l'âme vers quelque aurore ! Mais rien ; Alphonse Daudet ne sait pas faire grand ; et dans la cohue de ses types tarés ou ratés, on ne sent frémir qu'une seule passion : la sempiternelle luxure. Sans doute, Alphonse Daudet ne fut point un pornographe, ni de ces explorateurs qui font leurs voyages de découvertes uniquement au bord, ou au fond des égouts collecteurs. Ce n'est point un écrivain obscène ; mais enfin, selon le mot d'un journaliste du *Gaulois* et du *Figaro*, de Cornély, « Daudet faisait partie du groupe de littérateurs qui, depuis vingt ans,

force les grandes personnes à mettre, sous clé, leurs poisons. » On ne fréquente point les *géants* de l'impudicité littéraire, Flaubert, Goncourt, Zola, sans y gagner — ou y perdre — quelque chose : qui se rassemble se ressemble, à la longue.

Je ne sais ce que M. Jules Lemaître a voulu dire, ni s'il a voulu rire, lorsqu'il écrit d'Alphonse Daudet : « Cet homme... n'a pas laissé une seule page impure ; en ce temps de littérature luxurieuse, et même lorsqu'il traitait les sujets les plus scabreux, une fière délicatesse retint sa plume, et l'auteur de *Sapho* est peut-être le plus chaste de nos romanciers. » — Oui, peut-être ; mais d'abord, avec des peut-être, on enjambe pas mal d'obstacles, on chevauche à travers pas mal de fondrières, et finalement on va loin. Et puis, ce « plus chaste » ne donne pas une fière idée de la délicatesse des romanciers fin de siècle. Et puis, M. Jules Lemaître ne saurait dissimuler que Daudet, en ce temps de littérature luxurieuse, traitait des sujets scabreux, les plus scabreux : par exemple, ce sujet de *Sapho* que M. Jules Lemaître appelle l' « éternelle aventure des captifs de la chair ». Or, de quelque façon qu'on traite ces sujets-là, ils sont scabreux. Plus franchement ignobles, les pages qu'on noircit à les traiter sont plus répugnantes ; c'est le cas de Zola ; plus délicatement voilées et gazées, elles sont plus attirantes, et aussi dangereuses ; c'est trop souvent le cas d'Alphonse Daudet.

En lisant une petite phrase, où M. Jules Claretie prononce que toute l'œuvre d'Alphonse Daudet fut une « ascension vers l'idéal », je me suis souvenu d'une phrase plus longue, que l'un de nos bons littéra-

teurs, très digne père de famille, écrivait, il y a cinq ans, dans la *Bibliographie catholique*, après la publication de la *Petite Paroisse :*

M. Daudet console ses tristesses de vieillard en continuant à remuer de la vase. Il faut être indulgent pour ces marchands de littérature qui, à force de s'en occuper, finissent par avoir l'obsession de l'adultère... (1895, 30 avril.)

Remuer de la vase, ce n'est point monter vers l'idéal. Alphonse Daudet, dans ses romans, remue de la vase ; sinon avec frénésie, du moins avec une constance digne de ce temps de littérature luxurieuse. Son héroïne *Sapho*, courtisane qu'il va choisir en pleine pourriture ; cette femme immonde qui, selon la parole de l'Écriture, ne songe qu'à revenir à son vomissement et qui crie aux gens désireux de briser ses liens de honte : « Sales bêtes ! » voilà le symbole vivant du roman contemporain ; voilà la leçon de morale qui s'échappe, plus ou moins franchement, des livres d'Alphonse Daudet, qui avait écrit comme dédicace à la première page de *Sapho :* « A mes fils, quand ils auront vingt ans. » Belle leçon d'un père, homme de lettres, et remueur de vase impure.

Quant à l'adultère, il en a semé partout ; jusque dans les dernières pages de son *Tartarin*, chasseur de casquettes et tueur de lions. *Numa Roumestan* est une apologie, ou une excuse, de l'adultère ; et dans la *Petite Paroisse*, le héros de l'adultère est un collégien du lycée catholique de Stanislas.., *Il n'avait pas vingt ans.* Que dire des *Rois en exil*, et de quasi tout le reste ? Voilà les ascensions vers l'idéal de ce conteur brillant et ironique, qui séduit, mais qui trouble ; qui n'a pas

su, ou voulu, sortir des ornières, créer une âme vraiment haute, écrire un livre vraiment beau.

Édouard Drumont, achevant l'oraison funèbre de son malheureux ami, aboutissait à cette note juste :

> Ce charmant désillusionneur, ce doux irrévérencieux, ce révolutionnaire couronné de roses, a sa place marquée parmi les écrivains qui, depuis cinquante ans, ont employé à détruire, un admirable talent.

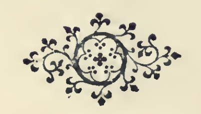
Il a détruit ; il a, dans un style vivant, étincelant et alerte, tué l'idéal, la vertu, le vrai courage, la foi aux nobles causes, la vie. La seule différence qu'il y ait entre lui et ses confrères, — j'allais dire ses complices, — c'est qu'il tue avec un poignard fleuri, avec un poison sur lequel flottent des fleuilles de rose ; et en s'abritant sous des halliers où chantent les cigales.





# TABLE DES MATIÈRES.





## Extrait du Catalogue de la Société de St-Augustin

LILLE, 41, rue du Metz, LILLE.

---

Volumes in-8° de 240 pag., ornés de nombreuses gravures.

*Éditions de luxe sur très beau papier.*

Brochés, couverture papier cuir . . . . . . . Prix : 2 fr. 00

**Adélaïde Herbert**, par Mme de GENTELLES. 16 gravures.

**Édouard Clausier**, prêtre, Vie et Lettres, par l'abbé H. ODELIN, vicaire-général de Paris. 11 gravures.

**Henri Beck**, de la Compagnie de JÉSUS, missionnaire au Congo belge, par Paul PEETERS, S. J. 10 gravures.

**La Provence et ses Voies nouvelles**, par J. CAUVIÈRE. 8 gravures. Ouvrage honoré d'une médaille d'argent par la Société de Géographie.

**L'Électro-Rêve**, par Henri SOULODRE.

**Les Sept Cornes de la Bête**, par MAILHARD DE LA COUTURE.

**Récits espagnols**, par le Père LUIS COLOMA, S. J., traduits de l'espagnol par l'abbé A Le Seigneur.

**Vie de saint Éloi**, artiste, homme d'État, évêque. 12 gravures.

**Vie de saint Joseph**, d'après la Révélation et les révélations, par Mgr RICARD. 27 gravures.

**Les Vierges saintes**, par Mme DE GENTELLES

**Voyages et Pèlerinages de deux Enfants de Marie**, par Mme DE GENTELLES. 18 gravures.

---

**Anseaulme. Récits du vieux temps** ou : **Tout por Diex et France dulce**, par M. LEVER. Un volume in-8° de 192 pages, impression sur papier de luxe, illustré de 10 dessins inédits, sous couverture tirée en rouge et noir. . . . . . . . . Prix : 2 fr. 50



